

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01658574 7







# THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

*TOME CINQUIÈME.*

---

# TOME CINQUIÈME.

PAR M. DE PALAPRAT.

LE BALLET EXTRAVAGANT,  
Comédie.

LE SECRÉT RÉVÉLÉ, Comédie.

LA PRUDE DU TEMS, Comédie.

POESIES DIVERSES.

# OEUVRES

DE

THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

*NOUVELLE ÉDITION,*

REVUE ET AUGMENTÉE.

*TOME CINQUIÈME.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,  
à la Science.

---

M. DCC. LVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*

PQ

1731

BqA14

1755

t.5

~~22~~

~~22~~

22



LE BALET  
EXTRAVAGANT,  
*COMEDIE*  
EN UN ACTE;  
PAR MR. PALAPRAT,

Représentée pour la premiere fois le  
25 de Juin 1690.





# DISCOURS

S U R   L E

*BALET EXTRAORDINAIRE.*

CETTE petite Piece est toute de moi. Jamais le nom de petite Piece n'a été plus justement donné à un ouvrage de théâtre. En effet, si je viens d'appeller un rien le Concert ridicule, je ne sçai plus comment appeller celle-ci, puisqu'elle est au-dessous d'un rien. Je voudrois un peu, par plaisir, que quelqu'un s'imaginât que ce que j'en dis-là est par modestie, il en seroit bientôt détrompé. Je ne crois pas lui pouvoir donner une plus grande louange que de l'appeller un rien. Jamais la simplicité n'a regné mieux qu'elle regne ici. Depuis la premiere Scene de *Chrysale* avec son ancien ami, jusqu'au dénouement, qu'un rien a amené & qu'un rien consomme, la folie d'une femme entêtée de mettre un Opera sur pied, fait venir l'idée à *la Riviere*, de se servir d'une répétition de Ballet pour enlever ses filles. Et sur quoi est fondé tout

A ij

cela ? Sur ces mots : *Jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.* Voilà toute la Piece.

L'idée de cette Comédie ne fut point rêvée ; elle me vint tout-à-coup comme un éternuement. Les excellentes Actrices de l'Opera , dont on avoit chargé avec succès dans le Concert ridicule un air qu'elles chantoient avec tant d'applaudissement dans les Fêtes de l'Amour & de Bacchus , me dirent , en plaisantant , qu'il étoit juste que les Danseuses eussent leur tour. Le hazard fit que j'allai me souvenir en ce moment d'un ancien Ballet de l'enlèvement des Sabines , qui avoit été dansé autrefois à Toulouse. Voilà mon parti pris. Je demandai à Messieurs Chammelé & Roseli s'ils voudroient s'habiller en femmes : ils y consentirent. On n'a pas oublié leur taille , & on se souvient encore avec autant de douleur que de plaisir , quels Acteurs c'étoient. Mon imagination me représenta le plaisant de l'opposition des bedaines de ces deux Rois de Théâtre entripaillés , à la maigreur de Messieurs Raisin l'ainé & de Vilier , les deux squelettes de la Scene. Voilà tout le fondement de l'expédient de mon primo Zani , de mon conducteur d'intrigue : *Jamais les Romains ne pourront enlever ces Sabines.*

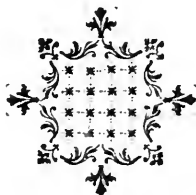
Ma Piece fut expédiée en deux ou trois

jours. La représentation suivit de près , & les applaudissemens accompagnèrent la représentation. Cependant comme nous n'avons jamais eu du côté de l'intérêt un entier bonheur , ni mon associé ni moi , dans aucun de nos ouvrages , nos fortunes n'étant guères moins semblables que nos inclinations , cette Piece fut donnée dans les grandes chaleurs de l'Eté , & pendant le temps des bains. Cette occupation , autant de nécessité que de plaisir , attire tout le monde : le cours s'établit à la porte saint Bernard ; ceux qui n'y vont pas pour se baigner , y vont pour se promener , & les Dames ne sont pas exemptes des railleries que la malignité des hommes leur fait , peut-être injustement , sur ce choix de leur promenade. Les spectacles sont désertés en ce temps-là , tous ceux qui venoient au Ballet extravagant y rioient aux larmes : mais le nombre des rieurs n'étoit pas grand. La Piece , suivant les règles , ne fut jouée que neuf ou dix fois. Messieurs les Comédiens la reprirent sur leur compte après la saint Martin. Jamais je n'ai vû une fureur pareille à celle que Paris eut pour cette Piece ; & je suis bien aise de trouver cette occasion de rendre un témoignage public du procédé de Messieurs les Comédiens à mon égard. Dans le temps de l'étreunes on apporta chez moi un diamant de quarante pistoles , avec un

billet très-galant & très-honnête , dont je ne connus point l'écriture ; & je fus plus de deux ou trois mois à sçavoir que cette galanterie venoit de la part de Messieurs les Comédiens.

Je ne m'étonne pas du prodigieux succès de cette Piece , non plus que de celui de son aînée , je veux dire le Concert ridicule : c'étoient deux imaginations folles , sans basselle & sans extravagance de la part de l'Auteur ; car il y en avoit beaucoup dans l'esprit de *Julie*, & le Balet n'est pas appelé Extravagant sans sujet. La plus grande simplicité qui ait jamais été sur le Théâtre reugnoit en toutes les deux. Elles ont été presque la source de deux badinages qu'on a trouvé si bons qu'on les a vûs depuis avec plaisir en plus de vingt Comédies : je veux parler des plaisanteries intarissables sur l'Opéra , & sur la différence des galans d'Eté avec les galans d'Hyver , qu'on a répétées toujours avec succès , non seulement sur le Théâtre François , mais même sur le Théâtre Italien , qui de son vivant fut toujours le signe & le copiste de ce qui avoit réussi sur la Scene Françoise. Je ne dis pas que ceux qui ont si souvent & toujours si heureusement badiné sur ces rians sujets , ne l'eussent fait également quand jamais ni le Concert ridicule , ni le Balet extravagant n'auroient paru. Je n'ai garde aussi de vou-

loir insinuer une chose dont je serois bientôt démenti par la lecture de ces ouvrages , qui est qu'on ait rien imité de mes pensées ni de mes traits. Mais toujours me reste-t-il la satisfaction intérieure d'avoir ouvert un si agréable chemin ; & pour m'honorer ici d'une comparaison glorieuse , ( car nous sommes , nous , pour les grandes & magnifiques comparaisons ( il me semble qu'on ne sçauroit me refuser en quelque façon dans ces petits badinages dont je viens de parler , l'avantage incontestable qu'ont les anciens sur les modernes , je veux dire le bonheur de les avoir précédés.



---

## A C T E U R S.

ORONTE.

JULIE, sa Femme.

ANGELIQUE, }  
 MARIANE, } leurs Filles.

TOINETTE, leur Servante.

CLITANDRE, }  
 DORANTE, } Amans des deux  
 Filles.

DESRONDEAUX, }  
 LA RIVIERE, } Valets des  
 Amans.

DEUX TROMPETTES,

CHRISALTE, Commissaire, ami  
 d'Oronte.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris.*






# LE BALET EXTRAUVAGANT, C O M E D I E.

---

SCENE PREMIERE.

ORONTE, CHRISALTE.

ORONTE *en habit d'Armenien.*

 N un mot, mon cher Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, & que je passe pour mort dans ma famille, l'ontêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles, a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc tant la ménager ? Pourquoi ce déguisement ; & que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite ?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont

A v

10 LE BALET EXTRAVAGANT,  
elle est la vache à lait depuis long-temps , & dont  
je veux me saisir aujourd'hui , si je puis.

C H R I S A L T E.

Et de quel droit vous en saisir ?

O R O N T E.

Comment , de quel droit ? Il y a plus d'un mois  
qu'ils sont logés & nourris céans comme de grands  
Seigneurs , pour leurs prétendues qualités , l'un de  
Maître à danfer , l'autre de Musicien & de Poëte.

C H R I S A L T E.

Peut-être le sont-ils veritablement.

O R O N T E.

Point du tout. Il y en a un au contraire , que  
l'on soupçonne de n'être qu'un misérable valet de  
quelque malheureux Officier de Cavalerie , qui  
cherche peut-être des dupes pour faire sa Com-  
pagnie ; & vous voulez que je souffre que cette  
folle ruine mes filles ?

C H R I S A L T E.

Est-ce les ruiner que de les faire bien élever ;  
que de leur donner des Maîtres.....

O R O N T E.

Mais ces Maîtres supposés lui ont mis dans la  
tête d'entreprendre un Opera , pour l'aller prome-  
ner dans les Provinces.

C H R I S A L T E.

Ho ! certes....

O R O N T E.

N'est-ce pas le grand chemin de dissiper en moins  
d'une année le peu de bien que mes travaux &  
mes voyages m'ont fait amasser , dans l'esperance  
de marier avantageusement mes filles ? Helas !  
vous connoissez la famille de Clitandre & de  
Dorante ?

# COMEDIE.

1

CHRISALTE.

Comme la vôtre; pourquoi?

ORONTE.

Ils recherchoient mes filles, j'en étois ravi, & sans mon malheureux voyage.....

CHRISALTE.

Je vois bien..... Mais vous voilà de retour à propos, vous y ferez encore à temps.

ORONTE.

Je ne sçai.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déjà tant appris, & comment sçavez-vous que votre femme fait des dépenses & des dissipations?

ORONTE.

Il y a deux ou trois jours qu'à la faveur de mon déguisement je loge dans cet Hôtel avec elle. J'ai gagné un certain domestique de la maison, qui me rapporte, pour mon argent, tout ce qu'elle fait; & Toinette même, sa fille de chambre, qui ne m'avoit jamais vû, & qui est malicieuse, mocqueuse & plaisante, jugeant par la curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se passe chez ses Maîtresses, que je suis amoureux de quelqu'une d'elles, me dit de son côté, pour se divertir de moi seulement, des choses qu'elle croit sans conséquence, & dont je ne laisse pas d'en tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, & ce valet vous trompe peut-être.

ORONTE.

Il est trop ingénu; il m'a même averti que ces fripons ont quelques desseins d'enlever mes

12 LE BALET EXTRA VAGANT,

filles: c'est pourquoy ma resolution est prise, & je vous prie de me servir en ami.

C H R I S A L T E.

Quand la Charge de Commissaire que j'ai achetée depuis que nous ne nous sommes vûs, ne m'auroit produit que cette occasion, je m'estimerois trop heureux.....

O R O N T E.

Je vous suis obligé: voilà pourquoy j'ai souhaité que vous vinssiez ici pour reconnoître les lieux.

C H R I S A L T E.

Cela est tout vû.

O R O N T E.

Cette sale est commune a deux ou trois appartemens.

C H R I S A L T E.

Tant mieux.

O R O N T E.

Voilà celui de ma femme & de mes filles.

C H R I S A L T E.

Fort bien.

O R O N T E.

Voilà la chambre des deux fourbes en question; ils ne sçauroient nous échaper.

C H R I S A L T E.

Assûrement, & vous pouvez, mon cher Oronte, vous reposer entierement sur mes soins.

O R O N T E.

Adieu, laissez-moi seul. Il me semble que j'entends Toinette: elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous, c'est elle-même. Si j'ai besoin de vous, je sçais bien où vous retrouver.

C H R I S A L T E.

Serviteur,

## SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

A H, ah! je vous retrouve toujours : vous ne bougez donc de céans ?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien ne cesserez-vous jamais d'être taciturne ? Il y a pourtant de quoi se divertir mieux dans notre seul fauxbourg , que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage , Seigneur Dom Japhet le ténébreux , faites comme nous , qui n'avons en tête que joie , allégresse , réjouissance , argent & bonne chère.

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous ?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage , d'aller courir les mers pour quelque petit profit très-incertain ; nous allons , nous , gagner de l'argent sans danger & en terre ferme.

ORONTE.

Comment ?

TOINETTE.

En riant , chantant & dansant.

# 14 LE BALET EXTRA VAGANT ;

O R O N T E.

Mais , Toinette.....

T O I N E T T E.

Je vous trouve bien familier de m'appeller Toinette ; donnez-moi , s'il vous plait , de la Damoiselle gros comme le bras. J'aspire à devenir Danseuse de l'Opéra ; & si cela arrive , j'espère que nous ferons parler de nous comme les autres.

O R O N T E.

Vous vous moquez.

T O I N E T T E.

Non , sérieusement. Madame Julie a fait société avec Messieurs de la Riviere & des Rondeaux ; ils vont au premier jour mettre un Opéra sur pied , & le voiturer de contrée en contrée. Dès ce soir elle leur avance pour cela mille pistoles.

O R O N T E.

Quoi , elle donnera mille pistoles ?

T O I N E T T E.

Vraiment c'est pour s'enrichir ; la peste qu'elle est fine. Que croyez - vous ? elle ne fait si bien apprendre à chanter & à danser à ses filles , que dans la vûe de leur faire faire les premiers rôles dans son Opéra.

O R O N T E.

Quelle extravagance !

T O I N E T T E.

C'est une adroite , vous dis-je ; elle en sait bien plus long que notre pauvre défunt Monsieur Oronte : on dit que c'étoit un bon homme , mais petit génie. Pour elle , ha , ha ! elle ne veut que des Danseurs & des Chanteurs pour Gendres. Que cela fera joli de voir une Académie composée presque d'une seule famille !

ORONTE *bas.*

Je l'en empêcherai bien.

TOINETTE.

Qu'avez-vous ? êtes-vous jaloux de la fortune que nous allons faire ? Vous y aurez votre part, si vous voulez : j'ai assez de crédit dans notre Académie pour vous y faire vendre du café.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres & la bougie, les arc-boutans de notre Opéra ne me sçauroient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de Julie ?

TOINETTE.

Qu'est-il besoin ? Quoi, vous croyez que ce soit elle qui soit la Maîtresse ?

ORONTE.

Eh ! qui donc ?

TOINETTE.

Qui ? Messieurs des Rondeaux & de la Rivière. Enfin, Madame Julie sera la Maîtresse pour payer seulement : mais pour le reste, je crois franchement que nous le sommes tous.

ORONTE.

Quel aveuglement ! Et que fait Julie à l'heure qu'il est ?

TOINETTE.

Elle est avec Monsieur des Rondeaux, qui lui parle de Philosophie, de Metamorphose, de Vers. Mais je m'arrête trop, & je dois aller dans l'appartement de Monsieur de la Rivière : adieu, Monsieur de la Chocolatière.

S C E N E    I I I.

O R O N T E *seul.*

**J**uste Ciel ! que dois-je faire ? Suivrai-je le transport qui m'agite : Non , suspendons mon ressentiment ; & puisque je me suis contraint jusqu'ici , allons retrouver Crispin , & prenons avec lui les mesures nécessaires pour empêcher ce detestable projet. Mais que veulent ces gens ?

---

S C E N E    I V.

DEUX TROMPETTES, O R O N T E.

I.    T R O M P E T T E.

**S**erviteur , Seigneur Arménien , êtes - vous François ?

O R O N T E

Selon.

I I.    T R O M P E T T E.

C'est-à-dire , si vous entendez notre langue ?

O R O N T E.

Quelquefois.

I.    T R O M P E T T E.

Connoissez-vous quelqu'un dans ce logis ?

O R O N T E.

Peut-être.



II. TROMPETTE.

N'est-ce pas ici que demeure une femme qui n'est pas mal folle ?

ORONTE.

Je ne sçai.

II. TROMPETTE.

Et qui a deux filles qui ne sont pas trop sages.

ORONTE.

Pourquoi ?

II. TROMPETTE

C'est qu'elles ont à leurs trouffes deux Cavaliers qui les couchent en joue.

I. TROMPETTE.

Et ce sont ces deux Cavaliers que nous cherchons.

ORONTE *voyant paroître la Riviere & Toinette.*

Tenez, je crois que ce Monsieur vous pourra dire des nouvelles. *Bas.* C'est assurément un de mes fourbes ; retirons nous, & faisons observer autour du logis ce qui se passera.

## SCENE V.

LA RIVIERE, TOINETTE;  
LES DEUX TROMPETTES.

I. TROMPETTE.

**N**ous te trouvons à la fin, mon Prince !

LA RIVIERE.

Pour vous servir, mes enfans.

## 18 LE BALET EXTRA-VAGANT,

I I. T R O M P E T T E.

Il y a long-temps que nous te cherchons.

L A R I V I E R E.

Il y a long-temps que je vous attends.

T O I N E T T E.

Qui sont ces gens-là ?

L A R I V I E R E.

Ce sont nos deux Trompettes, que je fais venir ici pour nous prêter main-forte en cas de besoin : nous pouvons nous confier à eux, ils sont résolus & discrets.

T O I N E T T E.

Bon, des Trompettes discrets.

I. T R O M P E T T E.

Sont-ce là tes amours ?

L A R I V I E R E.

N'en vaut-elle pas bien la peine ? Que t'en semble ?

I I. T R O M P E T T E.

Allons, camarade.

L A R I V I E R E.

Que voulez-vous faire ?

I. T R O M P E T T E.

Sonner une petite fanfare.

T O I N E T T E.

J'ai bien affaire d'être trompétée.

I I. T R O M P E T T E.

Ce fera à la fourdine, & la sérénade ne lui coûtera que bouteille.

L A R I V I E R E.

J'aime mieux vous en payer six une autre fois, & que vous ne fassiez point de bruit présentement. Voilà ma chambre, allez-y tous deux ; vous y trouverez vos Capitaines, vous sçauvez à quoi vous leur ferez nécessaires. Dites-leur que

nous allons travailler pour eux, Toinette & moi, & qu'ils ne s'impatientent pas.

I I. TROMPETTE.

C'est assez.

---

## SCENE VI.

LA RIVIERE, TOINETTE.

TOINETTE.

**N**Os amoureux sont donc bien inquiets?

LA RIVIERE.

Ma foi, sans ma rhétorique, je crois qu'ils se feroient jettés par les fenêtres.

TOINETTE.

Qu'ils s'en gardent bien, ils gâteroient leurs affaires.

LA RIVIERE.

Et encore plus leur taille. Mais parlons sérieusement: que fait Madame Julie?

TOINETTE.

Faut-il le demander? Elle est avec Monsieur des Rondeaux, qui l'enjole, & qui gagne bien, je t'assure, l'argent que tu lui as promis.

LA RIVIERE.

N'est-il pas vrai que c'est un homme universel?

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connois: nous nous sommes vus en Languedoc.

LA RIVIERE.

Figure-toi donc ce que c'est qu'un Normand; nourriture de Gascogne.

20 LE BALET EXTRA VAGANT,  
T O I N E T T E.

Diantre !

L A R I V I E R E.

Mais que dois-je à nos amans ? ils sont diablement pressés

T O I N E T T E.

Qu'ils se donnent patience , ils ne peuvent voir mes jeunes Maîtresses , que leur mere ne soit sortie.

L A R I V I E R E.

C'est ce que j'ai tâché de leur faire entendre.

T O I N E T T E.

Les voilà bien malades , de se contraindre un moment pour leur propre intérêt ; nous nous contraignons bien pour leur rendre service depuis un mois.

L A R I V I E R E.

Voilà à peu près les termes dont je me suis servi pour les persuader.

T O I N E T T E.

Les beaux esprits se rencontrent , comme tu vois.

L A R I V I E R E.

Tu n'en manques pas : mais tu n'en as pas tant que moi.

T O I N E T T E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sçai.

L A R I V I E R E.

Peu de gens m'égalent en vivacité , & si sans vanité je n'en fais pas trophée.

T O I N E T T E.

En prenant la figure d'un Maître à danser , vous n'en avez pas pris tous les appanages , & l'on voit bien que la modestie est une de vos bonnes qualités.

LA RIVIERE.

Mais vous ironisez, la belle.

TOINETTE.

Moi ? point du tout, je dis ce que je pense.

LA RIVIERE.

Malgré votre raillerie, trouvez encore dans Paris un valet, qui pour servir son Maître s'introduise auprès de sa Maîtresse en qualité de Maître à danser, & qui puisse soutenir pendant un mois ce noble caractère.

TOINETTE.

Oh, tant de présomption me fait perdre patience. Diroit-on pas, à l'entendre parler, que tu sçais la magie noire ? Je m'en vais parier, moi, que si j'étois vêtue en homme, je ferois... je ferois aussi-bien que toi ton personnage.

LA RIVIERE.

Qui, toi ? je voudrois bien t'y voir.

TOINETTE.

Et qu'y a-t-il en cela de difficile ? Entrer familièrement à toute heure chez de jolies personnes, leur faire faire deux ou trois tours dans une chambre bien parquetée, leur prendre les bras, leur mettre la main tantôt sous le menton, & tantôt sur l'épaule, marmoter un air, se dandiner, friser un pied, faire un saut, une gambade, une pirouette, une profonde révérence, dire doucereusement deux ou trois sottises, & prendre en s'en allant négligemment ses billets. Car franchement tu n'es Maître à danser que pour les billets.

LA RIVIERE.

Que tu es peste. Mais au fonds crois-tu que je sois le seul de la profession qui me mêle de ce petit négoce ?

T O I N E T T E.

Hé que non ; & que ces Messieurs seroient moins dorés qu'ils ne le sont, s'il ne leur étoit jamais passé par les mains d'autres billets que ceux qui servent de marques pour leurs leçons. Crois-moi , ne te vante pas tant , des Rondeaux fait encore plus que toi , & Julie jureroit qu'il est grand Musicien & grand Poëte.

L A R I V I E R E.

Belle comparaison ! Pour paroître Poëte ou Musicien il n'y a qu'à être fou ; & quand on veut paroître tous les deux ensemble , il faut un peu redoubler la dose : mais pour la danse , il faut payer de sa personne : il faut être bien fait , belles jambes , beaux bras , bel estomac , bon air ; enfin il faut avoir mille belles qualités qui se rencontrent en moi.

T O I N E T T E.

Eh ! laissons ces bagatelles pour des choses plus importantes. Clitandre & Dorante sont arrivés d'hier au soir.

L A R I V I E R E.

Oui , d'hier au soir , dans l'espérance d'enlever leurs Maîtresses , comme nous leur avons mandé.

T O I N E T T E.

Oui , mais je ne crois pas qu'elles soient d'aussi bonne volonté que nous. Le mot d'enlèvement les effarouche , & la pudeur leur fait faire des réflexions qui ne sont pas à notre avantage.

L A R I V I E R E.

Elles n'ont pourtant point de meilleur parti à prendre , & tu dois être la première à les y résoudre , si tu veux conserver quelque espérance de me posséder.

T O I N E T T E.

Un si haut prix me feroit entreprendre des choses encore plus périlleuses.

L A R I V I E R E.

La présence de leurs Amans pourra les déterminer.

T O I N E T T E.

Je n'attends pour cela que la sortie de leur mere. La voici heureusement avec des Rondeaux ; amusez-la tous deux ici , je vais cependant mener ton Maître & Clitandre chez mes Maîtresses , & me joindre à eux pour tâcher de les persuader. Faites mille contes à dormir debout à Julie ; étourdissez-la de vos balivernes. Voyez en quel danger je serois si elle venoit à rentrer.

---

## S C E N E V I I.

J U L I E , D E S R O N D E A U X ,  
L A R I V I E R E.

J U L I E.

**J**'Avois impatience de vous revoir , Monsieur de la Riviere ; je veux sçavoir de vous si vous pouvez avoir toutes choses prêtes pour partir dans trois jours.

L A R I V I E R E.

Tout est prêt , Madame , & il ne nous manque plus rien que de l'argent.

J U L I E.

J'attens mon Procureur pour aller recevoir mille pistoles , que je vous mettrai aussitôt entre les

24 LE BALET EXTRAVAGANT,  
mains. Mais avez-vous tous vos danseurs, vos chanteurs, & vos symphonistes ?

L A R I V I E R E.

J'ai mes principales voix. Vous avez paru satisfait de toutes celles que je vous ai fait entendre : quant aux chœurs, les Provinces ne nous fourniront que trop de sujets pour les remplir ; & pour des violons & autres instrumens, il se présente à moi tous les jours de quoi peupler cinq ou six orchestres.

J U L I E.

Et les habits ?

L A R I V I E R E.

Je crois que nous aurons assez de ceux qui sont déjà dans ma chambre ; on ne se pique pas aujourd'hui qu'ils soient entièrement neufs.

J U L I E.

Nous venons présentement, Monsieur des Rondeaux & moi, de dresser les articles de notre société ; je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

L A R I V I E R E.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine, je les signerai tantôt aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, & que vous aurez vû le Ballet que vous souhaitez.

J U L I E.

Quelque remplie que je sois des belles choses que Monsieur vient de me lire, je m'appête encore à vous admirer.

L A R I V I E R E.

Ah ! Madame, pour Monsieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoisse à fonds. C'est le premier homme du monde pour la composition, aussi bien que pour les paroles ; & le plus beau  
morceau



morceau d'Opéra que j'aye jamais vû de ma vie, c'est sans doute son Dialogue de Pierre de Provence avec la belle Magdelonne.

## D E S R O N D E A U X.

Parlez de vous , Monsieur de la Riviere , parlez de vous. Oui , Madame , voilà le premier des génies pour donner une cadence , des attitudes , & des mouvemens à toutes choses ; il n'est pas jusques aux plus abstraites qu'il ne rende sensibles , quand il les expose sur le théâtre. Par exemple , y a-t-il rien de plus surprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clelie dans toutes les ingénieuses entrées des habitans de Tendre , dont j'avois tout à l'heure l'honneur de vous entretenir ? C'est bien autre chose vraiment que des sauts de lutins , que des tricornés des Dieux des eaux , ou des passécailles de Divinités champêtres. Grace à la sublimité de l'imagination de Monsieur , nouvelle amitié , jolis vers , billets doux , petits soins , respects , empressemens , soupirs & desirs téméraires , tout cela danse , Madame.

## L A R I V I E R E.

Quand il seroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela , encore seroit-ce l'unique , mais vous , Monsieur , vous joignez l'excellence de la Musique au chromatique de la Poësie.

## D E S R O N D E A U X.

Je me mêle de trop de choses pour réussir à pas une.

## L A R I V I E R E.

Et si , à quoi sert cette modestie ? Il ne faudra pour preuve de ce que je dis , que voir votre Opéra d'Alcmene. Figurez-vous , Madame , qu'il la fait accoucher sur le théâtre. Jusques ici

## 26 LE BALET EXTRAVAGANT,

on n'a fait chanter que des amans, des farieux, des géans, & des damnés tout au plus: mais que dira-t-on quand on entendra une femme en travail d'enfant exprimer par son chant ses douleurs & ses tranchées? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en Musique les douleurs d'une femme qui accouche?

### DES RONDEAUX.

Ce n'est rien au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes; & vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, & les nombres de Pythagore.

### JULIE.

Hé! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous mettez donc toutes choses en Opéra?

### DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, & je prétens qu'on en rapporte autre chose que des chansons.

### LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés, & de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner, *Je vais partir, belle Hermione*. . . . . & quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

### DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, & l'Opéra n'aura pas cet avantage? Je prétens former l'esprit & les mœurs dans les miens, & qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques & Morale.

JULIE.

Oh , que cela fera beau , & d'une grande utilité ?

DES RONDEAUX.

Vous moquez-vous ? Par tout où nous établirons notre Académie , on pourra , si l'on veut , supprimer les Collèges.

JULIE.

Est-il possible ?

DES RONDEAUX.

Oui , Madame , je vous soutiens qu'on n'apprend rien dans les Collèges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaisir pour la jeunesse !

DES RONDEAUX.

En un mot , Madame , j'ai raffiné sur tout ce qui a été fait jusqu'à présent dans ce genre , & pour l'intérêt & pour la gloire. Dans cette double vue je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de six jours : j'ai remarqué qu'il y a plusieurs personnes assez ménagères pour se contenter de voir chaque Opéra une seule fois.

LA RIVIERE.

On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour le moins , si on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi , le Mardi le premier Acte , & ainsi du reste.



S C E N E V I I I.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX;  
LA R I V I E R E.

T O I N E T T E.

**J** Asmin est de retour, Madame, & votre Procureur est là-bas dans le carosse.

J U L I E.

Je vais descendre, & lui épargner le peine de monter. Je vous prie, Messieurs, que tout soit prêt à mon retour pour le Balet, je brûle d'envie de voir cet essai de votre capacité; ensuite je vous mettrai entre les mains les mille pistoles que je vais toucher.

---

S C E N E I X.

DES RONDEAUX, LA R I V I E R E.

D E S R O N D E A U X.

**I** L me semble que nous allons insensiblement nous engager dans une méchante affaire.

L A R I V I E R E.

As-tu peur?

D E S R O N D E A U X.

Moi? non.

Mais tu trembles, n'est-ce pas? Cela n'est pas extraordinaire; les Muses ne sont pas courageuses, & qui en possède deux comme toi, doit avoir peur à proportion: cependant nous sommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer: mais au moins ne devrions-nous rien entreprendre à la légère, & il seroit bon que nous fussions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah! poltron, je ne t'ai jamais reconnu ~~le~~ Poète: va, va, j'ai pourvû à tout. Et nos deux Trompettes?

## SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX,  
LA RIVIERE.

TOINETTE.

**S**A crainte & tes précautions sont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi?

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce soit, consentir à l'enlèvement. Mais les voici tous ensemble, tâchons encore de les convertir.

S C E N E X I.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE,  
DORANTE, LA RIVIERE, DES  
RONDEAUX, TOINETTE.

ANGELIQUE.

**N** On, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angelique.

MARIANE.

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu,  
Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariane.

DORANTE.

Vous m'allez désespérer.

ANGELIQUE.

Je vous imiterai.

CLITANDRE.

Vous me ferez mourir.

MARIANE.

Je ne vous survivrai pas.

LA RIVIERE.

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante.

TOINETTE.

Voilà ce qui s'appelle des sottises. Hé mort de  
ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer  
comme des benêts; vous mériteriez d'être cassés.  
Allez, vous deshonorerez les troupes: & vous,

pouvez-vous entendre tous deux tant de sottises sans rien dire ?

L A R I V I E R E.

Que veux-tu que nous disions ? Pour moi les bras me tombent.

D E S R O N D E A U X.

Moi, je songeais qu'on feroit une belle scène de ce désespoir amoureux.

T O I N E T T E.

Peste soit du Poète, de l'Indolent, & des Amoureux transis. Je vois bien qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci : ç'a de quoi s'agit-il !

L E S Q U A T R E A M A N S *ensemble.*

Ne le sçais-tu pas ?

T O I N E T T E.

Quoi, tous ensemble ?

D E S R O N D E A U X.

C'en seroit assez pour un chœur d'Opera.

T O I N E T T E.

Parlons l'un après l'autre. De quoi vous plaignez-vous ? je vous choisis, vous, pour porter la parole.

D O R A N T E.

Du peu d'estime & de confiance qu'elles nous marquent en ne voulant pas nous suivre.

T O I N E T T E.

Elles n'ont pas raison. Et vous quels sont vos griefs ? répondez, vous qui êtes l'ainée.

A N G E L I Q U E.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlèvement.

T O I N E T T E.

Ils ont tort ; est-ce qu'on propose des enlèvements aux personnes qui nous aiment ? Cepen-

32 LE BALET EXTRA-  
VAGANT,  
dant laissez-moi faire , je tâcherai d'accommoder  
tout ceci. Venons au fait. N'aimez - vous point  
ces Demoiselles ?

D O R A N T E.

En peux-tu douter ?

T O I N E T T E.

Non assurément. N'estimez - vous pas beau-  
coup ces Messieurs ?

A N G E L I Q U E.

Jugez-en par notre chagrin.

T O I N E T T E.

Cela se voit. Ne seriez-vous pas tout votre  
bonheur de les posséder ?

D O R A N T E.

C'est tout ce que nous souhaitons au monde.

T O I N E T T E.

Fort bien. Et vous , ne seriez-vous pas bien-  
aîsés de les avoir pour époux ?

A N G E L I Q U E.

Oui , par toute autre voie que celle de l'en-  
levement.

T O I N E T T E.

Oh ! il n'y faut pas songer. Mais si je vous  
propose quelque'autre expédient honnête , me pro-  
mettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

A N G E L I Q U E.

De tout notre cœur.

T O I N E T T E.

Ah ! voilà qui va bien : il faut commencer par  
sortir d'ici.

A N G E L I Q U E.

Quoi ?

T O I N E T T E.

Ne vous alarmez pas. Il faut sortir d'ici , allez



se promener aux Tuilleries, & de-là nous irons où notre destinée nous conduira.

M A R I A N E.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlèvement ?

T O I N E T T E.

Et quelle ressemblance rrouvez-vous d'un enlèvement à une promenade ? Sortons d'ici, vous dis-je, & tout a l'heure : votre mere ne vous a donné que ce temps-ci pour songer à nos affaires, profitons en ; & quand nous nous ferons promenées un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir son consentement de force ou de gré.

A N G E L I Q U E.

Mais où irons-nous ?

T O I N E T T E.

N'avez-vous pas ici votre tante ? Monsieur n'a-t-il pas sa mere ; au pis aller le monde n'est-il pas plein de Couvens ? Ne perdons point de temps en paroles inutiles : la Riviere, va chercher des carosses.

L A R I V I E R E.

J'y cours.



## S C E N E X I I.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE,  
DORANTE, DES RONDEAUX,  
TOINETTE.

ANGELIQUE.

A Tendez, où courez-vous ?

TOINETTE.

Si vous ne profitez de cette occasion, vous courez risque de vous voir quelque jour conjointe à quelque diéfis ; & votre sœur à quelque piroüete à fix tours ; & d'ailleurs ne suivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raisonnable que votre mere ?

DES RONDEAUX.

Pour ne point perdre de temps, je vais faire ma male.

TOINETTE.

Rien ne te presse ; l'équipage d'un Poëte est bien-tôt fait.



## SCENE XIII.

MARIANE, ANGELIQUE, CLITANDRE,  
DORANTE, LA RIVIERE,  
TOINETTE.

LA RIVIERE.

Nous ne sçaurions plus sortir ; votre mere est  
la-bas , elle ne s'arrête qu'à donner en passant  
quelques ordres pour le Balet de ce soir.

CLITANDRE.

Quel revers !

TOINETTE.

Que ferons-nous ?

LA RIVIERE.

Je ne sçai. Voilà ce que c'est que de perdre  
du temps en paroles.

TOINETTE.

N'en perdons point encore en reflexions.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Sortez Dorante.

DORANTE.

Mon pauvre la Riviere,

CLITANDRE,

Tirez-nous de ce mauvais pas.

LA RIVIERE.

Attendez , si leur mere a tant d'envie de voir  
le Balet , il faut le lui donner tant bien que mal ,  
& nous servir de cette occasion ; c'est précisé-

36 LE BALLET EXTRAVAGANT,  
ment ce que des Rondeaux me contoit l'autre  
jour. Les Romains..... la guerre des Sabins....  
la figure & la taille de nos Tompettes; ils sont  
gros & pesans, jamais vous n'en pourrez venir  
à bout..... Mais allez vite dans ma chambre,  
vous y trouverez tout ce qu'il faut, & au signal  
que je vous donnerai vous ferez... M'entendez-  
vous au moins? Allez promptement; & dès que  
vous ferez prêts, envoyez moi des Rondeaux,  
il amenera ces violons que vous sçavez, & nous  
avertira de tout ce que vous aurez concerté.  
Partez.

---

## SCENE XIV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

**J**E t'admire.

LA RIVIERE.

Ah! parbleu, mon enfant, je vais faire pour  
nos Amans & pour nous un grand effort de mé-  
moire & de bel esprit. Vivat, Toinette, tu vas  
voir un échantillon du sçavoir-faire de ton fu-  
tur époux. C'est à vous, mon génie, à qui je  
m'abandonne, retracez-moi fidèlement tous les  
morceaux d'histoire, dont des Rondeaux & mon  
Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la  
têrvelle, & venez m'aider à renverser par un  
pompeux galimatias celle de Madame Julie.

TOINETTE,

Prends garde à toi, la voici.

---

**SCENE XV.****JULIE, LA RIVIERE.****JULIE.**

**J**E reviens plutôt que je ne m'étois promis ; mon homme est à la campagne , & je ne sçau-rois roucher de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console , c'est que je jouirai plutôt du plaisir de votre Balet.

**LA RIVIERE.**

J'avois fait appeller Mesdemoiselles vos filles pour en faire une répétition avant votre venue : mais puisque vous voici , nous commencerons tout de bon , dès que Monsieur des Rondeaux nous amenera notre monde ; je vais cependant vous en dire le dessein.

---

**SCENE XVI.****MARIANE, ANGELIQUE, JULIE,  
TOINETTE, LA RIVIERE.****JULIE.**

**A**llons , mes filles , préparons-nous à admirer ;

# 38 LE BALET EXTRA-VAGANT,

LA RIVIERE.

Toute l'Histoire Romaine est le sujet de l'Opera, dont le Balet que vous allez voir, fait un divertissement.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands sujets; c'est-la qu'il y aura du merveilleux & du sublime.

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

[Quoi, vous représenterez tout? combats, triomphes, sacrifices.

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oyes qui sauvèrent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui est inoui.

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels spectacles, de quels divertissemens, de quelles machines, & de quelles décorations surprenantes un pareil sujet est susceptible.

JULIE.

Vous m'enchantez.

TOINETTE.

Quel Orvietan!

LA RIVIERE.

L'histoire d'Enée en fera le Prologue; d'abord le théâtre représentera la Ville de Troye en flammes, Enée paroîtra portant son pere sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, & perdant dans la confusion sa femme.

TOINETTE.

Voilà le plus bel endroit de sa vie,

Ensuite il s'embarquera, il y aura une tempête, mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre, boureculou, boureculou: la tempête finira par une entrée d'Alcions; c'est de quoi on n'a pas encore osé parler sur le Théâtre, & où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirennés, cela est trivial: mais des monstres les plus singuliers, parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante de petits poissons, jusques aux maquereaux & aux folles.

*Afin qu'Eneas le pieux*

*Regardant tristement les Cieux,*

*Lâche ces pitoyables paroles:*

*Je serai donc mangé des folles?*

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux enfers; car un Opera sans lutins, sans ombres, sans furies & sans enfers, ne vaut pas le diable. Mais sautons le reste du Prologue. Premier Acte, la fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir. Troupes de Maçons & de Charpentiers. Il établit le Sénat. On verra paroître avec de longues barbes, & de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, à qui je fais danser des rigaudons. Ce sera une danse grave & majestueuse celle-là: mais la plus variée à mon gré, & que j'ai choisie sur toutes pour vous faire voir aujourd'hui, c'est celle qui représente l'enlèvement des Sabines. Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flater que vous serez content, & que vous avouerez que tout ce que l'ars

40 LE BALET EXTRA-VAGANT,  
peut produire. . . . Mais Monsieur des Rondeaux  
paroît, c'est à moi de me taire.

---

## SCENE XVII.

DES RONDEAUX, LES AMANS  
*habillés en Romains*, LES TROMPETTES  
*en Sabines*, JULIE, ANGELIQUE MARIA-  
NE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

**V**ous voyez, Madame, des personnes qui  
vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE.

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!

LA RIVIERE.

Tais-toi, veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinai-  
res.

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des  
hommes: tous les Opera du monde ont commencé  
ainsi.

TOINETTE.

Hé bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre  
êtes-vous allé prendre ces panfles entripaillées?

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie.  
Mais j'ai tort de répondre à une ignorante; c'est



Monfieur qui me preffe tous les jours d'imiter la nature.

D E S R O N D E A U X .

N'ai-je pas raifon ?

L A R I V I E R E .

Pour une danfe de Nymphes & de Bergeres , je choifis des perfonnes effilées , de belle taille , de modeste embonpoint , là entre gras & maigre : mais pour exprimer la groffiereté des Sabines , il falloit pour le moins des creatures de cette corpulence. Mais ne perdons point de temps : Monfieur des Rondeaux , faites commencer.

D E S R O N D E A U X .

Messieurs les Violons , apprêtez-vous. Vous ferez peut-être furprife d'entendre des paroles Gasconnes ?

J U L I E .

Du Gascon dans un Opera.

D E S R O N D E A U X .

Oui , Madame. Dans le deffein où nous fommes de courir toute la France , j'ai crû que je devois faire quelques Scenes dans le langage particulier de chaque Province ; & il y aura dans mes Opéra du Gascon , du Normand , du bas Breton , & du Basque. Mais avant que je chante , Monfieur de la Riviere , ayez la bonté de difpofer votre monde.

L A R I V I E R E .

Allons , Messieurs , gai , plantez-vous bien , les mains fur les rognons , un côté de perruque fur l'épaule ; ferme-là , gourmandez le théâtre , point d'air embarrassé , beaucoup de noblesse ou d'impudence : pas mal , pas mal. Et vous , Mesdemoiselles : à vous , courage , rengorgez-vous : fouvez

42 LE BALLET EXTRA-VAGANT,  
nez-vous du moins de partir du bon pied, & dès  
le premier coup d'a chat racomentez moi d'a-  
bord un bras, & crendez l'autre, avec un petit  
tour de poignet en dedans: debanchez-vous gra-  
cieusement, & que la tête pinche languoreuse-  
ment du côté du bras que vous crendrez: ces airs  
rendres vous gagneront mille coeurs. Fort bien,  
fort bien. A vous le do, Monsieur des Rondeaux,

LES CHŒURS A UN.

Jouez, Messieurs les Violens.

*Quand l'amour fa tout per nous plaire ;  
Aurien tort d'y resista ,  
L'eucasiou nou tourno gaire ,  
Cotiten nous den prousita ,  
Ta ra , ra , ra , la la , la , ra la , la.*

On danse.

*Fases m'un l'ralle de sourtido ,  
Cadun' am bostre pastou ,  
E se bostre mero crido ,  
La pasimarem sul tou ,  
Tou rou , lou lou lou , lou rou , lou lou.*

*On commence à danser , & les Romains font des  
efforts pour enlever les Sabines.*

LA RIVIERE.

Courage , mes enfans : hep . voulez vous boire  
un coup pour avoir plus de force encore ? Hep ,  
en voilà assez , en voilà assez ; si vous alliez faire

quelqu'effort, vous ne vaudriez plus rien pour le métier où l'on vous destine. Madame, Monsieur des Rondeaux, voilà une chose que nous n'avons pas prévue, jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.

J U L I E.

Quelles masses de chair êtes-vous allé prendre ?

T O I N E T T E.

On leur a fait aussi des tettons qui les affoiblissent.

L A R I V I E R E.

Vous ne pensez donc pas aux grands hommes dont ils représentent les nourrices ? Pouvoit-on faire trop grosses les mammelles qui devoient allaiter les maîtres de toute la terre ? Voulez-vous qu'on en prit le modèle sur la maigre Nourrice \* de Cadmus ? Tenez, voilà une Sabine que j'ai choisie exprès pour porter les trois Horaces d'une ventrée.

J U L I E.

Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, voir la fin de ce Balet.

T O I N E T T E.

Faites enlever les Romains par les Sabines, la moindre d'elles les emporterait tous deux.

D E S R O N D E A U X.

Comme vous y allez, la belle; il ne faut pas faire de ces anacronismes dans l'histoire.

L A R I V I E R E.

Nous perdons le plus bel endroit; demandez-le à ces Demoiselles, à qui j'en ai montré les pas.

\* Représentée par M. Bontelon, qui étoit un squelette.

J U L I E.

Mariane &amp; Angelique en sçavent les pas.

L A R I V I E R E.

Oui, Madame.

J U L I E.

Il faut qu'elles les dansent.

M A R I A N E.

Nous, ma Mere ?

J U L I E.

Oui, vous, &amp; tout-à-l'heure.

A N G E L I Q U E.

Nous n'oserions.

J U L I E.

Il faut l'oser.

M A R I A N E.

Dispensez-nous-en, je vous supplie.

J U L I E.

Non pas, s'il vous plait.

T O I N E T T E.

Allez-en repasser deux ou trois fois les pas dans la chambre prochaine, &amp; dépêchez-vous.

L A R I V I E R E.

Vous allez voir, vous allez voir une fin de Baler à laquelle vous ne vous attendez pas, &amp; qui vous surprendra assurément.

J U L I E.

Je n'en doute point.

L A R I V I E R E.

C'est mon chef-d'œuvre au moins que cette fin, &amp; il y a plus d'un mois que j'y travaille.



## SCENE DERNIERE.

ORONTE, CHRISALTE, JULIE;  
LA RIVIERE, DES RONDEAUX, &c

CHRISALTE *laissant tomber sa robe de  
Commissaire.*

**A**rrêtez, Messieurs les Romains, les armes  
doivent céder à la robe; c'est une Senten-  
ce d'un de vos Consuls. Votre enlèvement n'ira  
pas, s'il vous plaît, plus loin.

TOINETTE.

Que vient chercher ce diable d'homme ici?

CHRISALTE.

Quoi, vous vous défendez contre un Commis-  
saire! Holà, faites monter le Guet.

UN LAQUAIS.

Ferai-je aussi monter le Guet à cheval.

**DORANTE & CLITANDRE** *se demasquant.*

Hé bien, Monsieur, puisqu'il faut lever le mas-  
que, apprenez . . . .

ORONTE.

Que vois-je?

DORANTE.

Que c'est l'injuste caprice de Madame qui nous  
impose cette dure nécessité.

ORONTE.

C'est Clitandre! c'est Dorante!

46 LE BALET EXTRA-VAGANT,

CLITANDRE.

Que nous ne faisons que suivre la volonté de  
leur pere , & que si Oronte étoit en vie ....

ORONTE.

Le voici.

JULIE *s'ensuyant.*

Hay , mon mari.

ORONTE.

Le Ciel me rend tout-à-propos à ma famille.

CLITANDRE.

O Dieux ! Oronte.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon Pere !

TOINETTE.

Notre Maître !

LA RIVIERE.

Voici bien un autre branle.

DES RONDEAUX.

Il nous faudra changer de ton.

MARIANE & ANGELIQUE.

Mon pere , ce n'est qu'en nous jettant à vos  
genoux....

DORANTE.

Monsieur , vous devez nous pardonner.

ORONTE.

Levez-vous , Messieurs ; je suis informé de tout  
ce qui se passe , & je vois que vous conservez  
pour mes filles des sentimens que j'approuve de-  
puis trop long-temps , pour m'y opposer aujour-  
d'hui. Allons chercher un endroit plus commode  
que cette sale , & travailler ensemble aux moyens  
de nous mettre tous en repos.

T O I N E T T E.

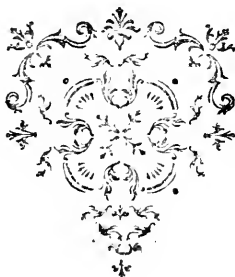
Monfieur , pour votre bien-venue , \* ordonnez ,  
s'il vous plaît , à quelqu'un qu'il m'enleve , & je  
continuerai mes prieres pour vous.

L A R I V I E R E.

Viens , je fuis ton homme.

\* Vers de l'Esopo de Boursaut.

F I N.



LE



LE SECRET  
R E V E L É ,

*C O M E D I E .*

E N U N A C T E ,  
P A R M R . P A L A P R A T ,

Représentée pour la première fois le  
9 de Septembre 1690.





# DISCOURS

SUR LE

*SECRET REVELÉ.*

**V**Oici ce qui donna occasion à cette Piece. L'incomparable Acteur avec qui \* nous passions notre vie , qui contoit dans le particulier aussi gracieusement qu'il jouoit en public , nous fit un jour le conte d'un Roulier ou Chartier qui conduisoit une voiture de vin de grand prix. Les cerceaux d'un de ses tonneaux cassèrent , le vin s'enfuyoit de toutes parts : il y porta d'abord avec empressement tous les remèdes dont il pût s'aviser , déchira son nouchoir & sa cravatte pour boucher les fentes du tonneau ; le vin ne cessoit point de s'enfuir , quelques grands mouvemens qu'il se donnât. L'agitation cause la soif : il s'en sentit pressé , & pendant qu'il avoit envoyé un garçon chercher du secours , il s'avisa de profiter au moins de son malheur pour se désaltérer. Il commença par nécessité , il continua par plaisir , il y prit goût , & tant procéda , qu'il y en prit trop. Or cet excel-

\* Voyez la Vie de M. de Brueys & ses Ouvrages.

lent Acteur le rendoit avec une grace infinie dans tous les degrés de l'éloignement de sa raison; commençant à être en pointe de vin, affligé de la perte qu'il faisoit, & réjoui par la liqueur qu'il avoit avalée, pleurant & riant à la fois, chantant & s'arrachant les cheveux en même temps.

A force de rêver, & de méditer à donner un tour naturel aux choses qui paroissent les moins susceptibles des agrémens de la Scène, la méditation jointe à l'art nous y fait réussir. Déjà dès ce temps-là le Parterre vouloit qu'on le fit rire à l'ouverture d'une Piece: en quoi il me permettra de dire qu'il est un peu injuste, & qu'il me semble que c'est un plaisir auquel on doit être mené par degrés; qu'un Auteur remplit son devoir, quand il expose nettement & agréablement son sujet avec action & vivacité; car j'avoue que la langueur est insupportable sur le Théâtre, même dans le moucheur de chandelles. Mais au moins pour moi, qui d'Auteur fais, Dieu merci, devenu simple spectateur, il n'est pas nécessaire qu'il me fasse rire d'abord, & j'aime mieux au contraire qu'il m'y prépare peu à peu par des choses qui me fassent plaisir, sans me faire rire: mais qui me promettent & me fassent sentir que certainement je rirai, & que je rirai à propos dans la suite.

Voilà l'histoire de cette Comédie. Ce

Discours , & tous les autres qui précèdent ces Pièces , en font moins des avant-propos que l'histoire. Cette bagatelle ne pouvoit manquer d'avoir le succès qu'elle eut de la manière surprenante & agréable dont le rôle de Maître Thibault fut caractérisé : nous en fûmes étonné mon ami & moi. L'Acteur y ajouta des graces auxquelles nous n'avions jamais pensé , & fit de cette espèce de manant , mais rusé , malin & goguenard à sa manière , & s'étant érigé en homme qui fait le plaisant & le bon compagnon , par le commerce que son métier de Jardinier lui avoit donné avec le monde ; il en fit , dis-je , un ridicule excellent & original , qui pouvoit convenir à des personnes de toute sorte de conditions , & qui depuis m'a fait rire souvent en des gens de qualité , même dans l'Epée : à quoi je n'aurois pas peut-être fait réflexion , si le caractère de Maître Thibault ne m'étoit repassé dans l'esprit. Ce sont de ces diseurs de la chose du monde la plus plate , qu'ils vous débitent avec l'étalage d'un visage épanoui , & s'applaudissant les premiers par des ho , ho , ho , ho de risée qu'on pourroit noter , & dont on est forcé de rire , non par la bonté de la chose , mais par la sottise qu'ils ont de la croire bonne.

La femme de Thibault , qui n'avoit qu'un petit rôle de trois mots , y ajouta

ses graces, & c'est allez dire que ce rôle eût des graces infinies.

Colin de sa part, qui avoit la réputation de jouer le rôle d'yvrogne du dernier bien, redoubla encore d'art & de finesse dans ce rencontre, piqué de l'émulation de combattre aux côtés du grand Maître, & de jouer ce même rôle en même temps que lui & en sa présence.

Les bons Acteurs ne sçauroient faire réussir des choses très-mauvaises : je l'ai éprouvé en mon propre fait. Mais que n'ajoutent-ils pas aux médiocres ? C'est en ce sens-là que mon camarade de brodequin a dit souvent de deux excellens Acteurs de notre temps, qu'ils avoient fait passer plus de Pièces fourrées que les plus grands faux-monnoyeurs. Il parloit de ce grand Acteur, de la retraite duquel de très-bons Acteurs même ont été long-temps à pouvoir consoler le Public, & qui s'est réservé tout entier pour une Cour délicate, des plaisirs de laquelle Melpomène & Thalie sont les premières Intendantes : & de cette charmante Actrice, qui, malgré ce son de voix touchant & enchanteur, dont les impressions ne sont pas encore effacées. quelque temps qu'il y ait qu'elle a quitté, n'auroit pas réussi sans peine à partager les applaudissemens avec ce grand Acteur quand ils jouoient une Scene ensemble, si les

avantages de son sexe & les charmes de ses yeux ne fussent venus à son secours. Il faut conclure de l'apophtegme badin de mon ami : que rien de ce qui ne réussit pas totalement n'est bon , & que les meilleurs Acteurs ont beau se tuer , ils ne peuvent faire passer que la monnoye douteuse : quant à celle qui est manifestement fausse , l'art ne peut aller jusques-là.

Quoique l'Auteur & l'Acteur aient leur mérite séparé , le premier doit toujours beaucoup à l'autre. Les pièces ne sont faites que pour être jouées ; & ceux qui ne se sentent pas l'imagination assez légère pour se représenter toute la vivacité de l'action , devroient avoir la justice de s'abstenir d'en juger sur le papier : mais c'est la chose aujourd'hui dont tout le monde se croit le plus capable ; & l'on diroit que la Fortune \* en ce siècle-ci a voulu se donner le comique plaisir de faire accroître à une nouvelle & nombreuse espee de gens , qu'ils ont fait un chemin prompt & rapide dans le bel Esprit en même temps que dans les affaires.

‡ *Voluit Fortuna jocari.*

---

## A C T E U R S.

O R O N T E.

T H I B A U L T , son Jardinier.

M A R G O T , sa Femme.

C O L I N , son Garçon.

L E A N D R E , Amant d'Angelique.

L A R O Z E , son Valet.

A N G E L I Q U E , Nièce d'Orphise.

T O I N O N , sa Suivante.

O R P H I S E , Tante d'Angelique.

*La Scène est dans la Maison  
d'Oronte.*





LE SECRET  
REVELÉ,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.  
LA ROZE, TOINON.

TOINON.

**J**E te dis que non.

LA ROZE.

Je te dis que si.

TOINON.

Tu oses encore s'en vanter, toi, toi?

LA ROZE.

Oui, moi, moi.

TOINON.

Tu me fais pitié.

LA ROZE.

Qu'ça, j'en fais juge ta Maitresse.

C v

T O I N O N.

Et moi, ton Maître.

L A R O Z E.

Gage qu'Angelique avouera que c'est moi qui  
ai mis leurs affaires dans le bon état où elles sont.

T O I N O N.

Gage que Léandre demeurera d'accord que c'est  
moi qui leur ai rendu de meilleurs offices.

L A R O Z E.

Mais puisque tu es si adroite, que n'empêchois-  
tu donc qu'Orphise, la tante d'Angelique, ne prit  
ici un appartement chez le vieux Oronte, que  
tu sçais être le rival de mon Maître ?

T O I N O N.

Est-ce que j'ai pu l'empêcher ? Mais toi, qui  
fais l'habile, pourquoi as-tu laissé perdre à Lean-  
dre les bonnes graces de cette tante avec qui  
Angelique demeure depuis la mort de son pere  
& de sa mere ?

L A R O Z E.

Pourquoi ? Je me suis attaché de mettre Damis,  
l'Oncle & le tuteur d'Angelique, dans les intérêts  
de mon Maître : il consent à son mariage, & j'ai  
négligé Orphise.

T O I N O N.

Et tu te crois un fin personnage ?

L A R O Z E.

Que veux-tu dire ?

T O I N O N.

Qu'il seroit cent fois plus avantageux à ton  
Maître d'avoir Orphise dans ses intérêts.

L A R O Z E.

Orphise ?

TOINON.

Oui, Orphise, imbécile : sçaches qu'en fait d'intrigue, d'amour, de mariage, une femme en sçait plus que cinquante hommes. Je soupçonne Orphise. . . . Mais cela te passe, & ce seroit temps perdu de t'en parler.

LA ROZE.

Cependant Damis donna hier sa parole à Léandre.

TOINON.

Oui, Damis donna hier sa parole à Léandre, & Orphise donnera peut-être aujourd'hui sa niece à Oronte : lequel crois-tu le mieux partagé ? L'un aura la parole, & l'autre la fille.

LA ROZE.

Bon, je crois fort cela.

TOINON.

C'est que tu ne vois pas plus loin que tonnés, & que tu ne seras jamais qu'un sot.

LA ROZE.

Mademoiselle Toinon.

TOINON.

Monsieur de la Roze.

LA ROZE.

Vous me donnez des noms. . . . :

TOINON.

Qui vous conviennent parfaitement.

LA ROZE.

A la fin nous romprons ensemble.

TOINON.

Oh ! quand il vous plaira ; ce n'est pas moi qui vous fais venir me chercher.

LA ROZE.

Vous chercher ? Si mon Maître ne devoit ra-

60 LE SECRET REVELE',  
mener ici Angélique, & qu'il ne m'eût dit de l'y  
attendre, je n'y aurois pas mis le pied.

O R O N T E *sans être vu.*

Maitre Thibault, Maitre Thibault.

T O I N O N *s'ensuyant.*

Ah ! c'est la voix d'Oronte.

L A R O Z E *s'en allant.*

Je ne veux pas aussi qu'il me voye.

---

## SCENE II.

O R O N T E , T H I B A U L T .

O R O N T E .

A Ttendez, Maître Thibault, ne vous en allez  
pas encore au jardin ; je crains d'avoir ou-  
blié quelque chose, laissez-moi un peu y rêver.

T H I B A U L T .

Voulez-vous que je vous aide, Monsieur ?

O R O N T E .

Non.....

T H I B A U L T .

Soit, il a raison d'y rêver : ce n'est pas une  
petite affaire à un homme comme lui d'enlever  
une Maitresse à son Amant.

O R O N T E *revenant de sa rêverie.*

Oui, je crois avoir pourvu à tout.

T H I B A U L T .

Voulez-vous, Monsieur, pour en être plus  
assuré, que nous réfléchissions ensemble sur votre  
dessein ?

O R O N T E.

Jè le veux.

T H I B A U L T.

Peut-être, Monsieur, craignez-vous de me faire une entière confiance de votre secret?

O R O N T E.

Non, non, Maître Thibault, je ne vous regarde pas comme mon Jardinier \*, mais comme un homme en qui l'on peut se confier.

T H I B A U L T.

Oh! point, point du tout, Monsieur.

O R O N T E.

Trêve de modestie; & voyons, comme vous dites, si nous avons bien-fongé à tout.

T H I B A U L T.

Vous avez fait courir le bruit depuis ce matin que vous alliez faire un voyage.

O R O N T E.

Oui; & pour faire croire à tout le monde que j'allois loin, je fais mettre six chevaux à mon carosse, & mon cocher ne sçaura où il me mène que lorsque nous serons à une lieue de Paris.

T H I B A U L T.

De Paris? fort bien. Personne ne sçait qu'Orphise & Angelique partent avec vous?

O R O N T E.

Qui que ce soir, excepté Orphise, qui n'en a rien dit à sa nièce.

T H I B A U L T.

Oh ça donc, Léandre ne pourra jamais découvrir où vous aurez mené Angelique?

*\* Thibault fait ici l'important.*

O R O N T E.

Je ne le crois pas.

T H I B A U L T.

Vous aurez mis de la partie ceux des parens de cette belle qui auront quelque pouvoir sur son esprit.

O R O N T E.

Hors Damis qui s'est déclaré pour Léandre, tous les autres m'ont promis de se rendre secrètement ce soir où nous devons aller, & de faire tous leurs efforts en ma faveur pendant les cinq ou six jours que nous y passerons en festins & en divertissemens.

T H I B A U L T.

Fort bien.

O R O N T E.

Je donnerai de bons ordres que personne ne s'écarte, afin qu'on ne puisse pas sçavoir où nous serons.

T H I B A U L T.

Voilà un tour de vieille guerre où Léandre ne s'attend pas.

O R O N T E.

Quand on a passé un certain âge, Maître Thibault, il doit être permis en amour d'avoir recours aux stratagèmes.

T H I B A U L T.

Cela s'en va sans dire; chien qui ne peut pas courir, ruse.

O R O N T E.

Oh ça, trouvez-vous mon dessein bien concerté? Je sçai que vous avez de l'expérience pour les affaires de cette nature.

T H I B A U L T *faisant l'important.*

Monsieur, à raisonner juste... je crois...

mais je n'oserois prendre la liberté ....

ORONTE.

Je fais beaucoup de cas de vos avis, vous dis-je. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison de conduire secrètement cette affaire, & de craindre que si Léandre venoit à découvrir où nous serons, il ne rompit mes mesures ?

THIBAULT.

Point du tout, Monsieur.

ORONTE.

Comment ?

THIBAULT.

Vous sçavez que je suis un homme mûr & de bon conseil.

ORONTE.

J'en suis persuadé.

THIBAULT.

Prenez bien mon sens ; si j'étois à votre place je voudrois, là.

ORONTE.

Quoi ?

THIBAULT.

Il faudroit faire agir.

ORONTE.

Qui.....

THIBAULT.

Où, vous pourriez.... sans doute, mais diable, non, non. Pour le coup je suis un sot, & ce que vous dites seroit toujours à craindre.

ORONTE.

C'est ce qui me semble ; & de la manière dont je m'y prends, je suis quasi sûr de réussir : mais tout dépend du secret.

64 LE SECRET RÉVÈLE ,

T H I B A U L T.

Pour moi , vous sçavez que je me ferois ha-  
cher plutot que de le reveler.

O R O N T E.

Margot , votre femme ne parlera pas non plus ?

T H I B A U L T.

Margot ? Ah ! Monsieur , j'y ferai ce que je  
pourrai : mais je vous avertis que c'est la gazette  
de notre Fauxbourg.

O R O N T E.

C'étoit une nécessité de le lui dire ; elle m'a  
promis de se taire.

T H I B A U L T.

Oh ! Monsieur , cela ne dépend pas d'elle : Dieu  
veuille pourtant qu'elle vous tienne parole , & je  
serai veuf de cette affaire.

O R O N T E.

Comment ?

T H I B A U L T.

C'est , Monsieur , qu'il faut qu'elle parle , ou  
qu'elle crève , il n'y a pas de milieu.

O R O N T E.

Je me repose sur vous.

T H I B A U L T.

Ah ! voici cette maudite langue qui gâtera tout .





## SCENE IV.

MARGOT, THIBAUT,  
ORONTE.

MARGOT.

**M**onsieur, selon vos ordres j'ai...

ORONTE.

Paix, Margot.

MARGOT.

J'ai mis des fleurs dans toutes vos...

ORONTE.

Paix, vous dis-je.

THIBAUT.

Attendez-vous-y.

ORONTE à Margot.

Les murailles de cette cour ont des oreilles.

MARGOT.

Et bien, Monsieur, quand il vous plaira vous pouvez venir avec tous vos....

ORONTE.

Oh! paix, paix encore un coup.

THIBAUT.

Zeste.

MARGOT.

Oh! devinez donc ce que j'ai à vous dire.

ORONTE.

Je le sçai; vous avez fait ce que je vous ai commandé ce matin.

MARGOT

Il est vrai : mais....

ORONTE.

Mais je n'en veux pas sçavoir davantage.

MARGOT.

Si faut-il.

ORONTE.

Si faut-il vous taire, &amp; aller voir ce qu'il y a à faire au jardin.

MARGOT.

Rien n'y manque, Monsieur, que ce quartreau de vin dont vous nous avez parlé.

THIBAUT à Oronte.

Monsieur, j'ai dit à Colin d'amener ici notre brouette pour le mettre dessus.

ORONTE.

Il faudra le voiturer doucement.

MARGOT.

Prends-y bien garde, Thibault, Monsieur nous le feroit payer ; j'ai oui dire qu'il coûte cinquante écus.

ORONTE.

Il est vrai, c'est du vin d'Espagne, &amp; du meilleur.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, quand il vaudroit la rançon d'un Roi, j'en répons corps pour corps. Il n'y a qu'un pas d'ici à notre jardin, &amp; ma brouette est la meilleure brouette de Paris.

ORONTE.

Je vais faire un tour en ville ; à mon retour je monterai en carrosse. Vous, cependant en qui je me confie, donnez ici ordre à tout.

THIBAUT.

Voici Colin tout à propos.

## SCENE V.

COLIN, THIBAUT, MARGOT.

COLIN *riant.***S**ervitu, notre Maître, hi, hi, hi.

MARGOT.

De quoi ris-tu, nigaud?

COLIN.

Mordié, Maîtresse, je vians de voir là dehors ce biau Monsieur avec son amoureuse, qui viennent parfois à notre jardin : têtidié comme ils se cachient quand ils ont vû sortir notre Monsieur. Mais je crois, Dieu me le pardonne, que les voici.

THIBAUT.

Va faire promptement ce que je t'ai dit. Toi, Margot, retire-toi, de peur qu'on ne te fasse jaser ici.

## SCENE VI.

LEANDRE, ANGELIQUE, THIBAUT;  
LA ROZE, TOINON.THIBAUT *bas.***V**Oici nos Amans, ils ne sçavent pas la sauce qu'on leur prépare.

Ne dites mot devant cet homme-là , c'est le grand confident d'Oronte.

T O I N O N .

Laissez-moi faire , je vais le chasser d'ici. Ah ! te voilà , vilain brutal.

*Les Amans se parlent cependant à l'oreille.*

T H I B A U L T .

Vous m'en voulez sortir , Mademoiselle Toinon.

T O I N O N .

Voyez le matin , le dogue , qui nous refusa hier la porte de son jardin.

L A R O Z E .

Il craignoit qu'on ne mangeât ses poires & ses prunes.

T H I B A U L T .

Non , non , Monsieur de la Roze : mais il étoit trop tard pour ouvrir , & je sçai bien qu'à cette heure-là vous ne veniez pas pour des prunes.

T O I N O N .

Tu fais le railleur : mais crois-moi , laisse-là le fruit de ton jardin , & songe à aller garder ta femme.

T H I B A U L T .

Ma femme ? & à quoi me serviroit cela ? Je garde ce qu'il faut garder ; je sçai à peu près le compte de mes pavis & de mes pêches , & l'on ne peut toucher à mon jardin sans que je le connoisse : mais pour Margot il n'en est pas de même.

T O I N O N .

Il ne tiendra pourtant qu'à toi de la surprendre tout à l'heure avec un certain jeune homme. . . . Mais il faut redoubler le pas si tu veux le trouver , le drole est prompt à détalier.

Comment ? . . . . Mais bon , je suis bien fou de ne pas voir que vous n'avez pas ici besoin de moi , & que je suis cause qu'on se parle à l'oreille.  
Serviteur.

---

## SCENE VII.

LEANDRE , ANGELIQUE ,  
LA ROZE , TOINON.

LEANDRE.

Où , belle Angélique , puisque Damis s'est déclaré pour moi , je ne vois plus rien à craindre.

ANGELIQUE.

Je ne vous cèle point que cette nouvelle me donne bien de la joie.

LA ROZE.

Je le sçavois bien , moi , que Mademoiselle Toinon , ne lui en déplaise , avoit des visions avec son Orphise.

TOINON.

Et moi je crains bien que vous ne comptiez sans l'phère , & que Monsieur de la Roze ne se trouve un fat.

ANGELIQUE.

Oh ! puisque nous avons pris la peine de vous raccommoder , plus de picoterie entre vous , s'il vous plaît ; nous avons besoin que vous soyiez de bonne intelligence.

L E A N D R E .

Mais dis-moi , Toinon , pourquoi crains-tu tant cette Orphise ?

T O I N O N .

C'est qu'elle s'est déclarée pour Oronte ; & quand une femme veut quelque chose , je le sçai par moi-même , il faut que cela soit , ou que le diable s'en mêle.

A N G E L I Q U E .

Pour moi je ne conçois point d'où peut venir l'entêtement de ma tante pour cet homme-là.

T O I N O N .

Si fait bien moi. Il est chiche , elle est avare ; il est vieux , elle est surannée ; il est ridicule , elle est bizarre ; il ne lui parle que de la vieille Cour , elle ne l'entretient que du Roi Gillesmot ; l'un rêve , l'autre radote ; il est rebarbant , elle est harnieuse : en faut-il davantage pour les bien unir ?

A N G E L I Q U E .

Toinon me fait peur , & cet Oronte me chagrine.

L A R O Z E .

Si ce qu'un de ses Laquais vient de me dire étoit vrai , vous n'auriez plus rien à craindre de sa part.

L E A N D R E .

Que t'a-t-on dit ?

L A R O Z E .

Qu'il alloit faire un voyage : mais je crois que ce laquais qui sçait vos affaires se moquoit de moi ; c'est pour cela que je ne vous en ai point parlé.

A N G E L I Q U E .

Il ne faut rien négliger.

T O I N O N.

Voilà le valet de son jardinier qui range quelque chose au coin de cette cour : Oronte tient ses équipages à son jardin , ce garçon pourroit avoir à dire quelque chose.

L E A N D R E.

Appelle-le.

L A R O Z E.

Colin , un mot , Colin.

## S C E N E V I I I.

C O L I N , L E A N D R E , A N G E L I Q U E.

L A R O Z E.

C O L I N.

**S**erviteur , Monsieur de la Roze.

L A R O Z E.

Bon jour , mon garçon , parle un peu à Madame.

A N G E L I Q U E.

Que faisois-tu-la , Colin ?

C O L I N.

J'ajancois , sauf correction , sur notre brouette un quartiau de vin d'Espagne , que notre Monsieur veut faire emporter ce soir à notre jardin.

L E A N D R E.

Dis-moi , sçais-tu....

C O L I N à *Angelique*.

Tétiugué qu'il doit être bon ; pour avoir seulement mené le tonneau..... tenez , sentez.

72 LE SECRET REVELE,

L A R O Z E.

Ton Monsieur partira-t-il bien-tôt ?

C O L I N.

Tout à l'heure , on a déjà accouplé six chevaux , & j'allons charger un fourgon qui partira dans la nuit.

L E A N D R E.

Cela est sûr , Oronte part , il n'en faut plus douter , Oronte part.

A N G E L I Q U E.

Et où va-t-il , mon pauvre Colin , le sçais-tu ?

C O L I N.

Oui , il va.... à la campagne.

L E A N D R E.

Mais en quel lieu ?

C O L I N.

Hé morgué à la campagne , vous dis-je. Oh ! si vous en voulez sçavoir davantage , demandez-le à Maître Thibault , ou à sa ménagère ; ils ont jafé ici toute la matinée avec notre Monsieur. Serviteur.

L A R O Z E.

Mais es-tu bien assuré. ...

C O L I N.

Oh ! jarnigné , serviteur , mes choux ne s'arrousent pas ici.



SCENE



## S C E N E I X.

LEANDRE, ANGELIQUE;  
TOINON, LA ROZE.

LEANDRE.

**L**'Heureuse nouvelle ! tout rit à nos vœux,  
belle Angelique.

ANGELIQUE.

Je vais être délivrée d'un homme que je craignois plus que la mort.

LA ROZE.

Hé bien , Toinon , prendras-tu de mes almanachs ?

TOINON.

Oh ! je me rends , puisqu'Oronte part : qui quitte la partie la perd.

LEANDRE.

La Roze , va voir si Monsieur Damis est chez lui ; ne perdons pas un moment , il faut profiter de l'absence d'Oronte.

ANGELIQUE.

Allez-y vous-même , Léandre. J'entends un carosse à six chevaux qui s'arrête devant la porte ; c'est celui d'Oronte : il viendra bien-tôt ici lui-même. Il ne faut pas qu'il nous voye ensemble , l'inquiétude qu'il en auroit lui feroit peut-être différer son départ.

LEANDRE.

J'y cours , & je reviendrai quand je jugerai qu'il pourra être parti.

*Tom. V.*

D

## S C E N E X.

A N G E L I Q U E , T O I N O N .

A N G E L I Q U E .

**E**Nfin, je respire , Toinon : quel bonheur ,  
l'eusses - tu jamais crû ?

T O I N O N .

Ah ! Mademoiselle , que vous avez fait retirer  
Léandre à propos ! Voici Oronte , faites-lui bon  
visage au moins , qu'il parte content.

A N G E L I Q U E .

Oh ! je t'en répons , il me fait un trop grand  
plaisir de s'en aller.

T O I N O N .

J'entends aussi votre tante qui descend.

A N G E L I Q U E .

Elle vient sans doute lui dire adieu ; elle a vu  
son carrosse de sa fenêtre.



## SCENE XI.

ORONTE, ORPHISE, ANGELIQUE;  
TOINON, THIBAUT,  
MARGOT.

ORPHISE.

**V**ous allez donc partir, Monsieur,

ORONTE.

Oui, Madame.

ORPHISE.

J'ai fait dessein d'aller prendre l'air, & je veux vous accompagner dans votre carosse à un quart de lieue de Paris: j'ai le mien qui nous ramenera.

ORONTE.

Madame, ce m'est trop d'honneur.

ORPHISE.

Angélique, cela nous servira de promenade.

ANGELIQUE.

Moi aussi, Madame?

TOINON.

Gardez-vous-en bien.

ANGELIQUE.

Je vous prie, Madame, de m'en dispenser, je suis un peu indisposée.

ORPHISE.

Cela nous divertira, ma Niece.

TOINON, *bas.*

Il y a là de la trahison.

D ij

76 LE SECRET REVELE',

ANGELIQUE.

Ma tante , je vous supplie....

ORPHISE.

Non , je veux m'aller promener ce soir ; refuseriez-vous de venir avec moi ?

ANGELIQUE.

Madame , je vous conjure....

ORPHISE *la tirant par le bras.*

Allons, vous dis-je , allons.

ANGELIQUE.

Permettez-moi donc, Madame , qu'auparavant.

ORPHISE.

Voudriez-vous faire attendre Monsieur ? Nous ferons de retour dans moins d'une heure.

ANGELIQUE.

Mais , Madame. ...

ORPHISE *l'entraînant.*

Je le veux, je le veux absolument , passons ; qu'attendons-nous ?

ANGELIQUE.

Quelle surprise ! quelle violence , Madame !

TOINON.

La pauvre enfant ! la voilà vendue. Allons au plus vite en avertir Léandre.

ORONTE.

Retournez , vous , au jardin , & songez à retenuir votre langue.



## SCENE XII.

THIBAUT, MARGOT.

THIBAUT.

Votre langue, Tu sçais bien à qui cela s'adresse ?

MARGOT.

A toi aussi bien qu'à moi.

THIBAUT.

Oui, mais tu es femme.

MARGOT.

Eh ! va, va, je connois bien des hommes, qui sur ce chapitre sont cent fois plus femmes que moi.

THIBAUT.

C'est beaucoup dire. Voyons cependant si Colin a bien attaché ce quarteau, je suis homme d'ordre.

MARGOT.

Oui, quand il s'agit de vin.

THIBAUT *revenant.*

Voilà qui ne va pas mal. Tu feras venir Colin, nous le conduirons à bon port.

MARGOT.

Tu l'aimes trop pour ne le pas bien conduire.

THIBAUT.

Mais tu me viens toujours chercher noise sur le vin.

MARGOT.

C'est que tu en es plus soigneux que de ta

78 LE SECRET REVELE,  
femme : je gagerois bien que tu ne verseras pas  
en chemin , comme tu nous versas l'autre jour  
avec la charrette , deux de nos commeres & moi.

THIBAUT.

Tubieu , Margot , il est bien plus facile d'em-  
pêcher une voiture de vin de verser , qu'une  
voiture de femmes.

MARGOT.

Ah ! Thibault , voici ce jeune Monsieur à qui  
l'on nous a sur tout recommandé de ne rien dire.

THIBAUT.

Motus au moins.

MARGOT.

Thibault , sortons d'ici.

THIBAUT.

La langue commence à te démanger , n'est-ce  
pas ?

---

## SCENE XIII.

LEANDRE , LA ROZE , THIBAUT ,  
MARGOT , TOINON.

LEANDRE.

Q U'est-ce donc ? tu es effrayée.

TOINON.

J'ai bien sujet de l'être.

LEANDRE.

Parle vite , qu'est ce ?

TOINON.

Empêchez ces gens de sortir.

LA ROZE.

Alte-là.

THIBAUT.

De la part de qui ?

LA ROZE.

De la part de moi.

LEANDRE.

Hé bien , Toinon ?

TOINON.

Monfieur Oronte & Orphife ont enlevé Argélique.

LEANDRE.

Juſte Ciel ! que dis-tu là ?

THIBAUT.

Ce n'eſt qu'une promenade , Monſieur , ils ont dit qu'ils feroient ici dans une heure.

TOINON.

Bagatelle , c'eſt un enlèvement , j'en ſuis aſſurée. Mais ces gens ici ſçavent où ils ſont allés , faites-les parler.

LEANDRE *à la Roze.*

Va , toi , promptement faire ſeller tous mes chevaux , aſſemble vite chez Damis tous ceux qui ſont dans mes intérêts , & reviens me trouver ici.

LA ROZE.

J'y cours.

THIBAUT.

Voici qui ne dira rien de bon pour moi.



## SCENE XIV.

LEANDRE, THIBAUT, MARGOT,  
TOINON.

LEANDRE.

O H ça, Maître Thibault, vous avez toujours été de mes amis ?

THIBAUT.

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Dites-moi, je vous prie, où est allé Oronte ?

THIBAUT.

Monsieur, je ne sçai point.

LEANDRE.

C'est donc Margot qui le sçait ?

THIBAUT.

Vous pouvez lui demander : je ne serois pas le seul mari qui ne sçait pas tout ce que sçait sa femme.

MARGOT.

Je n'en sçai rien, Monsieur.

TOINON.

Ils le sçavent tous deux, vous dis-je : mais si vous ne les pressez, vous ne tenez rien ; on fait tant de confidences aux jardiniers d'autour de Paris, qu'ils sont diantrement rusés.

LEANDRE.

Je vois bien que vous voulez garder le secret à votre Maître : mais voici cinquante pistoles, que je vous donne si vous me dites où il est allé.



MARGOT.

Cinquante pistoles, Thibault!

THIBAUT.

Adieu mon secret.

LEANDRE.

Oui, Margot, & je vous en donnerai encore  
autant, si je trouve Angélique où vous me direz.

MARGOT.

Thibault, il faudroit....

THIBAUT.

Te taire, chienne.

TOINON.

Que dit Margot?

THIBAUT.

Elle dit qu'il faudroit sçavoir où est allé notre  
Monsieur.

LEANDRE.

Oui, sans doute : mais il faut se dépêcher de  
le dire.

MARGOT *bas*.

Mais, Thibault....

THIBAUT.

Encore ? Hors d'ici, ou....

LEANDRE.

Empêche-la de sortir.

TOINON.

Il faut parler.

MARGOT.

Monsieur, nos petits en ns n'ont pas mangé  
d'aujourd'hui.

TOINON.

Ils mangeront demain.

LEANDRE.

Je ne sortirai point d'ici que vous n'ayez parlé.

Vous risquez Monsieur , d'être ici long-temps...  
*Bas* Mais il faut que je chasse cette babillarde.  
 Monsieur, croyez-moi , laissez-la aller; si j'ai quel-  
 que chose à vous dire , ce ne sera pas devant elle ,  
 il faut se garder de ces animaux-la.

L E A N D R E.

Maitre Thibault a raison , laissez-la aller ; en  
 tout cas je sçai où la trouver.

## S C E N E X V.

L E A N D R E , T H I B A U L T ,  
 T O I N O N.

T H I B A U L T *bas*.

**V** Oilà mon secret en sûreté , notre langue n'est  
 plus ici.

L E A N D R E.

Hé bien , sçachons vite.....

T H I B A U L T.

N'allez pas au dire au moins que c'est de moi....

L E A N D R E.

Ne craignez pas cela , parlez.

T H I B A U L T.

Notre Monsieur est allé.... est allé.... Mais  
 personne ne nous entend-il ?

L E A N D R E.

Et non , dépêchez vous.

T H I B A U L T.

Et allé à sa terre de l'Anglois en Normandie,

T O I N O N.

Eh ! Monsieur, Maître Thibault se moque de vous : je sçai qu'Oronte a vendu cette Terre il y a plus d'un mois.

T H I B A U L T.

Je ne le sçavois pas.

L E A N D R E.

Je vois que vous me voulez obliger d'en venir aux dernières extrémités. Hé bien, je n'ai plus de temps à perdre ; j'ai été trahi, je suis au désespoir : mais puisque ni adresse, ni prières, ni argent ne peuvent t'arracher ce secret, \* allons misérable, parle, ou je te tue.

T H I B A U L T *se jettant à genoux, où il demeure jusqu'à ce qu'il soit.*

Ah, ah, ah, ah, je suis mort.

L E A N D R E.

Parle donc, ou sur le champ.

T H I B A U L T.

Attendez, Monsieur, s'il vous plaît, attendez ; je ne pourrai pas vous le dire quand vous m'aurez tué.

L E A N D R E.

Je serai satisfait.

T H I B A U L T.

Belle satisfaction.

T O I N O N.

Eh ! parlez, Monsieur Thibault ! ne vous faites pas tuer comme une bête.

L E A N D R E.

Dépêches-toi, ou je te tue.

T O I N O N.

Attendez, Monsieur, tandis que vous le tuerez

*\* Il met l'épée à la main, & lui en présente la pointe.*

84 LE SECRET REVELÉ.

je vais de mon côté trouver la cousine d'Orphise ,  
qui sçaura peut-être ce secret.

---

S C E N E X V I.

LEANDRE , THIBAULT.

LEANDRE.

**I**L n'y a donc rien à faire ?

THIBAULT.

Oh Monsieur ! tuez-moi , assommez-moi , mas-  
sacrez-moi , je ne puis pas vous dire ce que je ne  
sçai point.

LEANDRE.

Ton opiniâtreté te coûtera la vie. Il faut que  
je lui passe mon épée au travers du corps.

THIBAULT.

Ah , ah , ah , Monsieur !

LEANDRE.

C'en est fait , & . . .

---

S C E N E X V I I.

LA ROZE , LEANDRE , THIBAULT.

LA ROZE.

**E**H doucement , Monsieur.

THIBAULT.

Eh , Monsieur de la Roze , ayez pitié de moi.

L A R O Z E.

Monsieur, laissez là ce misérable ; il est fidèle à son Maître , il ne faut pas qu'il lui en coûte la vie.

L E A N D R E.

Non , non , je veux sçavoir....

L A R O Z E *bas.*

J'ai quelque chose à vous dire d'Oronte , laissez-le aller.

L E A N D R E.

Retire-toi , malheureux.

T H I B A U L T *s'ensuyant.*

Volontiers.

---

## SCENE XVIII.

L E A N D R E , L A R O Z E.

L A R O Z E.

**V**Os chevaux seront à la porte de Damis dans un moment ; il est allé lui-même avertir ses amis & les vôtres de se rendre chez lui.

L E A N D R E.

Qu'as-tu à me dire sur Oronte ?

L A R O Z E.

Monsieur , en entrant ici j'ai pris garde que le quarteau de vin dont Colin vous a parlé est encore là.

L E A N D R E.

Hé bien ?

L A R O Z E.

Oronte a donné ordre qu'on le porte ce soir à son jardin.

LEANDRE.

Il est vrai.

LA ROZE.

L'on doit sans doute mettre ce quarteau sur le fourgon qu'on y charge, & qui doit partir dans la nuit.

LEANDRE.

Cela pourroit être.

LA ROZE.

Cela est sûr, Monsieur.

LEANDRE.

Tu veux dire qu'il faudroit faire suivre secrètement ce quarteau, pour decouvrir où est allé Oronte.

LA ROZE.

Affûrément, Monsieur, c'est un fort bon guide que le vin.

LEANDRE.

Il faut bien que je prenne ce parti, puisque je n'en ai point d'autre. Cache-toi ici quelque part, observe ceux qui viendront, je vais cependant faire courir des gens de tous côtés, & voir si tout est prêt chez Dâmis: ne t'écarte point de cette cour.

LA ROZE.

Soyez en repos la-dessus: en cas que je m'ennuie, & que personne ne vienne, je ferai un forer de la pointe de mon couteau, & je charmerai ma solitude par cinq ou six coups de bon vin. Mais je crois que je n'en aurai pas le temps, quelqu'un vient déjà ici, cacheons-nous le mieux que nous pourrons.

## SCENE XIX.

COLIN, LA ROZE *caché.*

COLIN.

**Q**ue diantre veut dire tout ça ? Notre Maître-  
tresse me commande de venir ici tout cou-  
rant, j'y cours : elle me dit que Maître Thibault  
m'y attend, je le trouve en chemin, il fuit ; je  
l'appelle tout haut par son nom, il fuit encore  
plus fort. Morgué on a peut-être volé le quar-  
teau de vin, & notre Monsieur court après ;  
voyons : non, le voilà comme je l'ons laissé. Si  
pourtant il est nuit, me voici seul, je suis natu-  
rellement peureux. J'entends du bruit, je trem-  
ble : c'est quelque filou, mettons-nous dans ce  
coin, & fermons notre lanterne.

## SCENE XX.

THIBAULT, COLIN.

THIBAULT, *avec une lanterne, & une épée  
sous son bras, regardant par  
tout avant que d'avancer.*

**B**On, *bas.* Il n'est plus ici, parbleu je l'ai écha-  
pé belle ; à quel homme avois-je affaire ? Allons,  
*haut,* misérable, parle ou je te tue.

COLIN *bas.*

Ah, ah, je suis mort.

THIBAUT.

*Bas.* Tubieu comme il y alloit. *Haut.* Il faut que je lui passe mon épée au travers du corps.COLIN *bas.*

Oh c'est fair de moi.

THIBAUT.

Mais n'y a-t-il rien à risquer? Non, je n'y vois personne, &amp; je suis bien armé. \* Oh, oh, qu'il y vienne à cette heure, voilà la meilleure lame de France, &amp; elle est en bonnes mains.

COLIN *un peu haut.*

Miséricorde ! il a dégainé.

THIBAUT.

Il me semble que j'entends quelqu'un. *Laisant son épée.* Allons doucement.COLIN *bas.*

Prenons bien notre temps, &amp; enfilons la porte en criant pour lui faire peur.

THIBAUT *bas.*On parle assurément. Si c'étoit Léandre avec son la Roze, deux contre un, la partie ne seroit pas égale. *Il rengaine.* Il vaut mieux faire une retraite honorable.COLIN *courant vers la porte.*

Au voleur, au voleur, au voleur.

THIBAUT *courant aussi vers la porte.*

Ah Monsieur, je vous crie merci : ah Monsieur.,,

COLIN.

No. . . . notre Maître.

THIBAUT.

Co. . . . Colin.

\* Il met sa lanterne à terre, &amp; dégaine son épée.



COLIN.

C'est.... c'est vous ?

THIBAUT.

C'est.... c'est toi ?

COLIN.

Et vraiment oui c'est moi.

THIBAUT.

Tu as bien fait de parler , tu étois mort.

COLIN.

A qui donc en voulez-vous ? qui voulez-vous tuer ? à qui voulez-vous mettre votre épée au travers du corps ?

THIBAUT.

J'étois en colere de ce que Léandre vient de me dire ici , & je repassois cela ; tu sçais que je suis comme un César.

COLIN.

La peste , vous m'avez fait une belle peur.

THIBAUT.

Me voilà apaisé ; songeons à voiturer le quar-  
teau , je suis venu exprès pour cela , amene-le ici.

COLIN.

Ça, ça.

THIBAUT *à part.*

La peur de Colin l'a empêché de prendre garde  
à la mienne ; il m'auroit décrié à notre jardin ,  
où je passe pour un ferragus.

COLIN.

Le voici sain &amp; sauve.

THIBAUT.

Voilà qui est bien. Attachons nos deux lanter-  
nes aux deux côtés de la brouette , honorons le  
vin de cette illumination bachique.

COLIN.

Têtué que ça est drôle.

T H I B A U L T.

Mene , toi , la brouette , & va doucement , le quarteau n'est pas trop bon : mais je me tiendrai auprès pour t'aider en cas d'accident.

C O L I N.

Attachez donc aussi là dessus votre brette , qui vous embarrassoit.

T H I B A U L T.

Attachons. . . Mais diable non , si l'on nous attaquoit en chemin ; mettons la seulement dessus. Allons , Dieu nous garde de mal rencontre.

*Après avoir fait deux ou trois pas , Colin laisse tomber rudement la brouette , & porte la main sur sa cuisse.*

C O L I N.

Ahi , ahi.

T H I B A U L T.

Ah ! qu'auras-tu fait ?

C O L I N.

Ahi , ahi , ahi.

T H I B A U L T.

Qu'est-ce donc ? ahi.

C O L I N.

Ah je suis blessé. Que diantre aussi ne faites-vous mettre un bout au fourreau de votre épée ? je suis blessé.

T H I B A U L T.

Blessé ?

C O L I N.

Oui , blessé : tenez , je crois que me voilà tout en sang.

T H I B A U L T.

Voyons , aurions-nous entanglanté la Scène ?  
Ah ! je suis perdu , c'est le vin qui se répand.

\* Il porte la main à son nez.

Le vin.

T H I B A U L T.

Oui, mal à droit, le vin.

C O L I N.

Diab!e, c'est bien pis.

T H I B A U L T.

Malheureux que je suis ? que ferons - nous ?  
Donne du linge, Colin, du linge, un couteau,  
donne, & vite, donne vite.

C O L I N, *après avoir cherché dans sa  
poche déchire sa cravate.*

Tenez, Maître, tenez.

T H I B A U L T.

Ah ! je suis mort, je suis mort.

C O L I N.

Ah ! Maître, il se répand aussi de ce côté.

T H I B A U L T.

Au secours, tout est perdu.

C O L I N.

La peste soit de la brette.

T H I B A U L T.

Le quarteau est ouvert de long en long.

C O L I N *sucant ses doigts.*

Quel dommage !

T H I B A U L T *buvant dans sa main.*

Au moins si nous sçavions où le mettre.

C O L I N *faisant de même.*

Quel malheur ?

T H I B A U L T, *il tend son chapeau & boit.*  
Il n'y a plus de remède.

C O L I N.

Mon pauvre Maître !

T H I B A U L T, *après avoir bu.*  
Mes pauvres petits enfans !

92 LE SECRET REVELE',

COLIN, *après avoir bu.*  
Il ne s'en sauvera pas une goutte.

THIBAUT, *après avoir bu.*  
Cinquante écus!

COLIN, *après avoir bu.*  
Tout son bien y sautera.

THIBAUT.  
Colin, que fais-tu de ton côté?

COLIN.  
Je l'empêche de répandre autant que je puis.

THIBAUT, *après avoir bu.*  
Courage, mon enfant.

COLIN, *après avoir bu.*  
Courage, mon Maître.

THIBAUT, *après avoir bu.*  
Voici une méchante affaire.

COLIN, *après avoir bu.*  
Il faut s'en tirer le mieux que nous pourrons.

THIBAUT, *après avoir bu.*  
Voilà tout ce qu'on y peut faire.

COLIN, *après avoir bu.*  
Quand ce seroit pour les propres affaires du Roi.

THIBAUT.  
Colin.

COLIN.  
Maître.

THIBAUT.  
Aurois-tu dans ta poche une petite croustille?

COLIN.  
J'en fons toujours pourvus, tenez.

THIBAUT.  
Donne. Contre mauvaise fortune, bon cœur.

COLIN.  
Têtedié je n'en manquerons pas.

*Ils s'assoyent, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, & mangent.*

**T H I B A U L T.**

Colin.

**C O L I N.**

Maître.

**T H I B A U L T.**

Il ne coule presque plus.

*Voyant que leurs chapeaux ne se remplissent point, & qu'ils les présentent envain.*

**C O L I N.**

Ceci commence à mieux aller.

**T H I B A U L T** *pleurant.*

Haussé le cul du quarteau, mon garçon, il faut que je voye jusqu'où ira mon malheur.

**C O L I N** *leve, & le fait couler.*

Le voilà bien.

**T H I B A U L T,** *après avoir bu.*

Tu as fait la sottise: mais par la sangbleu tu la boiras.

**C O L I N.** *après avoir bu.*

A la bonne heure.

**T H I B A U L T,** *après avoir bu.*

Je te paye bien tes gages, fais bien ton devoir.

**C O L I N,** *après avoir bu.*

Je suis pauvre garçon: mais mordu j'aime le travail.

**T H I B A U L T.**

A la santé de Margot, veux-tu?

**C O L I N.**

Tope, tope.

**T H I B A U L T & C O L I N,** *après avoir bu.*

La, la, la, la, la.

## S C E N E X X I.

LEANDRE & LA ROZE *dans le fond du Théâtre.* THIBAUT  
& COLIN *sur le devant.*

LEANDRE *bas à la Roze.*

**I**Ls n'emportent point le quarteau, je ne pourrai pas sçavoir où est allé Oronte.

LA ROZE *bas.*

Au contraire, vous venez tout à propos : ils l'emportoient, une chute l'a fait ouvrir, ils s'enyvrent, ils parleront.

THIBAUT.

Parleront toi-même. Quelle canaille est-ce là ?  
la, la, la, la, la.

LEANDRE.

Si j'approche, ils s'enfuiront. Aborde-les toi, & tâche de les faire parler, j'écouterai d'ici ce qu'ils diront. J'ai tout mon monde prêt pour aller après Angélique.

THIBAUT *se levant entendant venir quelqu'un.*

Qui va là ?

LA ROZE.

Ami de la garde.

THIBAUT.

Ah ! c'est toi, la Roze ?

LA ROZE.

Bon soir, Maître Thibault, qu'est-ceci ?

THIBAUT.

Tu vois un pauvre homme qui se ruine de bonne grace.

L A R O Z E.

D'où vient que vous êtes pâle.

T H I B A U L T.

C'est que je bois du vin blanc.

L A R O Z E.

Non, vous êtes effrayé : mais vous vous allarmez de peu de chose.

T H I B A U L T. *Il met du vin dans le chapeau de la Roze.*

De peu de chose ? hélas ! tiens, mon pauvre la Roze, prends part à mon infortune.

L A R O Z E, *après avoir bû.*

Léandre est cause de ceci : mais il payera tout, il est libéral comme un Roi.

T H I B A U L T.

Léandre ? tantôt il me vouloit tuer ; il est pourtant bon homme.

L A R O Z E.

C'est que franchement votre Monsieur Oronte lui joue un vilain tour de lui enlever sa Maîtresse.

C O L I N.

Têtidie que c'est un fin merle que notre Monsieur.

T H I B A U L T.

Paix, paix, paix, Colin.

C O L I N.

Mordie le tour est bon, un carosse à six chevaux.

L A R O Z E.

Et bien ?

T H I B A U L T.

Paix, paix, Colin, les murailles de cette cour ont des oreilles.

C O L I N.

Qui ne croiroit qu'ils sont allés loin ?

Comment donc?

T H I B A U L T.

Paix, paix, Colin. Je te vois venir; si tu n'y prends garde, tu vas dire qu'ils sont allés à notre jardin.

L E A N D R E.

Au jardin? allons vite.

## S C E N E X X I.

THIBAUT, COLIN, LA ROZE,

T H I B A U L T.

**I**L faut bien songer à ce qu'on dit quand on boit.

L A R O Z E *bas*.

Voilà mon Maître instruit, il est parti: bon.

T H I B A U L T.

Bon? parbleu je le crois qu'il est bon.

C O L I N.

Sanguié notre Monsieur n'en râtera non plus que Jean de Vert.

T H I B A U L T.

Paix, paix, te dis-je: tu ne connois pas le vin, il fait parler; j'ai plus d'expérience que toi, demande à la Roze. Qu'en dis-tu?

L A R O Z E.

Je dis que vous avez raison; l'on dit toujours la vérité dans le vin.

T H I B A U L T.

Dans le vin? c'est bien parlé cela.

L A R O Z E.



L A R O Z E.

Si les Juges faisoient bien , pour faire parler les gens , au lieu de leur faire boire de l'eau , ils leur feroient boire du vin.

T H I B A U L T

Boire du vin ? voila qui est beau : retiens cela , Colin.

L A R O Z E.

Ce seroit un moyen sûr pour leur faire dire ce qu'ils savent. Il n'est ni prières , ni menaces , ni or , ni tourment , ni rien enfin qui fasse jafer comme cela.

*Mettant la main sur le quartreau.*

T H I B A U L T.

Comme cela ? Il faut donner cet avis au Châtelet : que sçait-on ? peut être quelque jour nous en profiterons. A propos , la Roze , que dit-on de la guerre ?

L A R O Z E.

De fort bonnes nouvelles de tous côtés.

T H I B A U L T.

Morbleu , je suis las de planter des choux , il faut que je meure Dragon.

C O L I N.

Têtedié je ne vous quitte point , il fait bon avec vous.

T H I B A U L T.

J'entens un peu l'art militaire de la guerre.

C O L I N.

Il faut bien que vous l'entendiez. Morguié je pris garde l'autre jour que les Capitaines rangeoient les soldats tout fin droit comme vous rangez les choux de notre jardin ; je crois , Dieu me le pardonne , qu'ils l'ont appris de vous.

Tome V.

E

THIBAULT.

Tiens, la Roze, si je commandois une armée,  
entends-tu ?

LA ROZE.

J'entends.

THIBAULT.

Figure toi que les Bava-rois sont dans cette plaine.

LA ROZE.

Fort bien.

THIBAULT *montrant du vin répandu.*

Voilà le Rhin qui nous sépare, \* & voici mon  
artillerie.

LA ROZE.

Je comprends.

THIBAULT.

Je mettrois d'abord mes troupes en bataille au  
bord du Rhin ? après je ferois donner les...les...  
Mais faisons boire un coup à nos gens pour les  
faire prendre courage. *Ici ils boivent tous trois.*

THIBAULT, *après avoir bu.*

Les Bava-rois donc....

## SCENE XXIII.

MARGOT, THIBAULT, LA ROZE, COLIN.

MARGOT.

**M**iséricorde ! que vois-je ?

THIBAULT.

Les Bava-rois....

\* Mettant la main sur le quarteau.

MARGOT.

Yvrogne, quel ménage fais-tu ici? Je ne m'étonne pas de ce qui vient d'arriver au jardin.

THIBAUT.

Qui est là?

MARGOT.

Sauve-toi, malheureux; voici notre Monsieur, qui t'affommera.

THIBAUT.

Tu me feras perdre la bataille.

MARGOT.

Fuis, te dis-je, ne me connois-tu point? je suis sa femme.

THIBAUT.

Ma femme! tiens, sans toi j'allois défaire les Bavares.

MARGOT.

Il ne sçait ce qu'il dit.

---

## SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ORONTE, ORPHISE, MARGOT,  
THIBAUT, COLIN, LA ROZE.

LEANDRE, *parlant à des gens qui sont  
derrière le Théâtre.*

C'est assez, Messieurs, Angélique est en sûreté,  
je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

THIBAUT.

La paix est faite, on congédie les troupes.

ORONTE, *à Thibault, en passant.*

Maraut, nous nous reverrons demain.

E ij

T H I B A U L T.

Demain ? oui, Monsieur, demain.

L É A N D R E.

Vous pouviez , Oronte , m'épargner cette peine,  
 & n'être pas si secret.

O R P H I S E.

Laissons ces contestations inutiles. Oronte ;  
 j'ai voulu vous servir , notre secret a été revelé ,  
 ce n'est pas ma faute.

O R O N T E , *en s'en allant.*

A qui m'etois-je confié ?

T H I B A U L T.

C'est Margot qui a parlé.

M A R G O T.

Infame !

O R P H I S E.

Léandre , ne m'en sçachez pas mauvais gré ; je  
 croyois marier ma Niece plus avantageusement  
 avec Oronte : mais enfin elle s'est declaree pour  
 vous. Damis y consent ; je vous ai toujours esti-  
 mé : allons chez moi terminer cette affaire.

T H I B A U L T , *en menant la broüette en chancelant.*

Allons-nous-en loin des écornifleurs , achever  
 de boire notre vin , s'il en reste dans le quarteau.

L A R O Z E , *en le soulevant.*

Il y en a encore pour faire reveler bien des  
 secrets.

F I N.

# LA PRUDE

DU TEMPS,

*COMEDIE.*

EN CINQ ACTES,

PAR MR. PALAPRAT,

Représentée le 7 de Janvier 1693.



D

P

C

ra

Ja

ta

ce

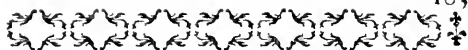
d

d

c

f

i



# DISCOURS

S U R L A

*PRUDE DU TEMPS.*

**C**ETTE Comédie eut un sort si malheureux, qu'il y a une espèce de courage à oser avouer qu'elle est toute de moi. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les sifflets tirèrent dans cette occasion de la témérité que j'avois eue de les jouer dans mon Prologue du Grondeur. Je confesse cependant de bonne foi, que si elle ne méritoit pas un déchaînement si tumultueux, j'avois tort d'espérer qu'un jugement posé & rassis lui eût été plus favorable : mais autant que les critiques ont souvent raison, autant les sifflets ont toujours tort ; d'autant plus que s'ils ne font tant de bruit que pour mortifier un Auteur, il ne produit pas l'effet qu'ils en attendent, puisqu'il a toujours de quoi se flater qu'on lui a fait son procès sans l'entendre, quand on n'a pas voulu entendre sa Pièce.

Cette procédure, pour parler ainsi, est bien opposée à toutes les formes : les plus grands criminels ne sont pas exposés à cet-

te précipitation, & ceux même dont la condamnation ne scauroit être douteuse étant pris en flagrant délit, ne sont jugés que par les règles.

Le froid avec lequel on voit la représentation d'une Comédie, cet ennui, cette glace, cette langueur répandue sur le visage des spectateurs, sont plus injurieux & plus mortifians pour un Auteur, que ces chaleurs, ces emportemens, & ces impétuosités précoces & orageuses, qu'on attribue très-souvent à des causes qui deshonnorent plus ceux qui les excitent, que le malheureux ouvrage contre lequel elles sont excitées.

Si on avoit daigné écouter cette Pièce paisiblement, j'aurois eu la confusion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action; que j'avois pris en beaucoup d'endroits pour action, ce qui n'en est que la préparation; qu'elle est confuse & trop chargée de matière: & voilà certainement ce qui l'auroit fait échouer.

Le premier Acte fut reçu avec applaudissement. Je n'ai guères vû sur le Théâtre rien qui y ait fait plus de plaisir que la jeune Sufon tirant le ver du nés de Javote, d'une vieille suivante fine & rusée, & leur réconciliation avec leurs embrassemens finissoit cet Acte au gré de tout le monde.

Le second, qui est ouvert par la trem-



blante Henriette devant la prude Eliane sa mere, fut proscrie dès le troisième vers. Il est vrai que l'Actrice l'estropia un peu : elle étoit fort pardonnable ; celle qui devoit jouer ce rôle avoit eu des raisons pour s'en être dispensée, & on ne l'avoit donné à celle-ci que très-peu de temps avant la représentation. Le Parterre se révolta, l'attention s'en alla à vauleau, & il ne fut plus question que de huer chaque vers, chaque mot : & la fureur de la prévention alla si avant, que même cet Acteur si gracieux, qui n'a qu'à paroître pour mettre les spectateurs de bonne humeur, fut mal reçu. Il faisoit le rôle de Charlot, c'est-à-dire, d'un vrai jocrisse, d'un grand benêt de seize à dix-sept ans. On se gendarma parce qu'il venoit une raquette à la main, tel qu'un enfant qui sort de jouer au volan. Je voudrois bien sçavoir ce qu'il y a à siffler dans l'action d'un innocent de cet âge, qui paroît une raquette à la main, & si l'image d'un jeu, qui fait quelquefois l'amusement des personnes les plus raisonnables, a rien de bas sur le Théâtre.

Enfin le tumulte augmenta à ce point, je ne sçaurois dire pourquoi, [ & je me flatte encore que le Lecteur ne le sçaura pas mieux ] que l'arrivée de Babilie n'eût pas assez de force pour l'apaiser, & de Babilie joué par cet excellent Comique, qui

mérita dès son enfance qu'on l'appellât le petit Molière. On n'écouta qu'à bâtons rompus la Scène qu'il fait avec Javote , quoique Javote fut représentée par une des meilleures Actrices qu'il y ait jamais eu , Mademoiselle Beauval , c'est tout dire. Il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte , & si les airs que les violons jouèrent ne furent pas aussi sifflés. En un mot , tout n'alla plus qu'en dégringolant , s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile , & la Pièce ne fut pas achevée.

Voilà ce qu'on appelle faire , après vingt ans , une rélation bien fidelle de la chute de son ouvrage. Je n'ai pas consenti à son impression après si long - temps , dans la vaine espérance qu'elle seroit à la honte du Parterre de ce jour-là : au contraire j'avoue que s'il avoit jugé avec moins de violence , il auroit peut - être prononcé à peu près le même arrêt avec plus de justice. Cette Pièce manque des deux choses les plus essentielles au Théâtre ; la simplicité , & l'action. D'ailleurs elle n'est pas mal versifiée , elle est assez noblement écrite ; elle a des traits & des portraits , qui pouvant être appliqués à mille personnes , ne courent risque d'en offenser aucune en particulier : précaution qu'on ne peut assez observer en travaillant pour le Théâtre. Il

doit avoir en vûe la correction des mœurs de la ville , & jamais la satyre du citoyen : & autant que la charge de Censeur étoit respectable parmi les Romains sur le métier bas , infame & détesté de calomniateur , ou de dénonciateur , car je n'y fais point de différence ; autant doit être craint & méprisé un Auteur qui cherche à faire valoir sa Pièce , en désignant les gens par des peintures & des couleurs trop marquées , quand on vient à le comparer avec un autre Auteur sage , retenu & modeste , qui trouve le secret d'attaquer le vice ou le ridicule , de sorte que ceux qui en sont atteints puissent être les premiers à en rire.

Le Lecteur trouvera aussi dans cette Pièce une suite de ce profond respect que j'ai eu sans discontinuation pour le Public , je veux dire une retenue dans les bornes les plus sévères de la pudeur. Rien n'y approche de la moindre équivoque , & de la moindre idée un peu libre. Il est aisé de faire rire la foule , en se permettant certaines libertés : mais en tenant cette route , il n'est pas possible de se faire estimer des honnêtes gens.

Il y a des Scènes dans cette Comédie , & sur-tout les deux de Cléonte avec la Prude , qui mériteroient d'être dans une Pièce qui auroit réussi. C'est dommage qu'elles ayent été enterrées. Il faut les plaindre du

même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens, qui est de s'être trouvés en mauvaise compagnie.

Dans quelque désordre que cette Pièce fut jouée, je ne laissai pas de remarquer les endroits qui faisoient plaisir à ces spectateurs appliqués que le bruit ne distrait point, & qui suivent l'action d'une Pièce au milieu de la tempête, avec la même tranquillité qu'Archimède étoit occupé de ses opérations de Géométrie au milieu du sac de sa ville. Voilà les juges qu'un Auteur a à craindre; leur décision porte toujours. Mais pour une certaine engeance de petits insectes vivant à la figure humaine; (un peu plus efféminée cependant que mâle) pour une volée de jeunes gens à peine ébauchés, voltigeans comme des papillons, dont ils n'ont que la légèreté, sans en avoir la gentillesse; pour une troupe de frêlons qui vont bourdonner dans le Parterre, & s'élèvent quelquefois sur le Théâtre, quand leur petite finance leur permet d'aller s'y débrailler: hélas! les spectateurs de toutes ces sortes d'espèces ne distinguent pas seulement si la Pièce qu'on joue est en vers ou en prose; & il y en a eu tel qui m'a demandé autrefois à moi-même combien d'Actes avoit Oedipe.

C'étoient cependant ces jeunes évaporés, sans goût, sans esprit, sans éduca-

tion, soit à peine du Collège depuis un mois, & de puis un quart d'heure du cabaret, qui déterminoient le destin d'une Pièce à sa première représentation : leurs saillies souvent étoient autant à craindre, que leur jugement étoit toujours méprisable.

Je parle aujourd'hui sans passion : il n'est pas possible que je conserve encore quelque rancune depuis vingt ans, puisque je n'en eus point dès le même soir de ma *déconvenue*. Je pourrais citer cinq ou six personnes avec qui j'eus l'honneur de souper, qui rendroient témoignage de ma tranquillité. On eut par politesse une grande attention à ne parler de rien qui pût avoir le moindre rapport au Théâtre : on auroit craint de me donner un coup de poignard, si on avoit prononcé le mot de Comédie. La vérité est que je fus assez silencieux dans le commencement du souper : mais on vit bien dans la suite que mon silence venoit plutôt de mon bon appétit, que de ma mauvaise humeur ; puisque dès que ce premier appétit eut été un peu satisfait, je fus le premier à dire : Je gagerois bien à coup sûr la part d'Auteur qu'a produit aujourd'hui ma Comédie, que plus de cinquante étourdis qui l'ont sifflée, ne soupent pas si bien que moi. Je laisse à penser la liberté qu'eut chacun de dire son avis sur mon aventure.

Ma retraite est déjà si ancienne, que

peut-être n'y a-t-il plus personne qui se fut souvenu de cette aventure tragi-comique, si je ne l'avois réveillée. Les changemens qui sont arrivés en moi, & en mon ennemi de ce jour-là, je veux dire le capricieux, le violent Partenre, doivent avoir opéré une abolition réciproque. Il doit me scavoir quelque gré de ma retenue, & de la prudence que j'ai eue de ne pas m'exposer à des rechûtes ; comme mille gens, que l'adversité ne peut corriger, & que j'ai vus tout mouillés encore d'un naufrage, se rembarquer hardiment pour aller se briser contre de nouveaux écueils.

Il se peut fort bien faire que tel qui ne se souvient pas de m'avoir sifflé ce jour-là, ( parce qu'il ne s'en souvient pas même le lendemain après avoir dormi ) est devenu dans l'Eglise, la Robe, l'Epée ou la Finance, un homme de mérite, dont le suffrage est maintenant autant de poids, qu'il étoit pour lors léger, & de qui la bienveillance me seroit aujourd'hui plus d'honneur, que ne me causa de chagrin la guerre outrée qu'il me déclara dans cette occasion.

Ces temps orageux sont passés : la Police fait regner au Spectacle un calme dont les Spectateurs lui sont fort obligés ; mais dont les Auteurs de qui les Pièces tombent, ne peuvent plus se prévaloir. On ne peut plus rejeter leur chute sur les soulèvemens

d'un Parterre séditieux , & quelquefois aposté ; & j'ai vû depuis ce temps là plus d'une Pièce représentée dans un grand silence d'un bout à l'autre , mais avec un si grand froid & un si grand mépris du côté de l'assemblée , que je ne désespérerois pas , si cela arrivoit souvent , de voir quelque Auteur qui , pour son honneur , s'aviserait peut-être de prier M. d'Argenson de vouloir bien faire une Ordonnance qui redonnât la liberté aux siflets.

Je suis si persuadé à l'égard de cette Comédie, que si on la représentoit aujourd'hui, la raison feroit ce que fit autrefois le caprice , que je ne la produis au jour que pour l'exemple ; comme ces malheureux qu'on expose aux yeux de tout le monde , afin d'intimider par leur supplice ceux qui courent péril de tomber dans un pareil malheur.

Apprenez-donc , jeunes Auteurs , à ne vous éloigner jamais de la simplicité & de l'action , dont le défaut fut le coup mortel de cet ouvrage.

*F I N.*

---

## A C T E U R S.

M. A R G A N , Pere de Mariane & de Charlot.

M. D A M I S , Frere ainé de M. Argan.

E L I A N E , Sœur de M. Argan & de M. Damis.

M A R I A N E Fille de M. Argan , & Sœur de Charlot.

H E N R I E T T E , Fille d'Eliane.

C H A R L O T , Fi's de M. Argan , & Frere de Mariane.

J A V O T E , Servante de Mariane.

S U S O N , Servante d'Eliane.

C L I T A N D R E , Amant de Mariane.

C L E O N T E , Amant d'Henriette.

B A B I L L E , Valet de Clitandre.

M. G I J E T , Notaire.

D E U X L A Q U A I S.

*La Scene est à la Campagne , dans le  
Château d'Eliane.*





LA PRUDE  
DU TEMPS,  
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

S U S O N *seule.*

\* \* \* \* \* U A N D je devrois goûter des plaisirs  
 \* \* \* \* \* infinis,  
 \* Q \* Lorsque Monsieur Argan, pour ins-  
 \* \* \* \* \* truire son fils,  
 \* \* \* \* \* Veut que tout représente ici les Satur-  
 \* \* \* \* \* nales,

Au milieu des cadeaux, des fêtes, des régales,  
 Faut-il qu'un sort cruel traversant mes desirs,  
 Empoisonne pour moi ces jeux & ces plaisirs?

## SCENE II.

J A V O T E , S U S O N .

J A V O T E , *en rêvant.*  
*en apperçevant Suson.***N**'Arriveront-ils point ? Ah ! voici rabat-joie.  
Te verrai-je toujours ?

S U S O N .

Eliane m'envoie  
Dire à Monsieur Argan....

J A V O T E .

Ho , vas-y donc.

S U S O N .

Hélas !

Si vous me connoissiez , vous ne me fuiriez pas.  
Songez que vous pouvez avec quatre paroles...

J A V O T E .

Veux-tu recommencer tes demandes frivoles ?  
Je ne sçai rien , adieu.

S U S O N .

Vous brusquez sans raison ,

Javote.

J A V O T E .

Sans sujet vous fatiguez , Suson.

S U S O N .

Croyez-moi , ce n'est pas pour rien que je vous  
presse.

J A V O T E .

On doit être à cette heure auprès de sa Maîtresse :  
Laisse-moi.

S U S O N.

La défaite est mauvaise ; entre-nous ,  
Mariane n'a pas encor besoin de vous.  
Sur son chapitre enfin ne soyez inquiète ,  
Qu'autant que je le suis sur celui d'Henriette.  
Elles ne songent guère à nous en ce moment ,  
Et l'on les entretient trop agréablement  
Loin des yeux vigilans de l'austère Eliane.

J A V O T E.

Tu t'imagines donc que lorsque Mariane  
Est avec sa cousine & notre Précepteur ,  
Elle a....

S U S O N.

La liberté de leur ouvrir son cœur.

J A V O T E.

Voudroit-elle choisir la chambre de son frere ?

S U S O N.

Ce frere est un témoin qu'on n'appréhende guère ?  
Ce benêt , pour le peindre il suffit de ce mot ,  
Grand comme pere & mere , on l'appelle Charlor ,  
Lui , qu'un colin-maillard , qu'un jeu d'enfant oc-  
cupe ;

Non , je ne vis jamais de si parfaite dupe.

J A V O T E.

Seule tu peux ici jaser jusqu'à demain ;  
Pour ne pas t'interrompre en un si beau chemin ;  
Du meilleur de mon cœur je te cède la place.



## SCENE III.

SUSON *seule.*

**Q**ue sa mauvaise humeur me gêne & m'embarrasse !

Sans sçavoir son secret, lui dirai-je le mien ?

Ce seroit trop risquer, je m'en garderai bien.

Si je le sçai d'ailleurs, que je rirai sous cape. . . .

Si le Maître-d'Hôtel vouloit mordre à la grape,

Il pourroit m'éclaircir : je le tiens plus adroit,

Et bien mieux informé que Javote ne croit.

Tâchons. . . .

## SCENE IV.

JAVOTE, MARIANE, SUSON.

JAVOTE.

**E**Ncor Suson ! Ah ! délivrons-nous d'elle.  
Eloignes toi de nous, ô causeuse éternelle !

SUSON *sortant.*

Peut-être quelque jour vous en aurez besoin.



## SCENE V.

MARIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

Nous sommes bien ici pour découvrir de loin ;  
Et de ce grand falon on voit toute la plaine :  
Il ne vient pas un chat.

MARIANE.

Notre espérance est vaine.

JAVOTE.

Pourquoi ?

MARIANE.

Mon oncle presse, il propose un parti.

JAVOTE.

Supposons que d'hier Clitandre soit parti,  
Il ne peut....

MARIANE.

L'inconstant n'y pense pas peut-être.

JAVOTE.

Et moi je vous réponds du valet & du Maître,  
De leur fidélité n'ayez aucun souci.

MARIANE.

Helas ! que ferions nous quand ils seroient ici ?  
Et ne s'obstine à nous garder à vue ;  
Qui nous menageroit un moment d'entrevue ?

JAVOTE.

Qui ? Cléonte, inventif, plein d'esprit, amoureux,

Aimé ; car je soutiens que les Amans heureux

Ont toujours plus d'esprit que ces bergers fidèles,  
 Qui ne font qu'adorer les rigueurs de leurs belles.  
 Pour Henriette, là, parlons, qu'en dirons-nous ?  
 Elle voudroit sortir d'ici plutôt que vous.  
 Elle est jeune, adorée, amoureuse, contrainte ;  
 Le moindre de ces cas tenteroit une sainte.  
 Si vous en exceptez l'indiscrete Sufon,  
 Tout nous sert, étrangers, & gens de la maison.  
 Bahille. Il faut de lui, laisser parler l'histoire.  
 Plumes du Châtelet, travaillez à sa gloire ;  
 C'est à vous qu'appartient le zèle généreux  
 De la faire connoître à nos derniers neveux.  
 Pour moi, de me louer je n'eus jamais d'envie :  
 Je puis dire pourtant que j'ai passé ma vie  
 Dans des conditions où j'ai beaucoup appris.  
 Fille d'une Coiffeuse illustre dans Paris,  
 J'ai servi trois, oui trois coquettes déclarées,  
 Toutes de leurs Maris par arrêt séparées ;  
 Une Prude d'éclat, amoureuse à peu pres  
 Comme celle qui brouille ici nos intérêts ;  
 Deux femmes de Province, & belles & plaideu-  
 ses ;  
 Quelques femmes de Cour, & cinq ou six joueu-  
 ses :  
 Mais une à qui le Change à peine auroit fourni,  
 Qui perdoit tous les jours un argent infini,  
 Et tout bien calculé n'étoit pas malheureuse.  
 Et vous craignez encor qu'une affaire amoureuse  
 Puisse échouer jamais en de si bonnes mains ?

M A R I A N E.

Ah ! ne nous flatons point : est-ce à tort que je  
 crains ?

J A V O T E.

Retirez-vous d'ici, j'apperçois votre pere ;  
 Je sçaurai ce qu'il pense, allez, laissez-moi faire.

## SCENE VI.

M. ARGAN, JAVOTE.

JAVOTE.

**H**E' bien, qu'est-ce, Monsieur, vous voilà  
bien content.

M. ARGAN.

Tu ne sçais pas encor le bonheur qui m'attend.  
Je termine demain cet heureux mariage,  
Que j'ai tant souhaité, qui sera ton ouvrage :  
Mon frere pour cela me donne un rendez-vous,  
Sous prétexte de chasse il nous assemble tous ;  
C'est chez lui que se fait cette grande entrevûe,  
Et Mariane enfin sera demain pourvûe.

*a part.*

JAVOTE.

Quelle nouvelle, ô Ciel ! Monsieur, vous con-  
noissez

L'ardeur que j'eus toujours pour tous vos....

M. ARGAN.

C'est assez.

Mais, toi-même, à ton tour, n'es-tu pas satis-  
faite

De me faire jouir d'une douceur parfaite?

JAVOTE.

Moi, Monsieur? vous avez trop de bonté pour  
moi.

M. ARGAN.

Si j'ai quelque bonheur, je ne le dois qu'à toi;  
Toi seule à Mariane as sçu faire comprendre

120 LA PRUDE DU TEMPS.

Qu'elle ne devoit plus s'attacher à Cotandre.

Sans blesser hautement mon inclination.

Je ne le connois point : mais sa profession

Aux desseins que j'ai fait ne s'accommodoit guère.

J A V O T E.

Monsieur, je n'ai rien fait que ce que j'ai dû faire.

M. A R G A N.

Il est vrai : mais tout autre en eût fait beaucoup moins :

Ce n'est pas cependant le plus cher de tes soins ;

Le plaisir de trouver Mariane traitable,

Cède à celui de voir son frere raisonnable.

On ne m'accuse plus, grace a son Précepteur,

Que je suis aveugle d'un espoir trop flatteur.

Depuis que pour mon fils tu m'as donné Cleonte,

De sa stupidité l'on me fait moins de honte,

Je le vois dans l'étude engagé bien avant.

J A V O T E.

Quelle rage avez-vous de le rendre sçavant ?

M. A R G A N.

Il me suffit qu'il soit homme de Robe, comme. ....

J A V O T E.

Vous n'en voulez donc pas faire un fort habile homme ?

Vous voilà maintenant au comble de vos vœux ;

Vos deux enfans, Monsieur, vous rendront trop heureux :

Rien ne peut désormais manquer à votre joie.

Pourvu d'un œil niant qu'Eliane la voie.

M. A R G A N.

Hélas ! tu la connois sur le fait des plaisirs ;

La retraite est toujours l'objet de ses desirs.

J A V O T E.



J A V O T E.

En criminels d'Etat elle garde nos filles.

M. A R G A N.

A moins que de hauts murs, des prisons & des grilles,

Elle condamne tout. Sa farouche vertu  
S'attache à regarder, à grossir un fétu ;  
Les fautes à son gré ne sont jamais petites.

J A V O T E *bas.*

Ne voilà-t-il pas bien nos Prudes hypocrites,  
Lorsqu'on ne leur veut plus faire part du gâteau ?

M. A R G A N.

Un Cloître a des douceurs que n'a pas ce château ;

Jour & nuit on n'entend que ses mercuriales.  
Par exemple, pourquoi blâmer ces Saturnales  
Que depuis quelques jours on explique à Charlot ?

Est-ce un jeu criminel, sous prétexte qu'il faut  
Qu'avec nous les valets soient mêlés dans la fête ?

J A V O T E.

Laiçons-la seule ici gouverner à sa tête,  
Donnons-lui le bon soir, & regagnons Paris.

M. A R G A N.

Où, si je n'attendois mon neveu le Marquis,  
Cet hymen achevé cela se pourroit faire.  
Ce n'est pas qu'à ma sœur je voulusse déplaire ;  
J'eus de tout temps pour elle un tendre attachement :

Mais elle doit venir dans mon appartement ;  
Elle me l'a mandé par Sufon. Adieu. Compte  
Que tu m'as obligé de me donner Cléonte,  
Que tu peux espérer toute chose de moi ;  
Mariane établie, on va songer à toi.

## S C E N E V I I .

J A V O T E *seule.*

**P** Ar ma foi la rougeur au visage me monte ,  
Quand je vois le bon-homme entêté de  
Cléonte

Pour les leçons qu'il donne à toute sa maison.  
Tant de reconnoissance est fort peu de faison.  
Si charitablement on lui faisoit entendre  
Que ce faux Précepteur est frere de Clitandre ,  
Que son soin pour Charlot , & son manege enfin  
Est de l'invention d'un scélérat bien fin ,  
Dont j'ai sans vanité l'honneur d'être complice ,  
Il ne vanteroit guère un si rare service ,  
Et m'honoreroit moins de son affection,  
Mais nous menons la chose avec précaution ;  
Et qui diantre pourroit pénétrer nos mystères ?  
Personne du logis n'entre dans nos affaires ,  
Et que j'aïlle causer avec Suson ? Suson  
Qui me paroît avoir moins de sens qu'un oïson.

---

## S C E N E V I I I .

S U S O N , J A V O T E .

S U S O N .

**V** Ous me faites honneur.

J A V O T E .

Et toi tu me lanternes.

S U S O N.

Je viens pourtant vous dire....

J A V O T E.

Hé trêve aux balivernes,

Tu ne tenteras point ma curiosité.

S U S O N.

Vous interprétez mal mon importunité;

Et si je veux entrer dans votre confidence,

C'est en vous découvrant mon secret par avance;

N'en doutez point je puis par de secrets ressorts...

J A V O T E.

Mais ne faut-il pas bien qu'elle ait le Diable au corps?

S U S O N.

De grace, écoutez-moi, la faveur n'est pas grande,

C'est au nom de Babilie enfin qu'on la demande.

J A V O T E.

Babilie? Qu'est-ce à dire, & qu'est-ce que j'entends?

Hé bien, sçachons par là qu'est-ce que tu prétends.

S U S O N.

Je le veux bien: voyez, je suis fort ingénue;

La carte de céans ne m'est plus inconnue:

Gardez, si vous voulez, un silence éternel,

Pour moi j'ai tout appris par le Maître d'hôtel.

J A V O T E.

Oh! pour la rareté du fait sçachons l'affaire,

Beaux contes d'un hableur, d'un franc visionnaire.

Hé bien, raconte-moi ce qu'on t'a dit, pour voir.

S U S O N.

Hai, bon, je me mocquois: qui pourroit rien  
sçavoir?

Vous êtes si prudente & si mystérieuse. ....

J A V O T E.

Dis toujours, à mon tour je deviens curieuse.

S U S O N.

Je ne sçai rien.

J A V O T E *fait deux pas pour s'en aller.*

Adieu. Je crève de dépit.

S U S O N.

Revenez, revenez, voici ce qu'on m'a dit,  
Que Mariane hait l'époux qu'on lui destine,  
Et qu'elle aime toujours Clitandre.

J A V O T E.

Ha, la coquine.

S U S O N.

Qu'il doit bien-tôt céans être à l'inçu de tous,  
Que son valet aussi n'est pas hai de vous.

J A V O T E.

De moi?

S U S O N.

De vous, de vous.

J A V O T E.

Ton Maître d'hôtel rêve.

Tous ces Maîtres d'hôtel mériteroient la Grève:  
On doit se défier de ces méchans esprits,  
Suspects dans leurs discours comme dans leurs  
écrits.

Les têtes de bon sens à croire sont moins promptes,

N'ajoutent foi jamais à pas un de leurs contes,  
Enfin n'ignorent plus l'habitude qu'ils ont  
De grossir hardiment tous les contes qu'ils font.

S U S O N.

Celui-ci m'a rendu la chose toute nue ;  
Il n'ajoute jamais , jamais ne diminue.

J A V O T E.

Et d'Eliane a-t-il parlé ? de bonne foi,

S U S O N.

Non : Mais....

J A V O T E.

Eh bien ?

S U S O N.

Hum.

J A V O T E.

Dis.

S U S O N.

Je soupçonnerois.

J A V O T E.

Quoi ?

S U S O N.

Que quelqu'un apprivoise une humeur si fau-  
vage.

J A V O T E.

Ah ! que dis-tu , méchante ? une femme si sage ?

S U S O N ,

*en se frappant sur le cœur :*

Elle est sage , il est vrai : mais sur ce que voilà

La sagesse , ma foi , ne sert pas de cela. \*

D'abord sur ce qui plaît la raison est rétive :

Mais insensiblement l'heure fatale arrive :

On succombe à la fin , sans qu'on sçache com-  
ment ,

A ce qu'on surmontoit dans le commencement ;

La raison ne fait plus que des efforts bien lâ-  
ches ,

\* *En faisant un geste de l'ongle avec les dents.*

Le pauvre cœur est pris , & le diable est aux vaches.

J A V O T E.

Malepeste , à qui donc avois-je affaire ici ?  
Eh ! la fine matoise en tous chefs que voici.  
Et notre Précepteur qui devant elle brille ?

S U S O N.

Bon , ne sçait-on pas bien qu'il adore sa fille ?

J A V O T E.

Qui ? ce petit garçon seroit-il si hardi ?  
Un Pédagogue....

S U S O N.

Allez , je sçai ce que je di.

J A V O T E.

Petit cuistre échappé d'Harcourt ou de Navarre.

S U S O N.

Je sçai bien ce qu'il est , sans qu'on me le déclare.

Avoir autant de bien à nous deux aujourd'hui ,  
Que la pauvre Henriette a de penchant pour lui ,  
Nos Amans entreroient dans les cinq grosses  
Fermes.

J A V O T E.

Quelles fables ! Sournoise , où prens-tu tous ces termes ?

Juste Ciel ! quel tissu d'affreuses faussetés :  
Je veux pour mon salut prendre mes sûretés :  
Quelle corruption chez les gens de service !  
D'où diantre as-tu tiré ce grand fond de malice ?  
Quel dangereux exemple as-tu si bien suivi ;  
Et chez quelle dévote enfin as-tu servi ?

S U S O N.

Dans quelque faute au moins excusez si je tombe ,  
J'ai la simplicité d'une jeune colombe.

J A V O T E.

Le serpent !

S U S O N.

Mais j'agis avec affection ;

Comme vous le voyez , j'ai bonne intention ;  
 Et si vous vouliez bien m'instruire de mon rôle ,  
 Je pourrois profiter un jour à votre école.

J A V O T E.

L'innocente !

S U S O N.

Parlons sans fard , c'est trop jouer :

Apprenez mon secret , je veux bien l'avouer.  
 J'aime ; & comme en amour le sort n'accorde  
 guère

Le penchant d'une fille avec le choix d'un pere,  
 Le mien , pour me guérir de cette passion ,  
 Me mit céans : Sçachant la réputation  
 De la sévérité d'Eliane , une fille  
 Est mieux à ses côtés que derriere une grille.  
 Il est vrai qu'elle est rude , & contraint à tel  
 point ,

Que ce seroit péché de ne la tromper point.  
 Tâchons-y de concert. Je sçai que pour le faire  
 Vous n'avez plus ici besoin que d'un Notaire :  
 Mon amant l'est. Comprenez qu'il fera plus pour  
 moi

Que pour tout l'or du monde.

J A V O T E.

Es-tu de bonne foi ?

S U S O N.

A ne vous point mentir , mon intérêt me porte.

J A V O T E. *Elles s'embrassent.*

Embrassons-nous , jurons la ligue la plus forte.

S U S O N.

Je voudrois vous servir comme vous méritez.

F iv

J A V O T E .

Sur-tout pardonnez-moi mes incivilités.

S U S O N .

Leur motif près de moi vous a justifiée.

J A V O T E .

Comptois-je de me voir si bien fortifiée ?

S U S O N .

Je rougis , vous flatiez si fort. . . .

J A V O T E .

Sans compliment

Je te cède le pas , prends le commandement ;

Tu feras désormais mon unique héroïne ,

J'agirai sous ton nom &amp; sous ta discipline.

S U S O N .

Ne pas servir sous vous ce seroit me trahir ;

Je mets tout mon mérite à vous bien obéir.

Mais nous perdons le temps , en discours inutiles.

J A V O T E .

En effet , par cent tours , par cent ruses subtiles ;

Il faut mettre en déroute ici nos ennemis :

Comme en guerre , en amour tous moyens sont  
permis,

Allons , &amp; qu'à jamais tout le passé s'oublie

Pour l'intérêt commun qui nous réconcilie.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ELIANE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

**M**ADAME, tous mes soins seront-ils fut-  
perflus ?  
Depuis près de deux mois vous ne me parlez  
plus.

Je vois que Mariane à mon oncle est si chere ;  
Vous n'avez point pour moi ces tendresses de  
mere :

Je n'imagine point d'où me vient ce malheur ;  
Aujourd'hui cette plainte échappe à ma douleur.  
Ai-je manqué jamais à passer les journées  
Aux occupations par vous-même ordonnées ,  
Rien ne touche mon cœur , rien ne peut l'exciter  
Que l'espoir de vous plaire & de vous imiter :  
Je prends pour me former tous les soins nécessai-  
res ,

Et je n'obtiens de vous que des regards sévères.  
Mon oncle....

ELIANE,  
Je rougis de sa facilité.

F v

130 LA PRUDE DU TEMPS,  
Vous me remercirez de ma sévérité,  
Quand l'âge & la raison éclaireront votre ame.  
Mais quoi? c'est bien à vous de me citer....

HENRIETTE.

Madame.....

ELIANE.

Pour me faire expliquer prenez mieux votre  
temps:

Chez mon frere je vais pour des soins importants,  
Qu'on me laisse un moment rêver à mes affaires.

HENRIETTE *bas en s'en allant.*

Hélas! c'est un moment qui ne m'arrive guères.

---

## SCENE II.

ELIANE *seule.*

**C**léonte aime ma fille, il n'en faut plus douter;

Elle m'enlève un cœur que je n'ai pû dompter:

Henriette lui plaît, & je voudrois lui plaire,

Je le sens, & c'est là ce qui me désespère.

Que dis-je? modérons ces transports véhémens;

Puis-je pas sans éclat séparer ces Amans?

Ménager avec art le temps de leur absence,

Et réduire Cléonte à quelque complaisance?

Il m'aimera peut-être: & quand il m'aimeroit,

Est-ce qu'à l'écouter mon cœur s'abaisseroit?

A l'estime où je suis quelle atteinte profonde?

Eliane une affaire: ah! que diroit le monde?

Le monde! Je me forme une vaine terreur:

Qui peut mieux profiter que moi de son erreur?

Verra-t-il ma foiblesse, ou la voudra-t-il croire?

Lorsque l'opinion a bâti notre gloire ,  
On ne la détruit pas ainsi du premier jour ,  
Et je puis accorder ma gloire & mon amour.  
Modeste en mes habits , en mes regards farou-  
che ,  
Qui sçaura si le cœur répond mal à la bouche ?  
Sçait-on en quoi Mélite employe un si grand  
bien ?  
Chacun en croit l'usage & pieux & Chrétien ;  
Et pour trois charités qu'avec faste elle a faites ,  
On n'examine plus ses dépenses secrètes.  
On estime Dircé malgré ses feux secrets :  
Son avarice a beau faire des indiscrets ,  
L'aveuglement public sur leurs discours l'emporte ,  
Et son hypocrisie est toujours la plus forte.  
A la vertu d'Olimpe on dresse des Autels ,  
Tant le mensonge a l'art d'imposer aux mortels.  
On vient. Voyons mon frere , achevons , le temps  
presse ,  
Immolons à ma flâme & ma fille , & ma nièce.

---

## S C E N E   I I I .

J A V O T E ,   S U S O N .

S U S O N .

**A** Ce compte ils ne sont jamais venus ici.

J A V O T E .

Non : mais nous réparons ce défaut. Dieu merci ,  
Tout rit à nos desseins. Eliane & son frere  
Traitent secrètement quelque importante affaire.

Ils se font enfermés , & nous aurons le temps  
D'attendre , d'introduire , & d'équiper nos gens,  
A nos desirs enfin ce moment est propice ,  
Henriette & Cléonte. . .

S U S O N.

Ha ! voici le jocrice.

## S C E N E I V.

CHARLOT , JAVOTE , SUSON.

J A V O T E.

O U va Monsieur Charlot avec tant de chaleur ?

C H A R L O T.

Qui moi ? je vais trouver ma cousine & ma sœur.

S U S O N.

Quel chagrin il va faire à Cléonte.

C H A R L O T.

Mon pere

Veut qu'on me divertisse.

S U S O N.

Il est fort nécessaire.

C H A R L O T.

Pour égayer l'étude il dit qu'il faut jouer.

J A V O T E.

Ce pere est un bon homme , il le faut avouer.

S U S O N.

Ces jeux vous plaisent bien ?

C H A R L O T.

Qui , ceux où l'on devine :

Quand j'y puis une fois attraper ma cousine ,  
Lui faire une malice , ah , que je suis joyeux !

J A V O T E .

Comme il y va , le drole ; il est malicieux !

C H A R L O T .

Je ne suis pas un fôr , non .

J A V O T E .

C'est ce qu'il me semble ,

## S C E N E V.

S U S O N , J A V O T E .

S U S O N .

**H**Enriette & Cléonte , à peine sont ensemble ;  
Qu'il va les assiéger . Empêchons-le aujourd'hui . . .

J A V O T E .

Ils sçauront bien sans nous se défaire de lui ,  
Demeure , à des Amans il ne faut rien apprendre .

S U S O N .

Oh ! ça , nous verrons donc & Babilie , & Clitandre .

J A V O T E .

C'est là notre projet , je t'en dis tout le noëud .  
Monsieur Argan attend tous les jours un Neveu ,

Qui n'a depuis dix ans paru dans sa famille :  
Nous lui supposérons ce Neveu .

S U S O N .

Mais Babilie

124 LA PRUDE DU TEMPS,  
Sçaura-t-il l'imiter ? s'il va le rendre mal....

J A V O T E.

Babille ? il fera honte à son original.

S U S O N.

Connoissez-vous assez sa figure , sa mine ?

J A V O T E.

Oui , Cléonte à Toulon l'a vu garde marine.

S U S O N.

Quel homme est ce aujourd'hui ?

J A V O T E.

C'est un petit Marquis,  
Plein d'un esprit de table au cabaret acquis,  
Un plaissant de cabale , ou qui le veut paroître ,  
Une espece de fou qui fait le petit-maitre ,  
Et ne doit cependant ce qu'il a de caquet  
Qu'au vin , ni plus ni moins que notre perroquet,  
Et croit être un génie au-dessus du vulgaire ,  
Parce qu'il se distingue en l'art de contrefaire :  
Il passe pour le chef des singes d'aujourd'hui ,  
Nul caractère n'est difficile pour lui ,  
Il les imite tous , hors celui d'honnête homme :  
Tu sçais en bon François comme cela se nomme.  
On l'attend : mais ailleurs il est trop accroché ;  
Je sçai qu'il est coffré pour quelque vieux péché.  
Tu crois bien , si Babille introduit en sa place ,  
Fait que pour son valet céans Clitandre passe ,  
Que ce que je t'ai dit tantôt ne peut manquer.

S U S O N.

Mais Eliane , il faut finement l'attaquer.

J A V O T E.

Ce n'est point là du tout de quoi je suis en peine,  
La lenteur de Clitandre est tout ce qui me gêne ;  
Je commence à trouver qu'ils tardent à venir :  
Ils devroient être ici , qui les peut retenir ?  
Clitandre nous écrit du dernier ordinaire ,

Qu'ils vont coucher à Reims , pour gagner ton  
Notaire.

Babille....

S U S O N

Sauvons-nous , Eliane paroît.

J A V O T E.

Au contraire , attendons , qu'est-ce qu'elle croi-  
roit ?

## S C E N E V I.

ELIANE, SUSON, JAVOTE,  
UN LAQUAIS *qui éclaire Eliane.*

E L I A N E.

**N**E rougissez-vous point du métier que vous  
faites ?

Quoi , toujours entretiens , conférences secrètes ?

Et que puis-je juger , malgré la charité ,

Lorsque je vous surprends dans cette obscurité ?

Vous seriez beaucoup mieux avec vos Demoi-  
selles :

Pourquoi les quittez - vous ? répondez , où sont-  
elles ?

S U S O N.

Elles sont l'une & l'autre avec Monsieur Charlot ,

Et n'ont pas résolu de se quitter si-tôt :

Ils alloient commencer certain jeu pour lui plai-  
re.

E L I A N E.

Quel jeu ?

S U S O N.

Colin maillard C'est Monsieur votre frere  
Qui lui-même a pris soin de le leur ordonner.

J A V O T E.

Dame.

S U S O N.

Et Monsieur Charlot s'est offert à cligner,

E L I A N E.

Une fille prudente & de bon sens pourvûe,  
Ne doit perdre jamais sa Maitresse de vûe.

*à Javote.*

Allez la retrouver. Vous, arrêtez ici.

Javote, ce n'est pas à toi qu'on parle ainsi ;

Ton esprit, ta conduite est bien d'une autre  
classe.

J A V O T E.

Je ne mérite pas, Madame, tant de grace.

E L I A N E *au Laquais.*

Et vous, allez m'attendre au petit escalier.

## S C E N E V I I.

E L I A N E, J A V O T E.

E L I A N E.

**T**out le monde céans est fort peu régulier :

Un tel relâchement ne m'accommode guère.

Javote, je l'ai dit trente fois à mon frere,

Et je ne puis plus voir sans indignation

L'étrange tour qu'on prend pour l'éducation

D'un sot, qui ne fera qu'un sot toute sa vie.

J A V O T E.

C'est en Monsieur Argan une louable envie.



Quel autre Précepteur auroit-il pû trouver  
Pour instruire son fils, le former, l'élever ?  
Cléonte seul connoît une douce méthode  
A cet esprit épais, qui plaît, qui s'accommode,  
Et par cent petits jeux de son invention  
Il lui sçait de l'étude ôter l'aversion.

E L I A N E.

Il est vrai : mais je crains que ce Précepteur n'ose,  
Abusant de ces jeux. . . .

J A V O T E *bas.*

Je sens venir la chose.

E L I A N E.

S'émanciper au point de montrer de l'amour  
A ma fille ou ma niece. Or je veux dès ce jour  
Creuser, approfondir cet odieux mystère,  
Dont la seule apparence allume ma colere.  
Je traiterois Cléonte avec tant de rigueur.....

J A V O T E *bas.*

Je m'en doutai toujours qu'il te tenoit au cœur.

E L I A N E.

Qu'il se repentiroit d'avoir eu tant d'audace.

J A V O T E.

Mon Dieu, Madame, à quoi soupçonnez-vous,  
de grace,

Que ce pauvre diable aime ? Aimer, amour,  
amant,

Je connois moins cela que du haut Allemand.

E L I A N E.

Mon ame de tout temps fut pour toi sans reserve;  
Que tant de confiance en ce besoin me serve.

J A V O T E.

Mais il me semble, moi, que ce pauvre garçon,  
D'un homme entreprenant n'a pas trop la façon :  
Malheur a qui seroit si mal appariée,

Helas ! il est timide en jeune mariée.

ÉLIANE.

Cette timidité souvent est ce qui plaît,  
Et tu dois m'avouer que bâti comme il est,  
Passionné, tourné d'une manière tendre,  
Jeune, galant, il peut charmer & nous surprendre.

JAVOTI.

A quoi donc jugez-vous qu'il ait donné son cœur ?

ÉLIANE.

Fait-il rien qui ne prouve une secrète ardeur ?  
Ce ne sont pas ses vers & ses chansons nouvelles ;  
Car l'esprit seul souvent produit ces bagatelles,  
Tout en paroît pourtant languissamment rêvé,  
Et le chiffre des cœurs que tantôt j'ai trouvé  
Renferme plus d'amour que de galanterie.  
Laquais, éclairez-nous. Cherchons-en, je te prie,  
Les caracteres vrais & le sens amoureux.  
Des devises qu'il fait, de tous ces petits jeux,  
J'en jurerois, Charlot n'est rien que le prétexte.

JAVOTE *bas.*

La bonne Dame en tient, j'en reviens à mon texte.  
*Haut.* Voyons si je pourrai servir de truchement.



## SCENE VIII.

ELIANE, JAVOTE, CLEONTE,  
HENRIETTE, UN LAQUAIS.

*Le Laquais éclaire Eliane, pendant qu'elle  
rêve attentivement sur un papier.*

CLEONTE.

UN seul moment se voir, & trembler ce moment!

HENRIETTE.

Oui, telle est de nos cœurs la déplorable affiette.

CLEONTE.

Il faut finir nos maux, adorable Henriette.

ELIANE, *sans ôter les yeux de sur le papier.*

Que dis-tu, Henriette?

JAVOTE *apercevant les Amans.*

Oh Ciel! nos jeunes foux!

## SCENE IX.

MARIANE, HENRIETTE, CLEONTE,  
ELIANE, JAVOTE, UN LAQUAIS.

MARIANE *en entrant.*

Voyez-vous pas ma tante?

JAVOTE.

A ses regards jaloux

140 LA PRUDE DU TEMPS,  
Comment les dérober ? \* Voyez son peu d'adresse :  
Il dort , & ne sçait pas éclairer sa Maitresse.

LE LAQUAIS.

Vous mentez. Falloit il me pousser pour cela ?  
Qu'elle est fine , elle a vû Monsieur Cleonte là.

ELIANE.

Cleonte , où venez-vous , & dans cette heure  
indue ?

MARIANE.

Nous vous avons , Madame , en passant entendue.  
Ma cousine me suit.

ELIANE.

Ho , je m'en doute bien !  
Vous priver d'être ensemble en est-il de moyen ?

MARIANE.

Cette étroite amitié nous rend-elle coupables ?

ELIANE.

Non. Si vos entretiens étoient plus raisonnables :  
Mais de cent pauvretés toujours vous occuper !  
Que faisoit Henriette attendant le souper ?

HENRIETTE.

J'achevois un ouvrage imité de la Chine.

*\* Javote fait tomber le flambeau au Laquais, & éteint la bougie.*



## SCENE X.

ELIANE, MARIANE, HENRIETTE,  
JAVOTE, CHARLOT.

CHARLOT *en Colin-maillard.*

J'Entends de ce côté la voix de ma cousine :  
Oh ! je l'attraperai sûrement. Je vous tien.  
*Il prend Eliane.*

ELIANE.

Qu'est-ceci ?

CHARLOT.

Je m'en mocque , & je vous tiendrai bien ;  
Vous n'échapperez pas , je vous connois de reste.

ELIANE.

Je me doute du tour.

CHARLOT.

Où ? vous faites la peste.  
Voyez donc la malice , on me bande les yeux ,  
Et l'on me plante la tout seul. Eh bien ! tant  
mieux ,  
Laissez faire. Tenez , voilà votre serviette.

*Il la jette.*

Vous me la payerez bien , ma cousine Henriette.

JAVOTE.

Voyez comme on se trompe en croyant deviner.  
Ma foi , Monsieur Charlot , allez encor cligner.

CHARLOT.

Ha !

ELIANE.

Je devine , moi , plus juste , & je rassemble

142 LA PRUDE DU TEMPS,

Les raisons qui vous font être toujours ensemble.

Voilà ce qu'a produit ce malheureux Été :

L'innocence jamais ne suit la liberté.

Me croirez-vous encor après cela, mon frere ?

On est à votre avis trop rude, trop sévère,

Et de votre mollesse on se plaint trop souvent.

*à Henriette.*

Dès demain vous prendrez le chemin du Couvent.

*à Charlot.*

Vous, à qui l'on permet ces belles habitudes,

Innocent, imbécile, achevez vos études,

Et jusques-là de plaire épargnez-vous le soin.

J A V O T E.

Le pauvre adolescent ! vous l'envoyez bien loin.

S C E N E X I.

ELIANE, MARIANE, JAVOTE.

E L I A N E.

P Our vous que je croyois plus modeste & plus sage,

Grace au Ciel nous devons demain au mariage

Le bien de nous défaire entièrement de vous.

M A R I A N E.

Madame....

E L I A N E.

On ne vit point de la sorte chez nous.

M A R I A N E.

Vous croyez....

Supprimez vos excuses frivoles ,  
Et bien-tôt les effets répondront aux paroles.

---

## S C E N E   X I I .

M A R I A N E ,   J A V O T E .

J A V O T E .

**E**lle ne va pas mal déclamer contre nous.

M A R I A N E .

De mon cruel desin ce sont les moindres coups ;  
Quelque éclat contre moi qu'Eliane projette....

J A V O T E .

Tout l'orage , il est vrai , tombe sur Henriette.

M A R I A N E .

Que sa peine est légère auprès de mes ennuis !  
Est-elle enfin à plaindre autant que je le suis ?  
Elle voit son Amant , cet Amant est fidelle ,  
Et le mien ne vient point : son absence cruelle....

---

## S C E N E   X I I I .

C L E O N T E ,   C L I T A N D R É

M A R I A N E ,   J A V O T E .

C L E O N T E .

**A**H ! j'apperçois Javote & Mariane aussi.  
Mon frere est arrivé, je vous l'amene ici ;  
Madame , permettez que je vous le présente.

## S C E N E X I V.

SUSON, CLITANDRE, CLEONTE,  
 MARIANE, JAVOTE.

S U S O N.

**V**oulez-vous faire attendre une heure votre  
 Tante ?

Voilà cinquante fois qu'il vous faut appeller :  
 Chez Monsieur votre pere elle vous veut parler.  
 Ils viendront vous chercher si vous ne venez  
 vite.

C L I T A N D R E.

Madame. ....

M A R I A N E.

Hélas ! Clitandre , il faut que je vous quitte.

C L I T A N D R E.

En vain vous espérez que je vous quitte ainsi.

M A R I A N E.

Quel malheur si quelqu'un vous rencontroit ici !

C L I T A N D R E.

Faut - il qu'en vous voyant mon désespoir re-  
 double ?

M A R I A N E.

Ne suivez point mes pas , vous augmentez mon  
 trouble.

*Suson emporte la lumière.*

C L I T A N D R E.

Cruelle , est-ce l'accueil qu'on fait à son Amant ?

C L E O N T E.

Passiez sans repliquer dans mon appartement,  
 Je vous découvrirai de terribles mystères.

SCENE



## SCENE XV.

JAVOTE *seule.*

**N**Os Amans ne sont pas trop mal dans leurs affaires ;  
 Et malgré le dragon qui s'oppose à leurs feux ,  
 Ils se verront sans doute , & je les tiens heureux.  
 Mais , moi , je ne suis pas si chanceuse peut-être ,  
 Je n'ai point vû venir Babilie avec son Maître.

## SCENE XVI.

BABILIE , JAVOTE.

BABILIE.

**J**'Entends Javote.

JAVOTE.

Hom, hom, qu'est ceci ?

BABILIE *à part.*

C'est sa voix.

JAVOTE.

L'ingrat le dévançoit de bien loin autrefois.

BABILIE *à part.*

Parle-t-elle de nous ? écoutons.

JAVOTE.

A l'armée

On court tant de dangers , j'en suis toute alarmée :  
 Il est vrai qu'il est sage , & ne va point aux coups.

Tome V.

G

146 LA PRUDE DU TEMPS ,

B A B I L L E *à part.*

La sotte assurément ne parle pas de nous.

J A V O T E.

Me l'aurois tu ravi , trop funeste bataille !

Quoi , je ne verrai plus cet air grand , cette taille ,

Ce port , ce noble port , & ces yeux pleins d'at-  
traits ?

B A B I L L E *à part.*

Assurément c'est moi , je me trouve à ces traits.

J A V O T E.

Craindrait-il du Prevôt quelque nouvel outrage ,  
Et se cacheroit-il ?

B A B I L L E *à part.*

Ce n'est pas moi.

J A V O T E.

J'enrage.

On est en mille endroits retenu malgré soi ,

Quand on a de l'esprit , qu'on est bien fait....

B A B I L L E *à part.*

C'est moi.

J A V O T E.

J'y suis. En arrivant quelqu'un l'aura fait boire :

Il ne viendra jamais par une nuit si noire.

L'yvrogne !

B A B I L L E *à part.*

C'est moi-même , il n'en faut plus douter

J A V O T E.

Seroit-ce un autre amour qui pourroit l'arrêter ?

B A B I L L E *à part.*

Non , & l'on m'a trouvé tel par toute la terre ,

Trop constant , trop loyal pour un homme de  
guerre.

Sur ce chapitre seul je ressemble aux Bourgeois.

J A V O T E.

Enfin il ne vient point. Ah ! je me mords les doigts

D'avoir à cet ingrat paru si peu cruelle ,  
Si le traître est atteint de quelque ardeur nou-  
velle.

B A B I L L E *à part.*

J'aime bien à lui voir pour nous cette terreur.

J A V O T E.

Il en mourroit.

B A B I L L E.

Tubieu , tirons-là donc d'erreur ;  
C'est un vrai diable. \* Enfin le miroir de conf-  
tance. . . .

J A V O T E.

Hai !

B A B I L L E.

Le phénix d'amour & de persévérance ,  
Babille est trop payé de ses nobles exploits ,  
Te retrouvant fidèle encore après six mois.

J A V O T E.

Ha , que tu m'as fait peur !

B A B I L L E.

J'en ai fait de plus belles ;  
Et Stinkerke pourroit t'en dire des nouvelles.

J A V O T E.

Tu viens en tapinois pour surprendre les gens.

B A B I L L E.

Vois-tu , je ne sçai pas les êtres de céans ,  
Et la profession de notre art militaire  
Défend de s'engager jamais en téméraire.  
Je ne me laisse pas attraper comme un fat.

J A V O T E.

Te voilà Capitaine aussi bien que soldat :  
La guerre t'en apprend bien plus , sur ma parole ;  
Qu'à cent qui reviendront d'une si bonne école ,

\* Il va l'embrasser par derrière.

148 LA PRUDE DU TEMPS,  
Et que l'on retrouvera cet hiver à Paris,  
Pour le moins aussi neufs qu'ils en étoient sortis.

B A B I L L E.

Cette tête est aussi, sans vanité, meilleure,  
Et je l'ai bien montré pendant une bonne heure  
Que nous avons campé devant votre château.

J A V O T E.

Une heure !

B A B I L L E.

Tout autant, sans quitter le drapeau ;  
J'ai long-temps attendu ferme & de bonne grace,  
L'avis des espions que j'avois dans la place :  
Si longue garde enfin m'alloit faire endurer,  
Quand Cléonte à propos m'est venu relever.  
Qu'est-il donc devenu ? Qu'a-t-il fait de son frère ?

J A V O T E.

N'en sois pas inquiet. Mais que fait le Notaire ?  
Ses yeux ont bien été par votre offre éblouis !  
L'avez-vous amené ?

B A B I L L E.

Bon ! quatre-vingt louis ,  
Notre gros diamant pour deux cent rachetable ,  
Un billet au porteur au mois prochain payable  
De mille bons écus : vois , fais ton compte.

J A V O T E.

Eh bien ?

B A B I L L E.

Il a refusé tout.

J A V O T E.

Ha l'indigne Chrétien !

Cela fait cependant près de sept mille livres.

B A B I L L E.

Plus habile que nous y brûleroit ses livres.  
Tout en argent comptant , rien à moins de cela ;  
C'est l'esprit le plus doux de tous ces Messieurs-là :

Et si la somme n'est par lui vûe & nombrée ,  
Dont se tient pour content en l'ayant retirée ,  
Vous avez beau prier , prêcher , patrociner ,  
Tout ce tracas ne sert qu'à les faire obstiner ;  
Par serment de ce style ils ne peuvent démordre.

J A V O T E.

Viens , laisse faire à moi . j'y donnerai bon ordre ;  
Fût-il Notaire , Clerc , Greffier , & pis encor ,  
Le secret que je sçais est au-dessus de l'or.

*Fin du second Acte.*





## A C T E I I I.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *en habit de valet*, BABILLE  
*en habit d'homme de condition*,  
 CLEONTE, JAVOTE.

J A V O T E.

**V**OUS voilà comme il faut équipés l'un &  
 l'autre.

Songez bien à ton rôle, & vous, songez au vôtre.  
 De ce pas dangereux sortons tambour battant;  
 Qu'Argan retrouve en toi ce neveu qu'il attend,  
 C'est-à-dire un vrai fou : vous, souvenez-vous  
 d'être

Familier, impudent, & digne d'un tel Maître.

B A B I L L E.

Qu'à mon Oncle je vais donner du galbanum.

J A V O T E.

Mais ne feras-tu point embarrassé ?

B A B I L L E.

Moi ? non.

S'il falloit copier quelque sage cervelle,  
 J'imputerois ta crainte au défaut de modèle :

Mais copiant un fat je réussirai mieux,  
J'ai mille originaux qui me crévent les yeux.

J A V O T E.

As-tu vû celui-ci ? Sçais-tu ses incartades ?

B A B I L L E.

Vois-je pas tous les jours cent de ses camarades ?  
Je bois même souvent avec ces jeunes fous ,  
Et qui voit l'un voit l'autre , ils se ressemblent  
tous ;

Même occupation , mêmes plaisanteries ,  
Mêmes mauvais discours , & mêmes singeries :  
Si l'un d'eux dit un mot qu'il donne pour nou-  
veau ,

Ils le répètent tous ; les échos de Rousseau \*.  
Plus de six mois après le font encor bruire.

J A V O T E.

Nous sçavons tout cela : mais laïſſes-nous t'inf-  
truire.

B A B I L L E.

Pourquoi faire ? Parbleu voilà bien des façons ;  
Er ne ſçaurai-je pas ſans routes vos leçons ,  
Crier plus haut que rous , faire le pantomime ,  
Aux plus honnêtes gens refuſer mon eſtime ,  
Parler , juger de tout à tort & de travers ,  
Dechirer les abſens , tirer tout l'univers ,  
Grimacer , embellir mes diſcours de poſtures ,  
Méprifer tout le ſexe , & de vingt aventures  
Ne laiſſer pas pourrant de couler à propos  
Quelque leger ſoupçon que je ſuis le héros ;  
Ou voulant me donner pour convive agréable ,  
De traits étudiés entretenir la table ,  
Er ſur-tout ſur les vins trancher du fin gourmet ?  
Eh ! . . . .

\* *Cabaretier.*

G iv

152 LA PRUDE DU TEMPS ,

J A V O T E.

Mais foi, s'il nous tient tout ce qu'il nous promet,  
Il nous en donneroit à tous tant que nous sommes ;  
Ne croiriez-vous pas voir un de nos jeunes hommes ?

B A B I L L E.

Allons.

C L I T A N D R E.

Prends garde au moins de ne te pas couper.

B A B I L L E.

On dit qu'ils sont à table , & l'heure du souper  
Pour aller voir un oncle est une heure pressante.

J A V O T E.

Conduisez-le , Cléonte. Il faut qu'il te présente.

C L I T A N D R E.

Tu n'as pas oublié qu'on t'envoie à Siam  
Sortant de saint Lazare ?

B A B I L L E.

Encor ? Depuis Priam

Recommencerez-vous tout du long cette histoire ?  
Marchons. Si vous sçaviez que j'ai besoin de boire,  
Et quand j'aurai tant bu que j'en ferai vermeil ,  
J'en vaudrai mieux ; chez moi le vin porte conseil.  
Entrons.

C L E O N T E.

Souviens-toi bien des loix des Saturnales.

C L I T A N D R E.

Prends aussi de Damon les manieres brutales.

B A B I L L E.

Et oui... Bat-il ses gens ?

C L I T A N D R E.

Fort souvent : & pourquoi ?

B A B I L L E.

Tant mieux. Si vous parlez encor , pardonnez-moi.

C L I T A N D R E.

Comment ?



B A B I L L E.

La con-oncture est peu délicate.

C L I T A N D R E.

D'où vient.

B A B I L L E.

Il faut sur vous que j'impose la pate ;

Si je veux ressembler à Damon de tout point.

J A V O T E.

Songe à ton personnage &amp; ne plaisante point.

## S C E N E I I.

C L I T A N D R E, J A V O T E.

C L I T A N D R E.

**P**ourquoi ne vais-je pas servir Babilie à table ?

Tant de précaution est bien insupportable :

Mon Valet devant moi se ménageroit mieux.

Tout m'est-il interdit, jusqu'au plaisir des yeux ?

Je meurs de peur, Javote, il en voudra tant faire ;

Qu'on découvrira tout à la fin.

J A V O T E.

Au contraire ;

Il n'en peut faire assez pour imiter celui

Pour qui nous souhaitons qu'on le prenne aujourd'hui.

Pourquoi s'aller forger des malheurs, des obstacles ?

Je jurerois déjà qu'il a fait des miracles.

C L I T A N D R E.

Peut-être. Mais Babilie a beau se signaler ;

Si Mariane &amp; moi ne pouvons nous parler.

Eliane l'obsède, est-il quelque apparence.....

G V

Non , vous ne lui sçauriez parler qu'en sa présence ;  
 Ce seroit temps perdu d'y penser autrement :  
 Mais pour vous ménager ce précieux moment ,  
 La leçon de Charlot est assez bien conçue ,  
 Et j'ose m'en promettre une fort bonne issue .

C L I T A N D R E .

Et moi , je me répons de t'avoir obéi ,  
 De n'être pas entré .

J A V O T E .

L'Amour vous eût trahi ,  
 On n'est pas quand on veut maître de son visage .

## S C E N E   I I I .

SUSON , CLITANDRE , JAVOTE .

S U S O N .

**M**A foi , notre Marquis fait bien son person-  
 nage ;  
 Il a reçu de l'Oncle un merveilleux accueil :  
 Près de la Tante à table assis dans un fauteuil ,  
 Il parle , il gesticule , & mange d'une force . . . .  
 A le gracieux Eliane s'efforce ,  
 Et le bon homme Argan qui ne soupe jamais ,  
 L'admire , & s'étudie à lui vanter ses mets ,  
 Lorsque je suis sortie il faisoit des merveilles ,  
 On ouvroit de grands yeux & de larges oreilles :  
 Pas un Valet ne manque à servir aujourd'hui ;  
 Dans un profond silence on n'entendoit que lui :  
 Tous étoient étourdis de ses contes frivoles ,  
 Et si quelqu'un vouloit prononcer deux paroles ,

Il n'en donnoit le temps que pendant qu'il buvoit ;  
 Il est vrai que ce temps frequemment arrivoit.  
 Babilie a commencé trop bien pour vous commettre.  
 Je vous laisse , & je vais achever notre lettre ;  
 Je garantis ici le Notaire demain ,  
 Dès qu'il aura reçu ces lignes de ma main.

---

## SCENE IV.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE.

**J**E vous le disois bien. Vive Babilie , vive ;  
 Rien ne nous manque plus si le Notaire arrive.  
 Demain , une heure avant qu'Argan parte d'ici. . . .  
 Mais ne l'entends-je point ? Justement , le voici.

---

## SCENE V.

ARGAN, CLEONTE, CLITANDRE,  
 JAVOTE, *reculés.*

ARGAN.

**P**ersonne en ce moment ne sçauroit nous distraire.

JAVOTE à Clitandre.

Taisons-nous.

ARGAN.

Et je veux vous parler d'une affaire.

CLITANDRE à Javote.

Ecoute.

156 LA PRUDE DU TEMPS ,

A R G A N.

Auparavant puis-je sçavoir un peu  
Votre avis sur Damon ?

C L E O N T E.

Monsieur votre Neveu  
Est bien fait , bien tourné.

A R G A N.

Ma sœur d'un rien se blesse :  
Quant à moi , l'enjouement me plaît dans la jeu-  
nesse ,  
Et j'ai ri de bon cœur de tout ce qu'il a dit.

C L E O N T E.

Monsieur Damon paroit avoir beaucoup d'esprit.

A R G A N.

Vertubleu ce n'est pas le point dont je m'étonne :  
Mais que je me remette aussi peu sa personne.  
Passons a d'autres soins. Deviez-vous me celer  
Que d'une tendre ardeur commençant a brûler  
Charlot pour sa cousine avoit l'ame enflammée ?  
Ma sœur me l'a compté tantôt fort alarmée.

C L E O N T E.

Devois-je pour si peu vous aller chagriner ?  
L'esprit de votre fils est facile à tourner ,  
On ne doit pas tout dire , & quelquefois je trouve...

A R G A N.

Oh ! ce n'est point du tout que je le désapprouve :  
Bien loin , & je serois charmé sur mes vieux ans  
De pouvoir quelque jour revivre en leurs enfans ;  
Je fonde en leur hymen ma plus douce espérance.

J A V O T E à *Clitandre*.

Voilà Cléonte mort , il est temps que j'avance ;  
Tenez-vous là.

A R G A N.

Ma sœur fait des difficultés ;

Reproche à son Neveu ses imbécillités :  
Mais malgré son avis quoique je la respecte....  
Qui va là ?

J A V O T E.

Moi , Monsieur.

A R G A N.

Viens. tu n'es pas suspecte.  
Je parlois à Monsieur de l'amour de Charlot.  
Qui l'eût dit a le voir ?

J A V O T E.

Ha ! qu'il n'est pas si sot ;  
Ni si peu dégourdi que l'on se l'imagine :  
Je l'ai vû trente fois seul avec sa Cousine ,  
Il jase comme un merle.

C L E O N T E *bas.*

As-tu perdu l'esprit ?

Que vas-tu dire ?

J A V O T E.

Paix. Cet enfant ne languit  
Que de l'amour qu'il a pour Henriette.

C L E O N T E *bas.*

Acheve ;

Ajoute....

J A V O T E.

Et je n'aurois pour moi ni paix , ni trêve ;  
Si j'étois que de vous , que notre bon Curé  
N'eût rendu pour jamais son repos assuré.  
Pour former son esprit mariez-le , vous dis-je.

A R G A N.

Sur cet article il faut que Cléonte m'oblige ,  
Qu'il en parle à ma sœur. Je suis de bonne foi ;  
Je n'ose , & j'aime mieux vous en charger que moi.  
J'y trouve deux chagrins également à craindre ;  
De me voir refuser , ou bien de la contraindre.  
Pressez-la ; prouvez-lui par cent bonnes raisons

158 LA PRUDE DU TEMPS,  
Que de pareils hymens soutiennent les maisons ;  
Mais parlez au plutôt ; demain , je vous l'annonce ,  
Je pretends a mon frere apporter sa réponse.

C L E O N T E.

Moi , Monsieur ? je n'ai pas le poids qu'il faut...

J A V O T E.

Oui , vous.

Si fausse humilité me mettroit en courroux :  
Plut être dès ce soir il fera votre affaire.  
En attendant suivons notre train ordinaire ;  
Afin qu'en peu Charlot soit un joli garçon,  
Il ne faut pas qu'il perde une seule leçon :  
Allez faire venir toute la compagnie ,  
Et que l'on continue une cérémonie ,  
Qui de mille bons traits peut remplir son esprit.

A R G A N.

Oui , j'y cours de ce pas. Javote a fort bien dit ,  
Je vais les quérir tous , & je vous les amene.

---

## S C E N E VI.

JAVOTE, CLEONTE, CLITANDRE.

C L E O N T E.

A Quoi m'exposes tu ?

J A V O T E.

Vous voilà bien en peine ;  
Pour un homme d'esprit que vous voyez peu loin.  
*à Clitandre qui étoit reculé.*

Venez , l'autre tranfi , sortez de votre coin ;  
Voulez-vous jusqu'au jour laisser la votre frere ?

Tout accorder aux gens afin de m'en défaire,  
 C'est ma méthode : & vous qui faites le censeur,  
 Pour amener ici nos filles & la sœur  
 N'avois-je pas besoin d'un pareil coq à l'âne ?

C L I T A N D R E.

Quand pourrai-je à la fin parler à Mariane ?

J A V O T E.

Tout-à l'heure, & Babilie est chargé de ce soin.  
 Faut-il vous le vanter ?

C L E O N T E.

Il n'en est pas besoin ;  
 Ses manières, ses tours, ses ruses me conviennent :  
 Mais que j'aie parler. . . .

J A V O T E.

Taisez-vous, nos gens viennent.

## S C E N E V I I.

ARGAN, ELIANE, MARIANE, CHARLOT ;  
 HENRIETTE, CLEONTE, CLITANDRE,  
 BABILLE, JAVOTE, SUSON.

B A B I L L E *donnant la main à Eliane.*

A H ! Madame, en faveur d'un neveu comme  
 nous,

Ne vous déplaît, on doit vivre d'un air plus  
 doux :

Votre sévérité m'épouvante & m'affomme,  
 J'aime mon Oncle, gai ; voyez, il est bon homme :

E L I A N E.

Chacun a son humeur.

B A B I L L E.

Et le petit cousin ,

Je remarque en ses yeux quelque chose de fin :  
 Sous ce front innocent plus d'une ruse niche.

Voyez vous ? il en rit. Approche , bonne niche : \*

Et lève un peu la tête , on te veut marier.

Il ne seroit pas homme à se faire prier ,

Et du bois donc il est on fait les bons Apôtres ;

Car j'ai , Monsieur mon Oncle , oui parler des  
 vôtres.

A R G A N.

De moi ? je n'ai pas fait , ma foi , comme ma sœur ,  
 Et j'ai de mon printemps sçu goûter la douceur.

E L I A N E.

Eh ! quittez ce discours. Il sera moins coupable ,  
 En permettant ces jeux dont nous parlions à table.

B A B I L L E.

Je le veux bien. Hola , Monsieur le Précepteur ,  
 Jusqu'ici vous avez assez fait le Docteur ;  
 Agréez que je prenne aujourd'hui votre place ,

C L E O N T E.

Je suis persuadé que....

B A B I L L E.

Sans façon , de grâce :

Vous verrez qu'au Collège on a bien profité ,  
 Que nous sommes sçavans en gens de qualité.

A R G A N.

Tout de bon , mon Neveu , vous voudriez vous-  
 même ?

B A B I L L E.

C'est mon fort que ces jeux ; mon plaisir est ex-  
 trême ,

\* Terme à la mode parmi les jeunes-gens de ce  
 temps là.



Quand j'en fais quelques-uns qui sentent le sçavoir.

Rangez-vous seulement chacun , vous allez voir Saturnales ; oui-da , c'est pendant cette fête Qu'à Rome les Valets n'en faisoient qu'à leur tête ;

Qu'aux Esclaves souvent les fers étoient ôtés ; Que les Vers , les Présens couroient de tous côtés : C'étoient Noces , Festins , Bals dans chaque famille ,

J'en sçai de reste. A moi , mon fidèle Babilie. C'est un joli Valet, il est bon pour ces jeux. Asseyez-vous là , vite , il le faut , je le veux ; Placez-vous près de lui , ma charmante cousine. Je veux garder pour moi lavote ; sur sa mine Je la retiens. Mettons Henriette & Charlot.

E L I A N E.

Eh ! de grace. . . .

B A B I L L E.

Cléonte est l'homme qu'il vous faut ; Madame.

E L I A N E.

Eh bien , allons. Faisons-nous violence : Me reprocherez-vous mon peu de complaisance , Mon Frere ?

B A B I L L E à Charlot.

Toi , Cousin , remarque bien ceci :  
à Argan , plaçant Suson avec lui.

Vous , accommodez-vous de cette fille-ci.

S U S O N.

M'asseoir auprès d'un homme & faire cette faute ; Madame ?

E L I A N E.

Obéissez , puisqu'il le faut.

Javote.

Trouvera-t-elle bon de demeurer debout ?

J A V O T E.

Monfieur. . . .

B A B I L L E.

Le Roi du jeu doit avoir l'œil à tout.

*à part.* Les voilà bien placés ; Mariane & Clitandre

Ont belle occasion , ils n'ont plus qu'à la prendre.

J A V O T E *bas à Babilie.*

Vois comme notre Prude a gobé l'hameçon.

B A B I L L E.

Mon Oncle , votre Fils prend goût à fa leçon.

C H A R L O T.

Donnoit-on des baifers parfois dans cette fête ?

B A B I L L E.

Ce garçon veut s'inſtruire ; il n'eſt pas , ma foi , bête.

C L É O N T E.

Madame. . . .

E L I A N E.

Ecoutez-moi : ce n'eſt pas encor tout ,  
Je veux pcuſſer ce ſoir ma complaiſance à bout.  
J'eſpère que demain nous changerons de vie.  
Sur le chiffre des cœurs contentez mon envie ,  
Je n'en puis deviner le ſens , l'intention ,  
Donnez-moi ; s'il vous plaît , ſon explication.

HENRIETTE *fouillant dans ſes poches.*

Ah ! mon Dieu , qu'ai-je fait , Cléonte ! quel reproche. . . .

C H A R L O T.

Je l'ai priſe tantôt finement dans ſa poche ;  
Je la tiens , la voilà.

C L E O N T E.

Je suis au désespoir.

Madame , ce n'est point. . .

E L I A N E.

Tel qu'il est je veux voir.

C L E O N T E.

L'ouvrage est imparfait , que j'y travaille encore.

E L I A N E. *Elle lit.*Que vois-je , juste Ciel ! *Pour celle que j'adore.*

Explication du chiffre dont tous les caractères  
sont des cœurs de couleurs différentes , chaque  
lettre n'étant distinguée que par sa couleur  
particulière.

*De mille cœurs un seul n'est pas sincère ,  
On n'aime plus , ou bien on n'aime guère ;  
Et ces grands mots , je languis & je meurs ;  
Si saints jadis au temps des bonnes mœurs ,  
Sont des fripons le langage vulgaire.  
Mon cœur , Iris , n'est pas de ces menteurs ;  
Il vous promet d'éternelles ardeurs ,  
En s'éloignant de la route ordinaire  
De mille cœurs.*



*Il est discret , il aime le mystère ;  
Et s'il s'agit de tromper une mere ,  
A ses désirs il donne cent couleurs :  
Vous auriez tort d'en chercher d'autre ailleurs ;  
Il a lui seul l'amoureux caractère  
De mille cœurs.*



Fort bien : mais les baisers quand les donnerons-nous ?

E L I A N E.

L'insolent sentira jusqu'où va mon courroux.

*Se levant brusquement.*

Finissons. On ne s'est déjà que trop contrainte :

C'est à la modestie une trop rude atteinte ;

La licence en ces jeux n'a rien à désirer.

*à Henriette.*

Rentrons, Mademoiselle, allez vous retirer.

## S C E N E V I I I.

ARGAN, CLEONTE, BABILLE ;  
CLITANDRE, JAVOTE.

A R G A N.

Cette extrême rigueur m'afflige & m'épou-  
vante.

B A B I L L E.

J'ai là, je vous l'avoue, une terrible tante.

A R G A N *à Clitandre.*

Eclaircissez-nous : passons dans sa chambre un mo-  
ment,

Puis je vous conduirai dans votre appartement.



## SCENE IX.

JAVOTE, CLEONTE.

JAVOTE.

**V**ous ne me dites rien. Certes, je vous admire ;

Ne sçauriez-vous aussi vous empêcher d'écrire ?

Les secrets amoureux par là périssent tous.

Je vous l'ai dit cent fois, que les amans sont fous.

Ou que ne brûlez-vous d'abord vos écritures ?

Mais n'importe, prenons de nouvelles mesures.

CLEONTE.

Après ce coup mortel tout notre art manquera.

JAVOTE.

Eliane vous aime, elle s'apaisera ;

Ma foi vous la feriez danser sous l'orme au fifre.

Qu'elle étoit tout-à-l'heure en bon train sans le chiffre !

Le sens à son sujet ne peut-il s'accorder ?

Cela ne peut-il pas un peu s'accommoder ?

Une Prude amoureuse est si bonne personne ,

Vous devez lui parler pour l'emploi qu'on vous donne

D'obtenir pour Charlot....

CLEONTE.

Ah ! tu me fais penser

Qu'il est un sûr moyen de m'en débarrasser :

Je vois pour me sauver une sûre retraite.

Je réparerai tout demain ; l'affaire est faite ,

J'ai fait signe à Babille, & je l'attends ici.

J A V O T E.

Au coucher d'Eliane il faut que j'aille aussi.  
 Adieu , cette hypocrite est maligne & rusée.

---

## S C E N E X.

CLEONTE , BABILLE *en robe de chambre.*

B A B I L L E.

**O**N vient de me traiter ainsi qu'une épousée,  
 On m'a deshabillé : dans un petit bassin  
 On m'a fait présenter deux caraffes de vin.  
 Chez tous les campagnards , très-louable coutu-  
     me ,  
 Boire en s'en allant coucher est bon contre le  
     rhume.  
 Avec moi mon cher Oncle a fait collation,  
 Ensuite il a reçu ma bénédiction.  
 Je l'ai congédié. Votre frere mon maitre  
 Est resté dans la chambre , ou de chagrin peut-  
     être  
 Il se pend maintenant ; & je suis descendu  
 Pour fuir la vision de mon maitre pendu ,  
 Et sçavoir avec vous le parti qu'il faut prendre.

C L E O N T E.

Il faut avant toute œuvre aller trouver Clitan-  
     dre.

B A B I L L E.

Cela ne presse point , le plancher n'est pas haut ;  
 Clitandre ne sçauroit s'être étranglé si-tôt :  
 Laissons-le un peu pâtir & niaisons ensemble.

C L E O N T E.

As-tu perdu l'esprit ? Dans le tems que je tremble ,

Qu'à redoubler nos soins....

B A B I L L E.

Eh ! de grace , quartier,  
Dorlotoons-nous un peu. Fait-on d'autre métier  
Quand on est jeune , beau , de certaine naissance....

C L E O N T E.

A tourner tout-à-fait ta cervelle commence.

B A B I L L E.

Vous le croyez. Faut-il prendre le sérieux ,  
Voilà le caractère où je réussis mieux.  
Tout vous paroît perdu , voyons , que faut-il  
faire ?

C L E O N T E.

Prendre la botte , aller retrouver le Notaire ,  
Lui donner ce billet de la part de Sufon.

B A B I L L E.

Allons. Si ce billet le met à la raison ,  
Rien depuis le cahos , le serpent & la pomme ,  
N'est égal au pouvoir que la femme a sur l'homme,

*Fin du troisième Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ELIANE, JAVOTE.

JAVOTE.

VICTOIRE.

ELIANE.

Eh ! bien !

JAVOTE.

J'ai fait de grandes découvertes.

ELIANE.

Comment ? parle.

JAVOTE.

J'en donne à ces langues disertes  
De réussir si bien dans leur commission.  
Qu'on fait bien quand on sert par inclination !

ELIANE.

Ne me fais pas languir.

JAVOTE.

Souffrez que ie respire ;  
D'aïse , & d'affection , je ne vous puis rien dire.

ELIANE.



Tu n'en diras que trop. O ! destin rigoureux !

Il adore....

J A V O T E.

Il est vrai , notre homme est amoureux :  
Mais ne commençons point le roman par la queue.  
J'ai de votre château parcouru la banlieue ;  
Car pour sçavoir sur qui le soupçon doit courir ,  
Sur trente objets divers je l'ai fait discourir.  
Nos filles sur la liste ont été les premières ;  
Et là je l'ai tourné de toutes les manieres ;  
Rien. J'ai parlé de vous , d'abord il a pâli ;  
Puis un rouge naissant.... Ah ! qu'il étoit joli ,  
Madame , il avoit l'air & le teinr d'une fille.  
Ce rouge donc , plus vif que celui de Castille ;  
L'a saisi tout-à-coup. Moi remarquant toujours  
Si quelque mouvement trahiroit ses amours ,  
Mariane demain sera donc mariée ,  
Dis-je ? & Dieu sçait si j'ai sa mine étudiée.  
Quel froid ! Puis à propos d'Henriette , j'ai dit :  
Ce chiffre , sans mentir , part d'un homme d'esprit :  
La déclaration est fine & délicate.  
Amour , quand voudras-tu que ce mystère éclate ,  
Ai-je entendu qu'il a tristement marmoté ?  
Et par la male fièvre il a trop éclaté.  
La pauvre créature en fera bien diete :  
Un Cloître , ai-je repris.... J'aime donc Henriette ;  
Dir il ? Non , le grand Turc , ai je dit. Aussi tôt  
J'ai sçu qu'il vous la doit demander pour Char-  
lot.

Donc aucune des deux n'a part à sa tendresse :

Il aime cependant , & morbleu qui seroit-ce ?

Ce secret est profond : mais je l'arracherai ,

Ou par force , ou par art je le pénétrerais.

Ce n'est pas moi , je pense , il n'auroit qu'à le dire

Et pour quelle guenon est-ce donc qu'il soupire ?  
Ce n'est pas Gèneviève , encore moins Sufon.  
Il en tient pour quelqu'un poutant dans la mai-  
son ;

De deviner pour qui suis-je donc incapable ?  
Je vous soupçonnerois , s'il étoit vraisemblable ,  
Qu'un mortel pût former des sentimens si fous :  
Mais qui diable oseroit être amoureux de vous ?  
Je le tournerai tant. . . .

E L I A N E.

N'en fais pas davantage ,  
Moi-même j'aurai soin d'achever cet ouvrage.  
Quel seroit mon bonheur si mes soupçons sont  
vrais ?

J A V O T E.

On m'appelle , voyez ce que veut ce Laquais,

## S C E N E I I.

E L I A N E , U N L A Q U A I S.

L E L A Q U A I S.

**M**onsieur le Précepteur m'a demandé , Ma-  
dame ,  
S'il peut avoir l'honneur de vous parler.

E L I A N E.

Mon ame  
Sent une émotion qu'elle ne peut cacher :  
Quel plaisir s'il venoit dire.... Il peut approcher.

## SCENE III.

CLEONTE, ELIANE;

CLEONTE *bas en entrant.*

A Mour, inspire-moi, prête-moi ta lumiere.

ELIANE *à part.*

Faisons de mon adresse une épreuve dernière,  
Et pour mieux découvrir ce que je veux sçavoir,  
Servons-nous d'un moyen qu'il ne puisse prévoir.

CLEONTE.

Madame, j'obéis à Monsieur votre frere;  
Je viens vous demander un aveu nécessaire  
Pour le repos d'un fils qu'il aime avec ardeur:  
Il veut que de ce fils j'avance le bonheur,  
En obtenant pour lui la main de votre fille.  
Mais en me confiant le sort de sa famille,  
Sur quoi peut-il fonder la bonne opinion,  
Qui le fait bien juger de ma commission?  
Qu'oseroit-il penser? Prétume-t-il, Madame,  
Que mes profonds respects puissent flater votre  
ame?

Et qu'un tribut par tout qu'exigent vos vertus...

ELIANE.

Arrêtez-là, Cléonte, & brisons là-dessus:  
De m'entendre louer si j'avois quelque envie;  
Serois-je ici venuë ensevelir ma vie?  
J'aurois pu, sans quitter les douceurs de Paris,  
Comme mille autres font empaumer les esprits  
Par des discours fardés & des dehors sévères.

H ij

Mais je méprise trop ces pompeuses chimères :  
 Contente de moi-même on me voit , Dieu merci.  
 Mais parlons du dessein qui vous amene ici.  
 Ma fille à son cousin pourroit être accordée ,  
 Si je n'avois , Cléonte , une plus juste idée :  
 Et tandis que nos gens ailleurs s'occupent tous ,  
 Je veux m'en expliquer tête-à-tête avec vous.  
 Je frémis quand je vois le dangereux usage  
 Qu'aujourd'hui dans le monde on fait du mariage ;  
 Il semble que ce rang ne soit plus souhaité  
 Que pour être un prétexte à toute liberté :  
 L'indépendance fuir la qualité de femme ,  
 On plaïsante Monsieur , s'il veut régler Madame ;  
 Et le désordre enfin à tel point est venu ,  
 Qu'aux gens qui vont chez lui , l'époux est inconnu :  
 Tel y va tous les jours qui croit Madame veuve.  
 Cette façon de vivre est pour moi toute neuve ,  
 Et je ne puis avoir de plus pressant souci ,  
 Que d'empêcher ma fille un jour de vivre ainsi ,  
 Et d'aimer son cousin elle est trop éloignée ,  
 Pour oser avec lui presser son hymenée.  
 Un époux que l'on aime est quelquefois trahi :  
 Quels égards espérer pour un époux hai ?  
 Me préserve le Ciel d'une union semblable.  
 Quel époux ! Henriette est jeune , elle est aimable ,  
 Il lui faut un mari qui puisse s'emparer  
 D'un cœur & d'un esprit facile à s'égarer.  
 A quelle extrémité me verrois-je réduite ,  
 Si de la folle Aminte imitant la conduite ,  
 Je la voyois un jour promener ses galans ,  
 Des spectacles au cours , & du cours aux brelans ?  
 Je conçois trop d'horreur pour ce désordre extrême ,  
 Je veux l'en garantir par un époux qu'elle aime.  
 Et vous qui prenez part , sans doute , à son bon-  
 heur ,

Prêtez-moi vos clartés pour lire dans son cœur :  
 Oui , je veux pénétrer dans le cœur d'Henriette ,  
 Sçavoir s'il est frappé de quelque ardeur secrète ,  
 Et méprisant la voix d'un fardide intérêt ,  
 Lui donner pour époux un Amant qui lui plaît.

C L E O N T E.

Henriette , Madame , à vos ordres soumise.....

E L I A N E.

Que ne me parlez-vous avec plus de franchise ?  
 Je vous ouvre mon cœur , & vous me trahissez ;  
 Mes yeux ont découvert les soins . . . vous rou-  
 gissez ?

Ce trouble m'éclaircit d'un important mystère :  
 Henriette vous plaît , & vous sçavez lui plaire ,  
 Et je crois que je dois pour un lien si doux ,  
 Après ce que j'ai vû , jeter les yeux sur vous.

C L E O N T E.

A quelque haut espoir qu'un tel discours me guide,  
 Qu'est-ce qui vous oblige à me croire perfide ?  
 Que dites-vous , Madame , & que viens-je d'ouïr ?  
 Croyez-vous qu'à ce bien je me laisse éblouir ?  
 Eût-il jamais été de trahison plus grande ,  
 J'accepterois pour moi ce que je vous demande  
 Pour le fils de mon Maître , & son seul héritier ,  
 Qui se confie à moi , se livre tout entier ?  
 Et qui même . . .

E L I A N E.

Mon choix doit lever ces scrupules ;  
 L'amour ne souffre pas ces égards ridicules ,  
 Je vous crois dûs les biens qui vous sont présentés.

C L E O N T E.

Je ne puis accepter , Madame , vos bontés ,  
 Cet excès de bonheur pour moi seroit insigne :  
 Mais si vous connoissiez combien j'en suis indigne.

H ij

E L I A N E.

Vous êtes trop modeste.

C L E O N T E.

Ah! Madame, plutôt

Je suis trop téméraire, & c'est là mon défaut.

E L I A N E.

Ce timide refus ne dit rien de semblable.

C L E O N T E.

Connoit-on jamais bien de quoi l'homme est capable?

E L I A N E.

Je vous connois discret, sage, respectueux.

C L E O N T E.

Puisse de mes desirs l'effor impétueux,  
Céder toujours au frein que ma raison m'impose,  
Et m'en laisser assez pour cacher une chose  
Qui. . . ., mais n'en parlons plus. Que vous me  
puniriez,

Quels seroient vos projets si vous ne l'ignoriez?

E L I A N E.

Je ne vois pas de quoi vous sert mon ignorance;  
Pouvez-vous craindre après une si grande avance?  
On vous fait aujourd'hui maître d'un sort trop  
doux.

Pour douter des bontés qu'on veut avoir pour  
vous.

Dites, à mon dessein quel obstacle s'oppose?  
Parlez, de vos refus découvrez-moi la cause:  
D'une autre passion êtes-vous prévenu?

C L E O N T E.

Qu'à jamais mon secret vous puisse être inconnu,  
Madame par pitié cessez de me contraindre,  
Vous seriez la première après à vous en plaindre.  
Et vous m'accableriez d'un si cruel mépris. . . .

E L I A N E.

De quelque indigne objet vous sentez-vous épris ?  
Avez-vous le malheur de brûler d'une flamme  
Dont vous deviez rougir ?

C L E O N T E.

Que dites-vous , Madame ?

J'aime , puisqu'il le faut confesser à regret ,  
Puisque vous m'arrachez ce funeste secret :  
Mais toutes les vertus brillent dans ce que j'aime ;  
Une rare conduite , un mérite suprême ,  
La probité , la foi , les mœurs , le jugement ,  
Lui prêtent chaque jour un nouvel ornement.  
Qu'elle est loin d'imiter ces femmes dissipées ,  
D'un vain désir de plaire en tous lieux occupées !  
Celle pour qui je meurs , dans l'âge des plaisirs ,  
A su dans la retraite enterrer ses desirs ,  
De tous ses mouvemens , de tout son cœur maître ,  
treffe ,

Elle ne connoît point ce que c'est que foiblesse.  
Quel sort pour qui ne peut s'empêcher de l'aimer !  
Mais quel sort pour celui qui pourroit l'enflâmer !

E L I A N E.

On vient , éloignez-vous , on pourroit vous entendre.

## S C E N E I V.

ARGAN, ELIANE, HENRIETTE,  
MARIANE.

H E N R I E T T E.

**M** On Oncle appréhendoit de vous trop faire attendre.

H iv

E L I A N E.

Il vient encor plutôt que je ne l'attendois.

A R G A N.

Le jour est aussi beau que je le demandois,  
Partirons-nous, ma sœur?

E L I A N E.

J'ai quelque chose à faire.

H E N R I E T T E.

Vous suivrai-je, Madame?

E L I A N E.

Il n'est pas nécessaire.

A R G A N.

Qu'elle est brusque aujourd'hui!

## C E N E V.

CLITANDRE *en habit de Laquais* ;

JAVOTE, ARGAN, MARIANE,

H E N R I E T T E.

CLITANDRE *en entrant.*

**M**On valet perd ses pas.

A R G A N *à Eliane qui sort.*

Dépêchez-vous.

CLITANDRE *sans voir M. Argan.*

Son ne réussira pas.

Il ne pourra gagner le Notaire....

J A V O T E.

Silence,



Prenez garde , voilà M. Argan.

ARGAN.

Avance ,

Babille , quoi ton Maître est sourd au bruit du cor ?  
Veut il pas déjeuner ?

JAVOTE.

Je crois qu'il dort encor.

ARGAN.

Dis-lui de notre part qu'il n'est pas fort honnête ,  
Qu'il pense à se lever , que notre troupe est prête ,  
Qu'il dort plus qu'une femme , & que c'est se  
railler.

JAVOTE.

Il a bien défendu , Monsieur , de l'éveiller.

ARGAN.

Qu'il dorme une autrefois la grasse matinée ,  
Qu'aujourd'hui . . .

## SCENE VI.

ARGAN, MARIANE, HENRIETTE,  
CLITANDRE, CLEONTE, JAVOTE ,  
BABILLE *amenant un Notaire.*

BABILLE.

**J**E le tiens , ma foi , ville gagnée.

ARGAN.

Oh ! oh ! c'est donc ainsi que ton Maître est au lit ?

JAVOTE.

L'écourdi !

H v

B A B I L L E *bas.*

C'est ici qu'il faut payer d'esprit.

A R G A N à Babilie *qu'il prend toujours  
pour son Maître.*

Damon.

B A B I L L E *à part.*

Supposerai-je une bonne fortune ?

Non, c'est une aventure aujourd'hui trop com-  
mune.

A R G A N.

D'où vient que je vous vois dans cet étrange état ,  
Mon Neveu ?B A B I L L E *à part, prenant sa résolution.*

Je m'en vais tirer par un combat ,

On ment sur la bravoure autant que sur les fem-  
mes.*haut.* Ah ! mon Oncle , voilà la meilleure des la-  
mes ,

Je viens de l'éprouver.

A R G A N.

Comme vous voilà fait ,

Vous êtes tout troublé.

B A B I L L E.

Je dois l'être en effet ,

Je me vois obligé de dire une aventure

Que je voulois cacher à toute la nature.

Pour y réussir mieux je m'étois déguisé ,

J'avois pris ses harnois.

J A V O T E.

C'étoit bien avisé ;

Tout habit de valet a ce rare mérite ,

De faire méconnoître un homme qui le quitte.

B A B I L L E.

Vous sçavez tous ici , mes parens , mes amis ,

Après les démêlés , ce qui n'est pas permis.  
J'en eus dans ma jeunesse un à l'Académie,  
Pour une Damoiselle un peu trop mon amie,  
Au gré de certain fat , aventurier Gascon ;  
Et je fis un appel à ce nouveau Buscon.  
Ce faquin me voyant mieux reçu chez la belle ;  
M'avoit mal-a-propos plaisanté devant elle ,  
La veille justement qu'au Fauxbourg saint Laurens  
On m'envoya loger par avis de parens ,  
A cause que mon nom ornant plus d'une histoire ,  
Au Fauxbourg saint Germain s'acquéroit trop de  
gloire ,  
Et que dans les tripots & cent autres bons lieux ;  
Mon mérite naissant faisoit des envieux.  
Je conservai toujours dans ma longue retraite ,  
Pour ce mauvais plaisant une haine secrète ,  
J'ai voyagé depuis aux Indes , à Siam ,  
Et l'avois oublié , lorsqu'hier à son dam  
Le hazard en venant me fit trouver mon homme ;  
Je l'aborde , lui parle , il mordit à la pomme.

A R G A N.

Je tremble.

B A B I L L E.

Il me parut & brave & résolu ;  
Mais ayant des témoins il fut tout bas conclu  
Qu'il se trouveroit seul dans la forêt prochaine.

A R G A N.

Ciel !

B A B I L L E.

Je me mets sur pied , cours , l'y trouve , dégaîne ;  
Allonge de grands coups , a beau jeu , beau re-  
tour :  
Il pare , & je l'allois enfin percer à jour ,

Quand Monsieur , \* dont les cris en suspendant  
nos armes ,

Aux parens de mon brave ont épargné des larmes ,  
Est descendu du Ciel pour mettre le holà ,

A R G A N .

Par quel bonheur Monsieur s'est il rencontré-là ?

B A B I L L E .

Il venoit vous trouver .

A R G A N .

Qu'est-il que je ne fîsse  
Pour avoir le bonheur de vous rendre service ?

L E N O T A I R E à part .

Où va-t-il m'embarquer ?

B A B I L L E .

Il semble que Monsieur  
Ne vous soit pas connu ?

A R G A N .

Je n'ai pas cet honneur .

B A B I L L E .

Tout de bon ? de Damis , mon Oncle votre frere ,

Vous ne connoissez pas le nouveau Secrétaire ?

A R G A N .

Monsieur ; mais l'autre étoit habile .

B A B I L L E .

Tout-à-fait ;

Il n'avoit qu'un défaut . il étoit trop distrait ,

Et souvent des procès il perdoit quelque pièce .

Monsieur Damis enfin fait sçavoir à sa niece

Que son galant ne peut de huit jours arriver ;

A vous de n'aller pas aujourd'hui le trouver ,

Pour certaines raisons qu'il ne peut vous écrire ,

\* En montrant le Notaire .

Et qu'il viendra demain lui-même vous les dire.

A R G A N.

Il ne m'écrit donc point?

L E N O T A I R E *embarrassé*.

Non, Monsieur.

A R G A N.

Qu'est-ceci ?

B A B I L L E.

Il dit que tout son ordre est de l'attendre ici.

L E N O T A I R E.

Oui, Monsieur.

A R G A N.

Romprions-nous pour une bagatelle ?  
Voyons comme ma sœur prendra cette nouvelle.  
Mais le combat me trouble, & notre premier  
soin....

B A B I L L E.

Hé ! non, nous n'avons eu que Monsieur pour  
rémoin,  
Il n'en sera rien scû.

A R G A N.

Tout de bon ?

B A B I L L E.

Chose sûre ;

Pourvû que parmi nous personne n'en murmure.

A R G A N.

Ho ! .. vous avez besoin de vous rasseoir un peu.  
Mariane, donnez la main à mon neveu.  
Venez, appuyez-vous sans façon sur ma fille.

B A B I L L E,

Je vous suis : j'ai quelque ordre à donner à Babilles.

## S C E N E VII.

MARIANE, HENIETTE, CLITANDRE ;  
JAVOTE, BABILLE.

B A B I L L E.

Q U'en dis-tu? le combat est-il bien inventé?

J A V O T E.

Oui: jamais je n'ai vu menteur plus effronté.

C L I T A N D R E.

Etourdi, malheureux, qu'as-tu donc pensé faire?

B A B I L L E.

De quoi vous plaignez-vous? J'amène le Notaire :  
N'ayez plus d'autre soin que de me seconder ;  
Je mérite un éloge, & vous m'allez gronder.  
Je ne me repens point de l'heureuse bêtise,  
Qui dans le prompt besoin, dans l'alarme impré-  
vue,

A fait voir mon esprit plus vif qu'auparavant :  
Et morbleu le Soleil s'éclypse bien souvent.  
De même œil à peu-près, voyez ma défaillance,  
Et dites, admirant avec quelle présence  
Je fors de l'embarras où je m'étois flanqué :  
Babille auroit moins fait s'il n'avoit pas manqué.

J A V O T E.

Le Gascon ! pour le moins en voilà le langage.

M A R I A N E.

Il tourne finement tout à son avantage.

B A B I L L E.

Travaillons aux contrats, & faisons-les signer,

Dans un piège grossier mon Oncle peut donner :  
Mais ma mere ....

---

## S C E N E V I I I.

CLITANDRE , CLEONTE , M A R I A N E ,  
HENRIETTE , JAVOTE , BABILLE.

C L E O N T E.

**J**E viens de la lui donner belle :  
J'ose en espérer tout , & je vous réponds d'elle ,  
Je vous dirai bien plus , je veux lui découvrir  
Que Clitandre est ici.

M A R I A N F.

Vous me feriez mourir

H E N R I E T T E.

Qu'osez-vous proposer ?

C L E O N T E.

C'est un point nécessaire ;  
Il faut qu'elle conspire au bonheur de mon frere.  
Entrons , & laissez-moi le soin de votre sort ;  
Je vais pour le fixer faire un dernier effort ,  
Et joignant l'artifice aux plus justes mesures ,  
N'épargner ni transports , ni larmes , ni para-  
jures.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JAVOTE.

JAVOTE, *en entrant.*

**T**ROMPER une hypocrite, est-il rien de si doux ?

CLITANDRE *apercevant Javote.*

Hé bien, en quel état, Javote, sommes-nous ?

JAVOTE.

Fliane en dragon s'est toujours défendue :

Il nous reste une attaque, & je la tiens rendue.

CLITANDRE.

Quoi ? la raison peut-être. . .

JAVOTE.

Il faut un autre tour ;

L'honneur de la dompter n'appartient qu'à l'amour.

Mais quoiqu'elle regarde Henriette en rivale,

Quoiqu'elle soit bien fine, il faudra qu'elle avale

Le poison délicat qu'on lui va préparer ;

On lui réserve un coup qu'elle ne peut parer.

Nous allons triompher après tant de batailles :

Monsieur Argan charmé des feintes accordailles,



Presse lui-même un jeu que désire son fils ;  
Il n'est plus question d'aller trouver Damis ,  
Et Cléonte travaille en ce moment. . . .

C L I T A N D R E.

Je tremble ;

J A V O T E.

Non , courage , Eliane & lui viennent ensemble.

---

## S C E N E II.

E L I A N E , C L E O N T E.

E L I A N E.

**T**ous vos sermens sont vains , je dois m'en  
défier.

C L E O N T E.

Je n'aurois pas besoin de me justifier ;  
Et loin de m'accabler , on me plaindrait peut-être ;  
Si vous aviez daigné tantôt vous reconnoître  
Au portrait que j'ai fait de celle que j'aimois.

E L I A N E.

M'estimez-vous si peu , moi qui vous estimois ,  
Et qui vous élevois jusqu'à mon alliance ?

C L E O N T E.

Ha ! vous avez par-là flaté mon espérance ,  
Et forcé ( donnant trop à mon ambition )  
Le téméraire aveu de cette passion.  
Et quel moyen , Hélas ! de la tenir secrète ?  
Réduit à m'excuser de l'Hymen d'Henriette ;  
Par vous-même pressé pour être son époux ,  
J'osai vous laisser voir que je brûlois pour vous.

E L I A N E.

Vous croyez me tromper , vous vous trompez  
vous-même ;

On ne m'impose point en me disant qu'on m'aime ,

Et si vous me parliez plus véritablement ,

Vous verriez de quel air je reçois un Amant.

M'avez-vous crû pareille à celles de mon âge ,

Avides des douceurs d'un semblable langage ;

Ayant en vain cherché qui leur en veut compter ,

Reduites à la honte enfin de l'acheter ?

Non , je sçai que ma fille est jeune , riche & belle ,

Je sçai que vous brûlez d'une ardeur mutuelle ;

Et pour vous rendre heureux quand j'ai tout surmonté ,

D'un mensonge grossier vous payez ma bonté.

Pensez-vous m'écabouter par une feinte flâme ?

C L E O N T E.

Ah ! si vous en doutez , épousez-moi , Madame.

E L I A N E.

Vous épouser , ô Ciel ! moi , vous ?

C L E O N T E.

Ma passion

Ne souffre plus de borne à mon ambition.

A quoi n'avez-vous pas enhardi de prétendre

Celui que vous daignez choisir pour votre gendre ?

Ma naissance après tout n'est pas telle qu'on croit ;

Et sans doute , Madame , on vous étonneroit

En vous développant la fatale aventure

Qui m'a d'un Précepteur fait prendre la figure ,

Et qui. . . . Point de bonheur qu'on doive à ses  
yeux.

C'est trop tôt reveler ce mystère à vos yeux ;

Qu'il n'éclate qu'après que vous aurez , Madame ,

Par l'espoir de l'Hymen récompensé ma flâme.

E L I A N E.

Qu'osez-vous espérer ? Je n'aurai tant chéri  
Pendant dix ans entiers les cendres d'un mari ,  
Qu'afia qu'on me confonde avec cinquante foies  
Qui de jeunes époux font leurs seules idoles ?  
Contre ce ridicule ai-je tant déclamé ,  
Pour choisir un époux que l'on croiroit aimé ?  
Si vous aviez plus d'âge , un prétexte plausible. . .

C L E O N T E.

Au véritable amour est-il rien d'impossible ?  
S'il ne tient qu'au prétexte , on en sçait , dès ce soir  
Si vous me permettez , Madame , quelque espoir.

E L I A N E.

Je dois fuir de l'Hymen & l'éclat & la pompe.

C L E O N T E.

Pour vous justifier feignons que je vous trompe ;  
Et que l'intérêt seul m'inspirant ce dessein ,  
Je vous ai par surprise arraché votre sein.

E L I A N E.

Quel projet ! & comment prétendriez-vous faire ?

C L E O N T E.

Clitandre heureusement est maître d'un Notaire.  
Il est caché céans , nous travaillons pour lui ;  
Car je n'ai plus pour vous de secret aujourd'hui ;  
Je n'ai pas le loisir d'en dire davantage ;  
Par un contrat en forme enfin je vous engage ,  
Confiez-moi ce soin , & je suis votre époux.

E L I A N E.

Qui jamais , cher Cléonte , eut plus d'esprit que  
vous ?

Que ce hardi dessein marque une ame enflammée ?  
Je ne balance plus , puisque je suis aimée.  
C'est trop user sur moi de force & de rigueur ,  
Cléonte , avec ma main je vous donne mon cœur.

188 LA PRUDE DU TEMPS,

J'abandonne à l'amour & ma gloire & ma vie :

Le médiocre perd, l'excessif justifie.

Je me livre sans crainte aux traits des médifans :

Et que pourront-ils dire après tout, qu'en dix  
ans

Je puisse succomber à cette unique faute ?

Si c'en est une de...

C L E O N T E.

Je vois venir Javote.

Eût-elle des soupçons, je vais les dissiper,

Et mettre tout en œuvre afin de vous tromper.

E L I A N E.

Ha ! trompez-moi toujours, cher Cléonte, de  
même.

---

### SCENE III.

J A V O T E, C L E O N T E.

J A V O T E.

**O**N vous attend.

C L E O N T E.

Je touche à mon bonheur suprême.

J A V O T E.

Leur ferez-vous au moins signer les deux con-  
trats ?

C L E O N T E.

De reste. Apprends la suite.

J A V O T E.

Eh ! quoi ? Ne sçai-je pas  
Que sous ombre d'aller en pompe triomphale

Promener dans un char la fête nuptiale ,  
Aux quatre mariés , y comprenant Charlot ,  
On fera préparer un carosse aussi-tôt ,  
Où , pour gagner pays avec ces Demoiselles ,  
Sans que l'on ait soupçon de lui , non plus que  
d'elles ,

Clitandre trainera ce sot à son côté ,  
Tandis que vous ici pour ôtage resté ,  
Leur donnerez le temps de menager leur fuite.

C L E O N T E.

Tu vois , que jusqu'ici l'affaire est bien conduite.  
Va , je te suis. Argan vient à propos ici.

---

## S C E N E I V.

A R G A N , C L E O N T E.

A R G A N.

**M** Onfieur le Précepteur , que faites-vous ici ?  
Notre fils n'attend plus qu'après vous pour  
la fête :

Il est impatient ; qu'est-ce qui vous arrête ?  
S'il faut rire , j'en suis des premiers de bon cœur.  
Peut-être que ce jeu nous portera bonheur ,  
Et que la fiction pourra devenir vraie.  
Eliane en passant m'a paru toute gaye.  
Charlot ne seroit pas après tout le premier ,  
Qu'en riant j'aurois vu tout de bon marier.  
Attendant que le Ciel à nos désirs réponde ,  
Rions toujours.

C L E O N T E.

Je vais faire venir mon monde ,

190 LA PRUDE DU TEMPS,  
Ils sont tous assembles ; dans un petit moment  
Vous en aurez ici le divertissement.

---

## S C E N E V.

ARGAN *seul.*

J'Ai là, je le confesse, un homme d'importance.  
Ah ! Javote, il faut bien que je t'en récompense.

Mariane sera mariée au plutôt,  
Je vois venir l'esprit tous les jours à Charlot.  
Si je puis de ma sœur vaincre l'humeur sauvage,  
Que te pourrai-je, ô Ciel ! demander davantage ?

---

## S C E N E V I.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE,  
MARIANE, HENRIETTE, ARGAN,  
CHARLOT, JAVOTE.

CLEONTE *en entrant, à Eliane.*

N'En doutez pas, Madame, on sera bien-tot  
prêt,  
Le Notaire & Babilie ont un même intérêt.

ELIANE.

Entrons, il ne faut pas faire languir mon frere.

*Argan.* Au bonheur de Charlot je ne suis plus  
contraire :

Par sa persévérance il a trop mérité  
Que je lui sacrifie une sévérité  
Que vous désapprouviez.

A R G A N.

Ma joye en est extrême :  
Je vous aimai toujours , jugez si je vous aime ,  
Quand vous vous contraignez , ma sœur , & que je  
vo  
Que vous daigniez vous faire un peu d'effort pour  
moi.

## S C E N E V I I.

ELIANE, CLEONTE, CLITANDRE, ARGAN,  
MARIANE , HENRIETTE , CHARLOT ,  
JAVOTE, BABILLE, LE NOTAIRE.

B A B I L L E.

Q U'on me laisse le soin de la cérémonie.  
Puisqu'Henriette doit à Charlot être unie ;  
Pour rendre général le bonheur de ce jour ,  
Faisons un même fort à chacun à son tour ,  
Marions tout. Je suis en humeur mariante :  
Avec le Précepteur j'appareille ma Tante ,  
Avec mon Ecuyer, Mariane ; & je croi  
Qu'avec Javote aussi je m'accrocherai , moi :  
Je la trouve à mon gré , bien tournée & bien  
prise.

J A V O T E.

A moi n'appartient pas de devenir Marquise.

192 LA PRUDE DU TEMPS ,

B A B I L L E , à Argan.

Pour l'aimable Charlot ce jeu vaut un trésor ;  
C'est pour lui faire voir durant le siècle d'or  
Que nos conditions n'étoient pas inégales ,  
Et nous ne sçaurions mieux finir nos Saturnales.  
Je vous déclare au moins que nous ne raillons pas.

C H A R L O T .

Non ?

B A B I L L E .

Sérieusement. Procédons aux contrats.  
Je m'en vais les dicter moi-même au Secrétaire ;  
De mon autorité je l'ai créé Notaire.  
J'ordonne qu'à Babille elle donne la main :  
Entendez-vous ? Je donne au prétendu cousin  
En basse Normandie une Charge de Robe.

J A V O T E .

C'est de quoi l'enrichir.

B A B I L L E .

Item , ma garde-robe :  
Pour le jour de la nœce un habit galonné.  
Plus , mes Armes , mon Nom , mes biens au pre-  
mier-né.  
C'est à Monsieur Argan à douer la future :  
Mais on la prend avec ses droits , à l'aventure ,  
Pour ne faire aucun tort à l'héritier Charlot.  
Est-ce fait ?

L E N O T A I R E .

Oui , Monsieur.

B A B I L L E .

On signera tantôt.  
Il nous reste à dresser , diantre , d'un autre étage.  
Un contrat. Ecrivez. *Passes de mariage*  
*Entre tres-haut , tres-bon , très franc , très-adonis ,*  
*Et très-spirituel Monsieur Argan le fils ,*

*D'une*



*D'une part : & modeste , innocente , doucette...  
Passons les qualités , Demoiselle Henriette ,  
D'autre.*

1.

*Le Futur Epoux promet  
A son Epouse Future ,  
De voir chez lui sans murmure  
Abbé , Financier , Plumet.*

2.

*De suivre en tout la grand'mode ,  
D'être peu maître chez soi ,  
Aussi doux , aussi commode ,  
Que cent Maris que je voi.*

3.

*La Future devant nous  
S'oblige , ayant l'ame bonne ,  
De vivre avec son époux  
En fort honnête personne.*

4.

*De prudemment se borner  
En jeu , dépense , équipage ;  
Et de ne le ruiner  
Qu'en deux ans de mariage.*

5.

*D'être une chaste moitié ,  
Loin des moitiés ordinaires ,  
De ne mener de plein-pié  
Qu'une douzaine d'affaires.*

6.

*Avec sa modeste cour  
De se réduire sans peine ,  
A ne veiller jusqu'au jour ,  
Que six jours de la semaine.*

7.

*Et s'il faut coquetter par la fatalité  
 Attachée à l'Hyménée,  
 D'en user sobrement rien que deux fois l'année,  
 Tout l'Hyver & tout l'Eté.*

C'en est assez, signons promptement ces contrats.

ELIANE, *en signant.*

Au moins pour aujourd'hui vous ne vous plaindrez pas.

Je fais tout ce qu'on veut.

*Argan signe ensuite.*

BABILLE.

Vous ferez excellente;

D'abord que vous voudrez être un peu complaisante.

Mais allons promener les nouveaux accordés.

ARGAN.

C'est de l'usage aussi ?

BABILLE.

Demandez, demandez :

Docteur . . . .

CLEONTE.

On doit au peuple aller montrer leur joie ;  
 Sur un char de triomphe il est bon qu'on les voye.



## SCENE VIII.

DAMIS, ARGAN, SUSON, ELIANE,  
CLEONTE, CLITANDRE, MARIANE,  
HENRIETTE, CHARLOT, BABILLE,  
JAVOTE, LE NOTAIRE.

DAMIS. .

Certes, plus à propos je ne puis arriver.  
Mon frere, étoit-ce ainsi qu'on venoit me  
trouver ?

MARIANE.

Monfieur Damis!

HENRIETTE.

Mon Oncle.

DAMIS.

Ouais.

ARGAN.

Pourquoi nous surprendre ?

DAMIS.

Pourquoi ? je fuis venu lassé de vous attendre.

ARGAN.

Quand je me tiens ici des miens environné,  
J'exécute votre ordre.

DAMIS.

Et qui vous l'a donné ?

ARGAN *en montrant le Notaire.*

Vous me l'avez mandé par votre Secrétaire.

DAMIS.

Oh ! oh ! Monsieur Gilet ? A quoi sert ce No-  
taire ?

Un Notaire !

C L I T A N D R E.

Monfieur, je ne puis plus céler  
Un fecret malgré moi qui va fe révéler.

On pardonne à l'amour quoiqu'il puiſſe entre-  
prendre.

Celui que vous voyez à vos pieds eſt Clitandre.

A R G A N.

Clitandre !

D A M I S.

Quoi ? le fils du Comte Telini,  
Avec qui d'amitié je fus toujours uni,  
Au péril de ſes jours qui me ſauva la vie ?

C L I T A N D R E.

Pendant mes jeunes ans la ſienne fut ravie ;  
Je ne ſçai, mais celui de qui je tiens le jour,  
Que l'on m'arrachera plutôt que mon amour.

D A M I S.

Eh ! Monſieur, permettez qu'ici je vous embraſſe.  
Je me doute à peu-près de tout ce qui ſe paſſe ;  
Sans être plus inſtruit, je vous donne mon bien,  
Pour vous unir à moi d'un plus étroit lien.  
L'époux que j'attendois par bonheur ſe dégage.

J A V O T E.

Vous voilà, grace au Ciel, plus heureuſe que  
ſage.

D A M I S.

Mon frere voudra bien m'avouer en ceci.

J A V O T E.

*Seigneur, montez au trône, & commandez ici.*

C L I T A N D R E à Eliane.

Madame, en apprenant que Cléonte eſt mon frere,  
Qu'il n'attend qu'un bonheur qu'Henriette peut  
faire,

Peut-être à vos genoux qu'avec lui je pourrai. ....

E L I A N E *en sortant.*

Je suis trahie , ô Ciel ! on le sçait , j'en mourrai

---

## SCENE DERNIERE.

D A M I S , A R G A N , M A R I A N E ,  
C H A R L O T , H E N R I E T T E ,  
C L I T A N D R E , C L E O N T E ,  
J A V O T E , B A B I L L E ,

B A B I L L E , à *Argan.*

**V**ous me croyez encor votre neveu peut-être ?  
Je ne suis qu'un valet , dont vous voyez le  
Maître ,  
Et l'illustre Javote est l'objet de mes vœux.

A R G A N .

S'il ne tient plus qu'à moi vous serez tous heu-  
reux.

C H A R L O T .

Je n'épouse donc plus ma cousine Henriette ?

B A B I L L E .

Vous me pardonnerez : mais votre Hymen se  
traite

198 LA PRUDE DU TEMPS.

Comme celui des Rois , on l'épouse pour vous.

*Charlot fort.*

LE NOTAIRE à *Sufon*.

Après un tel exemple , eh bien , que dites-vous ?

S U S O N.

Je dis qu'à beaucoup moins Jeanne d'Arc la Pu-  
celle

Eût eu tentation de ne mourir pas telle.

LE NOTAIRE.

Des douceurs de l'Hymen hâtons-nous de jouir.

B A B I L L E.

Allons donc , ne songeons qu'à nous bien ré-  
jouir ,

A bannir désormais toute humeur taciturne ,  
En ramenant pour nous le siècle de Saturne.

*Fin du dernier Acte.*



# P O E S I E S

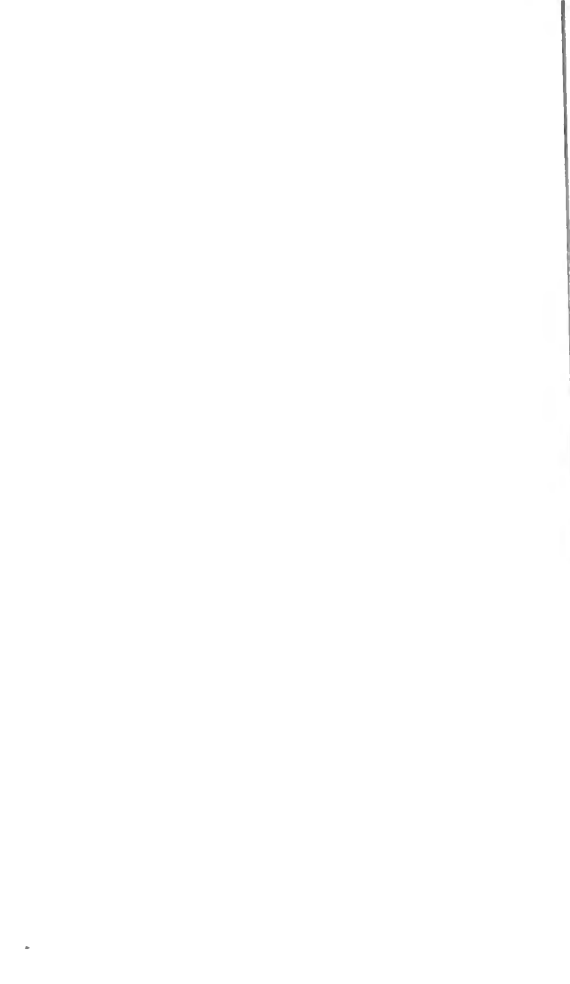
## D I V E R S E S

A D R E S S É E S

A. S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC  
DE VENDÔME,

PAR MR. PALAPRAT.








# RECUEIL DE PIÈCES.

*ÉPÎTRE DE MR. PALAPRAT,  
A MR. ROUSSEAU,*

*Lorsqu'il fut nommé à un Emploi de finance,  
En 1708.*

 RACES à la faveur dont l'Olympe  
t'honore,  
Des jours d'un âge d'or, tu vois naître  
l'Aurore  
Cherchant à te donner des biens d'un  
nouveau prix,  
Phébus se justifie à tous ses favoris,  
Assez de vains Lauriers ont couronné ta tête.  
Une moisson solide enfin pour toi s'apprête:  
Et le Pere de l'or, comme des Vers heureux,  
Te veut rendre à la fois maître de tous les deux.  
Du premier de ces dons s'il fut pour nous avare,  
C'est qu'aux yeux des mortels quoiqu'il soit le  
plus rare,

Il ne lui paroïssoit que le plus vil de tous.  
 Le siècle l'a forcé de penser comme nous.  
 C'est pour le Riche seul que tout rit, tout abonde,  
 Le moindre Trésorier reçoit de tout le monde  
 Plus d'honneur, que n'ont eu la Fontaine & Marot.  
 Un bel esprit sans bien aujourd'hui n'est qu'un sot.  
 S'oseroit-il flater de plaire a quelque belle ?  
 Le Dieu-même des vers trouva Daphné cruelle,  
 Quand de l'or qu'il produit, méprisant la vertu  
 De son mérite seul il paroît revêtu.  
 Il ignoroit encore ce Dieu de la lumière,  
 Que ce riche métal défarme la plus fiere.  
 Mais nos sordides mœurs ont dessillé ses yeux :  
 Il n'a connu que trop, à la honte des Dieux,  
 Qu'on préfère aux forêts de ses lauriers arides,  
 Un seul rameau chargé du fruit des hespérides.  
 De ces fruits adorés, trop surveillant Dragon,  
 Tu n'imiteras pas un avide Harpagon,  
 Qui pour en augmenter la funeste abondance,  
 Reduiroit en déserts la moitié de la France.  
 Oui, je puis t'épargner d'inutiles conseils,  
 Rousseau, je te connois, je connois nos parcs.  
 Attentifs aux leçons des immortelles filles,  
 Sourds aux avarés loix des nouvelles Quadrilles,  
 Maîtres de la Fortune, & non pas ses Valets,  
 Affermis dans nos mœurs par les remords d'Alais,\*  
 Du bureau de Traitans nous ferions un Parnasse,  
 Et nos premiers Commis de Catulle & d'Horace.  
 Avec le bon esprit que tu puissas chez eux,  
 Tu feras sans danger un métier dangereux :

\* *Alais mourut de douleur de n'avoir pu faire  
 ôter un impôt dont il avoit été cause, & laissa auprès  
 de Saint Eustache un monument éternel de son re-  
 pentir.*

Et du fatal Veau d'or , sans opprobre & sans crime ,

Nous te verrons le Prêtre , & non pas la victime.

L'Art est , tu le sçauras pratiquer à ravir ,

Non à servir l'idole , il est à s'en servir.

Puisque tel est l'Edit du Ciel qui l'a fait naître ,

Que sans avoir du bien l'homme ne peut rien être ,

Non pas même être pauvre , & pour moi je sens bien

Que je le serois moins , si j'eusse eu moins de bien ;

J'aurois jusqu'à ce jour par ma Muse importune ,

Sur mille fades tons haranguant la Fortune ,

Fait à force de pas & de soins assidus ,

Peut-être un pas utile après mille perdus.

Au lieu que sans travail , sans cabale , & sans peine ,

Pour moi du pur loisir la source fut prochaine :

Apollon m'y porta : deux Princes généreux

D'abord à me l'ouvrir s'empresserent tous deux.

Content de leurs bienfaits , satisfait de leurs graces ,

De Patrons fastueux sans éprouver les glaces ,

Je pûs dès ce moment en toute liberté ,

D'un Philosophe heureux goûter la pauvreté.

Je la goûte à longs traits dans un réduit tranquille :

Quoique fort éloigné des talens de Virgile ,

Mon bonheur m'a donné deux Mecenes pour un.

Le bien acquis sans soin n'est pas le plus commun.

On apprend mieux qu'ailleurs sur les bords de Garonne ,

A vivre avec celui que la naissance donne.

On n'y peut l'augmenter , & comment ? & par où ?

C'est de tous les pays le plus loin du Perou :

Des mines du Potosé il est les Antipodes ,

Pour y trouver de l'or , je mets au pis de Rhodes ,

On fait à l'Auriège \* un honneur fabuleux :  
Ses flots n'en rendent point leurs voisins plus  
heureux :

Et s'ils roulent quelque or , ce n'est pas comme  
au Tage.

Il va tout à la mer , sans toucher au rivage.  
Mais du Dieu des trésors ce pays négligé ,  
Par les soins de Minerve en est mieux dirigé.  
Elle a toujours régné dans ces sçavantes plaines ,  
Et Toulouse bien-tôt la consola d'Athènes.  
J'y pouvois cultiver & Pallas & Themis ;  
Mais ie n'aurois pas fait tant d'illustres amis.  
Et guéri de l'orgueil de Lucain & du Dante ,  
Ce seul bien vaut pour moi des millions de rente.  
Vois toujours un tel bien de l'œil dont tu le vois :  
Employé à le grossir jusques à tes emplois :  
Ils croîtront , & bien loin , hannissant Uranie ,  
Que la soif d'amasser dessèche ton génie  
Et te force à quitter , pour l'escompte honteux  
La cadence d'un Vers ou facile , ou pompeux.  
Pour consacrer les traits de ta reconnoissance  
Qu'une dixième sœur naisse de la finance.  
Comblé de la faveur de plus d'un demi-Dieu ,  
Tu dois la publier en tout temps , en tout lieu ,  
Va , fuis , crains des ingrats les odieux exemples :  
Pour Condé , pour d'Anguien bâtis les premiers  
Temples.

Que l'encens le plus pur choisi des mains de l'Art ,  
Fume pour ces Heros , fume pour Chamillart ;  
Et des Mécènes vrais , par des Hymnes nou-  
velles ,  
Aux enfans d'Apollon chante ces grands modèles.

\* Rivière qui se jette dans la Garonne, & qu'on appelle Aurigera, parce qu'on croit qu'elle roule l'or.

Je ne veux point ici parcourir tous les rangs,  
De ceux à qui tu dois des Autels différens.  
Si de tes partisans j'allois faire les listes,  
Leur nombre égaleroit celui des novellistes,  
Qui par l'oisiveté rassemblés au Printemps,  
A Vendôme, à Villars, marqueront tous leurs  
camps.

On te fait en tous lieux un accueil favorable,  
Les Muses à leur Cour, & les Dieux à leur table.  
Mais tu ne peux atteindre un bonheur souverain,  
Sans avoir vû d'Anet le Ciel toujours serein.  
Quand l'invincible Alcide y pose sa massue,  
C'est là que chaque Muse est toujours bien reçue.  
Chapelle, la Fontaine y coulerent des jours  
Par les Graces filés, tissus par les Amours.  
Tant d'autres dont les noms honorent l'Hypocrene,  
Et celui qu'inspira l'esprit de Melpomene,  
Et qu'Andronic tout seul sauveroit de l'oubli,  
De qui les tendres Vers, animés par Lulli,  
Sur les rives de l'Eure \* amenant Galatée,  
Du fils de Jupiter ont l'oreille flatée.  
Et moi, qui m'ose ici mêler mal à propos,  
Nous avons tous les jours des loisirs du Heros.  
Né digne de l'honneur de t'en faire connoître  
Avec les beaux talens dont le Ciel t'a fait maître,  
Tu pourrois aisément ne le devoir qu'à toi.  
Mais laisse un si beau soin, à Campistron, à moi,  
Ne perds jamais de vûe un métier qui t'honore.  
Et si tu t'honoras jeune & timide encore,  
Quand chez l'Abbé Brueys nous faisons un trio;  
Moins ouïs de Plutus qu'écoutés de Clio,  
Quel doit être l'effort de ta vertu tranquille,

\* La Riviere d'Eure passe à Anet.

Sur le soin de trouver des Parrons , un asyle ?  
L'abondance produit l'enthousiasme heureux :  
Tes vers seront chantés par nos derniers neveux,  
Veux-tu voir le destin de l'hyfope & du cèdre ,  
Tu n'as qu'à comparer la Thebaïde à Phédre.  
Racine étoit plus riche ; & crois-tu que Cinna  
N'auroit pas avoué pour Frere Surena ,  
Si dans ce dernier temps le premier des Corneilles,  
De ses vers seulement eut occupé ses veilles ?  
La Motte pour les siens couronné tant de fois ,  
Digne Chantre des Dieux , des Héros & des Rois ,  
Qui sans craindre le sort du téméraire Ycare  
Forme son vol hardi sur l'effor de Pindare ,  
Le suivroit de plus près , s'il avoit dans Paris  
Autant de bons Contrats qu'il a gagné de prix.  
Cothurne de Danchet , Cothurne de la Fosse ,  
Que je voudrois vous voir élevés en carosse !  
Non à rêz de chauffée avec mon Brodequin  
Craindre d'être écrasés par le char d'un faquin ;  
Qui fier d'un écusson chargé de sa couronne ,  
Passeroit sur le ventre à Sophocle en personne.  
Un commode équipage aux Muses ne nuit pas :  
On y rêve à son gré sans peur des embarras ;  
Au lieu que dans Paris la Muse fantassine  
Trouve quelque fleau qui toujours l'assasine ;  
Et tel Eumolpe prêt d'enfanter un beau vers ,  
En avorte en glissant & tombant à l'envers.  
J'affiche , & je suis prêt à soutenir des thèses  
Pour un heureux Génie aidé de tous ses aïses ,  
Contre un Génie égal à qui tout manqueroit ;  
Mais le rare dessein ! Qui me contrediroit ?  
La Lyre toute seule encor flattant l'oreille ,  
Trouve envain quelque cœur qu'à peine elle ré-  
veille.

Ces miracles fameux que la Grace a chantés ,

Par ses sons aujourd'hui ne sont plus enfantés.  
 On regarde Amphion comme un conte de Fées ;  
 Et les rochers sont sourds pour les meilleurs Or-  
 phées.

Mais pour faire obéir les rochers & les bois,  
 Le Riche n'a besoin que d'un filet de voix :  
 Les plus indifferens trouvent sa voix touchante ;  
 La nature soumise applaudit quand il chante ; -  
 Et parût-il d'ailleurs plus brutal qu'Orion,  
 Cent Dauphins empressés le traitent d'Arion.  
 Moi-même à qui les ans refroidissent la veine ,  
 Je serois plus suivi qu'un Cigne de la Seine ,  
 Si je pouvois Traitans , Princesses , Paladins ,  
 Dans mes belles maisons , dans mes rians jardins  
 Embellis par les soins du Neveu de le Nôtre ,  
 Traiter l'un , & prêter de l'argent à quelqu'autre ;  
 Et joindre à mes chansons pour quelque objet  
 nouveau ,

Le Bal , la Comedie , & des Fêtes sur l'eau.  
 Du demon du Brouffin j'aurois l'ame faisie :  
 Ce ne seroit que suc , que précis d'Ambroisie ,  
 Lorsqu'en vers je voudrois faire à mon Cuisinier  
 L'honneur que Despreaux fait à son Jardinier.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSIEUR

LE DUC DE VENDOSME,

Sur l'affaire de Brihuega.

C O M P L I M E N T.

*Du 20. Décembre 1710.*

P U I S Q U E Palaprat vit ,  
Palaprat vous adore.

Prince qui méritez bien mieux le nom de *Cid*  
Que l'Amant de *Chimene* & le vainqueur du More.

Il faudra que j'aille à Madrid  
Faire éclater l'ardeur qui pour vous me dévore :  
Ici j'ai beau crier comme un *Crieur d'Edit* ,  
J'entends de tous côtés crier plus haut encore ,  
Elever vos projets suivis d'exploits heureux  
Sur ceux des plus grands Clercs , sur ceux des plus  
grands Preux ,

Avec une chaleur , une égale poitrine  
A celle de *Debeauffe* ardent , impétueux  
En élevant *Corneille* au-dessus de Racine.  
On vous nomme le *Cid* , le Rodrigue nouveau ,  
Et les peuples des bords du Tage & de la Seine  
Ont détourné sur vous ces beaux vers de Boileau :  
*En vain contre le Cid l'envieux se déchaîne ,*  
*L'Europe pour Rodrigue a les yeux de Chimene.*



## L E T T R E

A S. A. S. MONSIEUR

LE DUC DE VENDÔME,

Après la Bataille de Villaviciosa.

*A Bellebat le 28 Décembre 1710.*

J E vous écris , Seigneur , de ces lieux si char-  
mans ,  
Lieux de votre présence honorés chaque année ,  
Où méprisant de l'art les embellissemens ,  
De ses simples beautés la nature est ornée.

Dans ces aimables lieux voisins de *la Ferté* \* ;  
Nous ne nous occupons que des plaisirs tran-  
quilles ,  
Et nous y respirions la pure liberté  
Qu'on ne goûta jamais dans le cahos des Villes.

Tous , gens connus de vous , & j'ose dire aimés ;  
Destinions à la paix cette douce retraite ;  
Vos exploits tout-à-coup dans les airs sont semés ;  
De la Nymphé rapide on entend la trompette.

Tout dit que l'Espagnol a des ailes sous vous ;  
Que vos chiens ne vont pas si vite dans les plaines ;  
Et qu'ils ne forcent point si-tôt de jeunes loups ,  
Qu'il force en vous suivant les plus vieux Capi-  
taines.

\* *Terre de M. de Vendôme.*

Aussi-tôt nous changeons d'humeur & de propos ;  
 Il se fait en nos cœurs une métamorphose ,  
 La gloire les enflâme au grand nom du Héros ,  
 Et nous n'avons depuis scû parler d'autre chose.

Un grave Magistrat qui trouve fort humain  
 Le cœur du pieux Enée ,  
 Dit qu'avec même cœur, par un plus court chemin  
 Vous arrivez au but , & qu'en une journée  
 Vous assurez la destinée  
 D'un Empire aussi grand que l'Empire Romain.

Le Maître de ces lieux, qui vous est doué ,  
 A son affection on diroit qu'il déroge ;  
 Il dit , & je puis bien l'en avoir avoué ,  
 Que de votre valeur vous êtes trop loué ,  
 Et que votre bonté doit partager l'éloge.

Ce Colonel discourtois , incivil ,  
 \* Qui sur le *Mincio* reçut si mal *Eugene* ;  
 Laissons-là sa bonté pour aujourd'hui , dit-il ;  
 Donnons-lui les talens d'un Condé , d'un Turenne.  
 D'ambition j'ai l'ame pleine ,  
 Ici je touche au rang d'Officier Général ,  
 Et j'irois dès demain servant de Caporal  
 Apprendre mon métier sous ce grand Capitaine.

Parmi nous un Convive aimable  
 Soutient que l'on ne fait son devoir qu'à demi ;  
 Si l'on n'est plus long temps à rab e  
 Que vous n'en employez à battre l'ennemi.

\* Il l'empêcha de passer cette rivière en 1706 au Bourg-  
 het , où il étoit posté avec son regiment de Bretagne.

Un jeune Bachelier qui par monts & par vaux ,  
A la chasse après vous , comme un piqueur galope ,  
Dit, qu'il vous auroit crû des sentimens plus beaux ;  
Que vous ne deviez pas prendre au gîte *Stanope* ;  
Qu'ici vous en uiez bien mieux avec les loups ,  
Et que c'est en plein champ que vous les prenez  
tous.

Deux freres , dont l'ainé dans les plus grands ha-  
zards  
A vû l'heureux sang-froid que votre esprit con-  
serve ,  
Disent qu'avec le bras de *Mars* ,  
Il faut que vous ayez la tête de *Minerve*.

Un de nous , surnommé le Prince de Bergame ;  
Qui pour vos intérêts se feroit échine ,  
Sérieux quand il veut , mais qui sçait badiner ,  
Nous contredit exprès , sçachant bien qu'il enflâme  
Nos esprits toujours prêts pour vous d'imaginer  
Tout ce qu'on peut penser d'une belle ame ,  
Inébranlable aux plus grands coups ,  
Dont jamais la fortune à son gré ne dispose ,  
Et qui nous force à croire à la mérempsicose ;  
Voyant le *Grand Henri* revivre tout en vous.

Celui qui sur le Pô payoit votre ost vainqueur ;  
Et qui fait une saulce avec si bonne grace ,  
Dit qu'il auroit voulu vous faire de bon cœur ;  
Au retour du combat un salmis de bécasse.

Le seul qui parmi nous  
N'a pas l'honneur d'être connu de vous ,  
Est un Flamand , comme bien d'autres  
A de nouvelles loix soumis ,

Retenu par ses biens parmi nos ennemis ,  
 Qui ne sont nullement les vôtres ,  
 Et qui tiennent de vous dans *l'Isle* , à ce qu'il dit ,  
 Même langage qu'à *Madrid*.

Quant au Poëte-Clerc , Curé de *Courdimanche* ,  
 Par lui prôné , chanté , harangué , haut perché  
 Sur son Pégase *acrofliché* ,  
 Il espère qu'au moins quelque part dans la *Manche*  
 Vous lui ferez un Evêché.

*Charlot* vient mettre aussi son nés dans l'entretien ,  
 Et tout enfant qu'il est , faisant des *Centuries*  
 Sur le *Prince des Asturies* ,  
 Dit qu'il sçaura regner , *puisqu'il vous aime bien* . \*

Hier dans un plein conseil chacun de nous s'affit ,  
 Et notre Président me dit :  
 Travaille en vers , vieillard , produis quelque mer-  
 veille.

Ma vieilleffe lui répondit :  
 Il faut être jeune & *Corneille* ,  
 Pour parler dignement du *Cid*.  
 Le Président loua cette sagesse extrême  
 Dans un zele pareil au mien.  
 On m'apporta du *Cid* le merveilleux Poëme ;  
 Et j'en parodiai des vers tant mal que bien ,  
 Qui viennent au sujet comme *Mars* en *Carême*.

Ces vers ne m'ont coûté ni fatigue ni veille  
 A les rassembler dans *Corneille* ,  
 Et je mets au pis les railleurs ,

\* On a vu dans une Lettre de M. la P. des *Ursins* ,  
 que le P. des *Asturies* dit qu'il aime bien M. de V.

De vous en faire de meilleurs.

Ou si dans ce dessein Apollon les exauce ,  
J'aurai mon recours à Debeaufse.

---

A S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME.

E P I T R E ,

*Parodiée du Cid.*

**E**Nfin vous l'emportez , l'estime d'un grand Roi  
Vous eleve en un rang , en un sublime emploi  
Qui vous fait protecteur du Trône de Castille.  
Cette marque d'honneur, qui sur votre front brille,  
Est celle d'un Roi juste , & fait connoître assez  
Qu'il sçait récompenser les services passés.

Pour grands que soient les Rois , ils sont ce que  
nous sommes ,

Ils se peuvent tromper comme les autres hommes ;

Mais le choix de ce Prince apprend aux Courtisans ,  
Que les exploits passés lui sont toujours présens ,  
Puisque pour affermir , éterniser , étendre  
Le Trône d'un *Philippe* , il veut un *Alexandre*.

Un Héros qui foumet les peuples sous sa loi ,  
Ouvre de cent cités les portes à leur Roi ;  
Chaque jour , chaque instant pour rehausser sa  
gloire ,

Met laurier sur laurier , victoire sur victoire ,  
Lui fait à ses côtés , au milieu des combats ,  
Signaler son courage à l'ombre de son bras ;  
Le mene tout couvert de sang & de poussiere ,

Porter par tout l'effroi dans une armée entière ;  
 Chasser par sa valeur cent escadrons rompus :  
 Et pour penser encor quelque chose de plus ,  
 Sur sa tête en un jour de palmes si couverte ,  
 Fait lire a l'Archiduc le destin de sa perte ,  
 Lui fait imaginer qu'a ses premiers exploits  
 Les Royaumes entiers tomberont sous ses loix.  
 Il n'espere plus rien , & tout le persuade  
 Qu'il voit Philippe assis au trône de Grenade ,  
 Les Catalans soumis trembler en l'adorant ,  
 Gironne recevoir ce nouveau Conquérant ,  
 Le Portugal se rendre , & tes nobles journées  
 Portant de-là les mers ses hautes destinées ,  
 De tout l'or du Batave enrichir ses lauriers..

Enfin , tout ce qu'on dit des plus vaillans Guer-  
 riers ,

On l'attend de Vendôme après cette victoire.  
 Dans un sanglant assaut il se couvre de gloire ,  
 Force huit Bataillons , va combattre a l'instant ,  
*Et prend comme Rodrigue halcine en les comptant.*  
 Il vole , il va chercher un fameux Capitaine ,  
 Qui de l'art d'*Hannibal* , de la valeur Romaine ,  
 Cent fois a fait briller l'assemblée achevée ,  
 Que Vendôme lui-même a jadis éprouvée.  
*Staremberg* , en un mot , quel plus beau nom de  
 guerre !

Si ce grand Chef a fui devant son cimeterre ,  
 Paroissez , Hollandois , Portugais , Allemands ,  
 Et tout ce que la ligue unit par ses sermens ,  
 Que Vendôme constant, sage, à qui tout succède,  
 Soit désormais le Cid: qu'à ce grand nom tout cède.



A S. A. S. MONSEIGNEUR  
LE DUC DE VENDOSME.

*Sur le Virelais de M. Campistron , dont le refrain  
est : Ah ! le beau coup que l'Amour  
vient de faire.*

C A P R I C E.

**D'**Un Prince absent desœuvré Secrétaire ;  
Depuis un mois j'étois hors de combat,  
Dans mon marais languissant, solitaire ,  
Par rhume affreux réduit sur le grabat :  
Apollon vint. Je crûs son ministère  
De Médecin pour ma toux salutaire :  
Mais à ce soin loin qu'il se préparât,  
A ses côtés j'aperçus un Notaire,  
Ouais , qui voudroit être mon légataire ;  
Pensai-je alors ? Les biens de Palaprat  
Ne payeroient pas les frais de l'inventaire.  
L'Amour suivoit. De ce triumvirat ,  
Dit Apollon, voici tout le mystère.  
Vendôme épouse , & tu penfes te taire ,  
Vieux paresseux , à mes dons refractaire ?  
Quoi , falloit-il que quelqu'un célébrat  
A tout l'Olympe une fête si chère  
Plutôt que toi ? Rougis , écoute , ingrat ,  
*Quel Virelais Campistron vient de faire.*

Il me le lut. Est-ce le caractère  
D'un Euripide au vingtième carat ?  
Il vient de lui , comme moi de Clotaire.

Vous vouliez bien , dis-je , qu'il s'en parât ,  
 Et l'avez fait vous-même ; oui vous , pour plaire  
 A cette Cour où se passa l'affaire ,  
 Où vous n'osez aller qu'en apparat ;  
 Dont le sacré Vallon est tributaire ,  
 Où les Amours regnent mieux qu'à Cithère ,  
 Où le destin a permis qu'on livrât  
 De Jupiter la foudre meurtrière ,  
 Et de Venus la ceinture ouvrière  
 De grace vive & de brillant éclat ,  
 Au couple heureux qu'en ce ciel on révère :  
 Enfin à Seaux. Bien traitez la matière.  
 Mais comme un Dieu fidèle au célibat ,  
 Ne doit sçavoir telle légende entiere ,  
 Vous avez dit , croyant qu'on s'y trompât ,  
*Quel Virclais Campistron vient de faire.*

Ah ! j'aurois fait , par ce jour qui m'éclaire ,  
 Le beau premier un terrible fabat ,  
 Chantant Hymen , si j'eusse eu la voix claire ,  
 Mais elle est telle encor qu'à Bellebat ( 1 )  
 Oui , mon Héros , & mon Dieu tutelaire ,  
 Non seulement la veine , mais l'artère  
 J'aurois ouvert , j'aurois crié *vivat*  
 Comme un perdu , ne m'embarassant guère ,  
 Dans les transports d'une ardeur non vulgaire ,  
 Qu'on applaudit , ou qu'on invektivât.

On vit a *Seaux* les plaisirs à l'enchère ;  
 Parmi les Dieux , pas un qui s'en privât ;  
 L'*Hymen* , *Comus* avec sa bonne chere ,  
 Mars , les neuf Sœurs , les Amours & leur Mere ;  
 Rien n'y manqua , Seigneur , que votre Frere :

( 1 ) *J'avois eu l'honneur d'y passer les Fêtes de Pâ-*  
*ques avec M. de Vendôme , & j'étois fort enrhumé.*

Mais



Mais si le Ciel faisoit qu'il arrivât  
 Sept ou huit mois avant que fussiez pere ,  
 Lors je voudrois qu'Apollon relevât :  
*Quel Virelais Palaprat vient de faire !*

---

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE  
 DE VENDÔME,

*Sur ce qui se passa au Temple le jour que S. A. l'honora  
 de sa présence pour la première fois.*

R O N D E A U.

**Q**ue dans le Temple on fit de feux de joye !  
 Du Boulevard jusques à Sainte Avoïe ,  
 Quel bruit ! quels flots d'un peuple curieux ;  
 Qui vous voyant s'écrioit jusqu'aux cieux :  
 O ! que de biens Vendôme nous envoie !

On prodigua les fleurs sur votre voie ,  
 Et tous les soins que le respect emploie ;  
 Soins , qui pour vous n'ont jamais brillé mieux  
 Que dans le Temple.

Si ces transports scûrent plaire à vos yeux ,  
 Princesse , à qui l'on compte pour ayeux ,  
 Plus de Héros qu'on n'en vit devant Troye ,  
 Nous méritions une si noble proye.  
 Cù pouvoit-on placer le sang des Dieux ,  
 Que dans le Temple ?



A. S. A. S. Monseigneur DE VENDOSME,  
 GRAND PRIEUR DE FRANCE.

*Pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé au  
 Temple quand Madame la Duchesse de Vendôme  
 y vint.*

B A L A D E.

Q Uand la Princesse avec Vendôme unie  
 Nous visita pour la première fois,  
 De sa visite adonc ne fut punie,  
 Ains vit l'accueil qu'on fait au sang des Rois.  
 Ces lieux d'asyle & paisibles & cois  
 Furent forcés; la presse y fut si forte,  
 Qu'on s'étouffoit. On croit à la porte  
 Plus qu'au festin (1) de la S. Barnabé,  
 Plus qu'à la Foire, (2) où par neffles tombé  
 Dans le panneau, maint for à rire apprête:  
 Depuis qu'on mit Templiers à jubé,  
*Jamais au Temple on n'a vû telle fête.*

Soudain sentis ma verve rajeunie,  
 Et raisonna la lyre sous mes doigts,  
 De chants joyeux, sur la gloire infinie

(1) *Grand repas de fondation au Temple, où bien  
 des gens tâchent de se feurrer.*

(2) *Le jour de la S. Simon & S. Jude, la Foire est  
 dans le Temple. C'est un vieil usage de dire qu'on y  
 donne des neffles, & on y barbouille de noir ceux qui  
 sont assez simples pour en aller chercher.*

Des deux Epoux , & sur leur digne choix.  
 Du frere absent point n'oubliai les droits.  
 L'Abbé ( 1 ) de qui l'exemple nous exhorte ,  
 Fit tes honneurs , Dieu sçait de quelle sorte :  
 Moi qui servois d'Acolyte à l'Abbé ,  
 De la terrasse , ainsi que d'un Jubé ,  
 J'allois criant au peuple à pleine tête :  
 Que ce jour soit dans la joie absorbé ,  
*Jamais au Temple on n'a vû telle fête.*

Combien *Minerve* & *Venus Uranie*  
 Vont l'enrichir de trésors à la fois !  
 Tu sçais , des temps instruite *Polymnie* ,  
 Qu'il n'en eut onc de pareils autrefois.  
 Nos Chevaliers , Commandeurs & Grand-Croix ;  
 Qui font la guerre au Tyran de la Porte ,  
 Et sans fixer l'ardeur qui les emporte ,  
 ( 2 ) Où s'arrêta le fier époux d'Hebé ,  
 Passent les murs ( 3 ) teints du sang de Thisbé ,  
 N'ont titre aucun de semblable conquête ;  
 Et l'Ordre a dit , tout Registre exhibé ,  
*Jamais au Temple on n'a vû telle fête.*

## E N V O I.

Pour redoubler la bonne compagnie  
 Qu'Hymen prend soin d'assembler sous tes toits ,  
 N'attends le jour de la cérémonie  
 De ta famille augmentée en neuf mois.  
 Le Ciel, dit-on , n'est plus sourd à nos voix ,  
 Et des Zéphirs la légère cohorte ,  
 A ton vaisseau fera bien-tôt escorte ;

(1) M. l'Abbé de Chauvieu.

(2) Aux Colonnes d'Hercule. (3) Babylone.

Le bruit en est avidement gobé.  
 Que je sois roche ainsi que Niobé,  
 Si le destin admet notre requête,  
 Prince à nos yeux trop long-temps dérobé,  
*Jamais au Temple on n'a vû telle fête.*

---

A S. A. S. MADAME LA DUCHESSE  
 DE VENDOSME,

*Pour la conservation de mon franc-salé.*

R O N D E A U.

U N peu de sel tous les ans pour l'usage  
 De mon petit & peu riche ménage,  
 M'est par Aubry ( 1 ) délivré du Grenier ;  
 Vû que dessein n'ai d'être Faußionnier,  
 Reine d'Anet, conservez mon partage.

Retranchez-en plutôt au Cuifinier ;  
 Avec prudence il le doit manier,  
 Et le plus sûr met parfois au porage  
 Un peu de sel.

Il en viendra chez vous plus qu'à Brouage ;  
 Si le sel est le symbole du sage :  
 Onc en ce sens n'en eus pour un denier,  
 Et tout au plus moins piquant que Regnier ( 2 ) ;  
 J'ai par hazard jetté dans quelque ouvrage  
 Un peu de sel.

( 1 ) Concierge d'Anet, & Maître du Grenier à  
 Sel. ( 2 ) Auteur de Saigres.

## A M. R.

*Qui m'avoit demandé une Lettre que j'avois écrite au  
sujet des Fêtes d'Anet, à l'arrivée de S. A. S.  
Madame la Duchesse de Vendôme.*

**C** Her voisin, toujours prêt à rire,  
Restauteur de la gayté,  
Qui d'un enjouement sans satire  
Réveille la société.

Imitateur de la nature,  
O ! toi, dont le talent heureux  
En toute sorte de figure,  
Te transformes quand tu le veux.

Copiste adroit, gentil Prothée,  
Qui rends ( quoique maigre & fluet )  
Le riche Auteur de Galarée,  
Et le pauvre Auteur du Muet.

Grand Clerc en Métoposcopie ( 1 ),  
Qui vois de loin un fat banal,  
Et sçais en faire une copie  
A corriger l'original.

Convive éternel sans crapule,  
Gaillard Aristarque des fots ( 2 ),  
Que l'un & l'autre crépuscule  
Trouva souvent parmi les pots.

(1) *La science de la physionomie.* (2) *Critique*  
K iij

Qui sans que rien de bas s'y mêle ,  
Prends la débauche sur un ton ,  
Qu'en ta faveur on renouvelle !  
Le décret qu'on fit pour Caton.

Oui , plutôt Paris équitable  
Fera par une expresse loi  
Des vertus des plaisirs de table ,  
Qu'un homme vicieux de toi.

Dans ces délices innocentes  
Que l'on a du contentement !  
Qu'on est charmé , soit que tu chantes ;  
Soit que tu contes seulement !

Enrichissant par tes peintures  
Et par la beauté du jargon ,  
La plus simple des aventures  
Arrivée à quelque Gascon.

Mais quel excès de plaisir gagne  
L'esprit & le cœur à la fois ,  
Lorsque ton tiorbe accompagne  
Les tendres accens de ta voix !

O ! toi , qui prends grand soin de rendre ;  
Buvant souvent , ton gosier net ,  
Tu viens donc de te faire entendre  
A la Divinité d'Anet ?

Pour moi , pauvre bête éclopée ,  
Et qui n'ai plus que des désirs ,  
Dans la vive *Prosopope*  
Je me suis tracé vos plaisirs.

( 1 ) Et dans mon cabinet , assis au pied des hêtres ,  
Pour tâcher de me consoler ,  
J'ai fait jouer , danser , parler  
Tous vos personnages champêtres.

Mais puisque tu n'as pas vû la Lettre que  
j'ai écrite sur ce sujet à une Dame de la Cour  
de S. A. & que tu me témoignes désirer de  
la voir , je vais te contenter , au moins en  
partie , & t'en donner les fragmens , dont  
je me souviendrai.

*Dessus de la Lettre.*

A Madame , Madame... Epouse d'un Epoux  
Qui ne craint guères les coups ,  
( 2 ) Pour les sauver à son Maître  
Qui s'offre à les recevoir.  
C'est la nommer. Cotron est le seul peut-être  
Qui pense ainsi sur son devoir.

Après quelques lignes de prose , où je la  
prieois de vouloir bien ne laisser pas ignorer  
à S. A. la douleur que j'avois eue de n'avoir  
pû lui faire la révérence avant son départ  
pour Anet , ce mot d'*Anet* & celui de *no-*  
*ire Princesse* , langage de vieux domestique ,  
qui avoit échappé à mon affection ; ces  
mots , dis-je , de *noire Princesse* & d'*Anet* ,  
veillèrent ma verve , & j'apostrophois  
ainsi ce jour délicieux.

( 1 ) Vers de M. Despreaux

( 2 ) Action du combat de Cassan.

Anet , quelle est ton allégresse ?

Tu peux enfin dire , *Notre Princesse*.

Qu'après ce bien long-temps nous avions soupiré ?  
Du Fils du Grand Henri , Palais , belle campagne  
Où Mars s'est avec lui si souvent retiré ,  
Charme par cent plaisirs son auguste Compagne ,  
Tandis que ce Heros sur l'Ebre désiré ,  
Par l'Envie elle-même à regret admiré ,  
Vole au secours des Trônes de l'Espagne.

Quand la Princesse paroîtra ,  
Quel sera l'embarras de l'Orateur timide ?  
Ciel ! que deviendra-t-il , quand en elle il verra  
Le sang de Mars & l'épouse d'Alcide ?  
Il va , surpris à son aspect ,  
Lui présenter le second tome  
Du compliment du Maire de Vendôme.  
Le trouble est un effet de joie & de respect.  
Qu'il dépêche en tremblant son pompeux coq-à-  
l'âne ,  
Et qu'au moment qu'il parlera le mieux ,  
La jeunesse du Bourg , lasse du sérieux ,  
L'interrompe d'une forlâne ;  
Que tout le peuple réuni ,  
Malgré la lisière normande ,  
Plus encline aux procès que Moines de Cluni ;  
Ne songe qu'à danser & boire à l'Allemande ,  
Et que paré d'une guirlande ,  
Le chenu Gouverneur (1) de trente ans rajeuni ,  
Des jeunes gens mene la bande.  
Que le Comus d'Anet , le délicat Petit (2) ,

(1) C'est un vieux Gentilhomme blanc comme un cygne.

(2) Maître d'Hôtel de S. A.



Du temps de Galatée (1) imite la bombance ,  
 Qu'il fasse à l'appetit succéder l'abondance ,  
     A l'abondance l'appetit ;  
 Que sur-tout le souper y soit joyeux & long ;  
 Que de tout l'entretien les ris soient la matiere ,  
     Et que pour faire chere entiere ,  
     Petit au fruit prenne le violon (2)  
     Je l'entends , je vois qu'on l'admire :  
     Il va passer pour Appollon ,  
     Si mon cousin ne prend sa lyre.  
 Ah ! que pour les soupers jusques au jour portés  
     Ne possédons-nous le Grand-Maitre ?  
     Juste Ciel ! que n'y peut-il être ,  
     Et moi combattre à ses côtés ?

Que le Vertumne adroit d'un plus beau potager  
 Que ceux d'Alcinoüs craints par le sage Ulysse ,  
 Aille tous les matins ses tributs partager  
     Entre la cuisine & l'office.  
 Que les pêches y soient moins rares que verjus ,  
 Que mon friant cousin y fasse larges brèches :  
 On sçait depuis long-temps qu'il ne hait pas les  
     pêches ,  
 Quand elles ont une pinte de jus (3).

Que du Concierge Aubry l'esprit universel  
 En bons vins , en bons lits , a la fête réponde ;  
     Qu'il brille à loger tout le monde ,  
     Sans pourtant oublier mon sel (4).

Que le Canal Dauphin ait mille jeux semblables

(1) Fête donnée à Anet à Monseigneur en 1686.

(2) Il en joue dans la dernière perfection.

(3) C'étoit un bon conte du célèbre jeu M. Raison.

(4) Voyez le Rondeau ci-dessus.

A ceux du grand Canal ( 1 ) protégé par saint Marc ,  
 Sur les bords qu'on tire de l'arc ;  
 Qu'on y dresse cinquante tables ,  
 Qu'on donne aux Cordeliers ( 2 ) du Parc  
 Liberté de faire les diables.

Par les ardeurs du Soleil ,  
 Que la côte sèche & cuite ,  
 De S. Germain de la Truite ,  
 Soit un parterre vermeil  
 D'anemones & de roses  
 Plus brillantes que saphirs ,  
 Par les amoureux Zéphirs  
 Toujours fraîchement écloses.

Du prieuré de Dumanet  
 Que les cailloux deviennent des dragées ,  
 Que toutes les pierres d'Anet  
 En émeraudes soient changées :  
 Plus forts que le belier ce feroient des outils ,  
 Pour reprendre les murs pris par le Prince Eugene ;  
 Nous en aurions plus que Pointis  
 N'en apporta de Carthagene.  
 Que de ses bords marécageux  
 L'Eure à grands flots d'argent sorte dans les prairies ?  
 Qu'a pleines mains celui qui payra tous ces jeux ,  
 Jette l'or & les pierreries.  
 Mais , non , quand il en jetteroit  
 A l'honneur d'une telle fête ,  
 Je crois qu'encore il trouveroit  
 Des gens qui secoûroient la tête :  
 On ne peut jamais contenir  
 Sa femme & tout le monde , a bien dit la Fontaine.

(1) *Le grand Canal de Venise.*

(2) *Il y a un petit Couvent de Cordeliers dans le Parc d'Anet.*

L'un plus que l'autre en voudroit emporter ,  
Et l'on pourroit enfanglanter la Scene.

Pour ne faire entrer sur les rangs  
Que les combats que l'allégresse inspire ,  
Qu'on serre l'or , source des différends ,

Et que l'on ne songe qu'à rire.

Que de bon vin chez soi chacun pourvû ,  
Célèbre ce grand jour , & le marque en son livre.

Qu'enfin ce jour la Fleur s'enivre ,

[1] Phénomène non encor vû.

Qu'en beaux carousels & tournois

On fasse de grandes dépenses.

Que ne puis-je en galant harnois

Aller y rompre quatre lances ,

Et de mon adresse ébahi

Rendre le spectateur des fêtes

Entre moi seul & Dufai , [2]

Balançant sur le prix des têtes ?

Qu'on n'entende par-tout que cris

De *Vivat* , & des chants de joie ,

Et que l'on prodigue les prix ,

Et pour l'arquebuse , & pour l'oie.

Que le vainqueur soit haut placé

Sur un char que mene Grand'erre ,

[3] Sonnet... Mais Sonner a versé ,

Je donne aussi du nés à terre.

(1) *Contre-vérité aussi grande que si l'on la disoit  
du lever du Soleil.*

[2] *Officier de la Compagnie des Gardes de M. de  
Vendôme. Il étoit non-seulement Cavalier au siège de  
la Rochelle , mais Brigadier dans sa Compagnie. Or  
en ce temps là les Cavaliers avoient de grandes mou-  
staches , & les Cornettes étoient beaucoup plus vieux  
qu'aujourd'hui les Mestres de Camp.*

(3) *Vieux Cocher , grand verseur.*

## E G L O G U E.

Mise en Musique par M. LULLY, fils du  
célèbre M. Jean-Baptiste Lully.

*Chantée à Anet devant MONSIEUR  
le de Février 1691.*

DAPHNIS, MENALQUE, PALEMON.

D A P H N I S.

**L**E fils du grand Sylvandre honore ces hameaux  
De son auguste présence :  
Bergers, par mille chants nouveaux  
Signalons aujourd'hui notre reconnoissance.

M E N A L Q U E.

Que pouvons-nous entreprendre  
Qui fasse éclater mieux  
Que de remplir ces lieux  
D'autels, d'encens, de vœux en l'honneur de Syl-  
vandre ?  
Commençons par chanter ses vertus, ses exploits.

P A L E M O N.

Les Muses manqueroient de voix  
Pour un dessein si téméraire.  
Soyons zélés sans être trop hardis :  
Au fils de ce Héros efforçons-nous de plaire,  
L'encens qu'on brûle pour le fils  
Est toujours agréable au pere.

DAPHNIS.

Sur la terre &amp; dans les cieux

Tout est plein de ces exemples :

Quand Mercure, Apollon, & Bacchus ont des  
Temples,C'est un honneur qu'on rend au Souverain des  
Dieux.

MENALQUE.

L'Olympe approuve ces partages,

Sylvandre y trouvera de secrètes douceurs.

Il regne seul dans nos villages :

Mais son fils avec lui regne dans tous les cœurs.

PALEMON.

Que cet auguste fils occupe vos musettes,

Que leurs plus agréables sons

Soient d'un ardent respect les tendres interprètes.

Je donnerai pour prix mon chien &amp; deux houlettes,

A qui dira pour lui de plus nobles chansons.

DAPHNIS.

Athènes de Minerve a reçu mille graces,

Rome est de Mars le célèbre séjour,

Thébes du Dieu du vin, Delphes du Dieu du jour,

Et Cithère &amp; Paphos des Amours &amp; des Graces.

Mais si nos vieux ormeaux,

Nos jeunes bois, nos prés, nos voix, nos chalu-  
meauxAu Fils du grand Sylvandre ont le bonheur de  
plaire,Rome, Athenes, Paphos, Delphes, Thébes, Ci-  
there,

Vous ne valez pas nos hameaux.

MENALQUE.

Le Printemps de ses fleurs embellit nos prairies ;

L'Été fait mûrir nos moissons,

L'Automne de ses fruits remplit nos Bergeries,

Le triste Hyver déplaît par ses glaçons.

Mais si le Héros que je chante  
N'attend pour nous quitter que la saison riante,  
Froids Aigilons, vous fairez nos plaisirs,  
Nos beaux jours finiront au retour des Zéphirs.

D A P H N I S.

Ce séjour si charmant n'est qu'un désert affreux  
En son absence.

M E N A L Q U E.

Un moment de sa présence  
Suffit pour nous rendre heureux.

D A P H N I S.

Par elle tous nos soins, tous nos soucis nous quit-  
tent,

Rien n'en peut mieux exprimer le pouvoir,  
Nous cherchons autant à le voir  
Que ses ennemis l'évitent.

M E N A L Q U E.

La Déesse des Amours  
Rend son repos plein de charmes.

D A P H N I S.

Mars l'accompagne toujours  
Aussi-tôt qu'il prend les armes.

M E N A L Q U E.

Qu'il brille dans le sein de l'Empire des Lys,  
Qu'il aille se couvrir d'une noble poussière,  
Il est par-tout l'image de son pere....

P A L E M O N *en l'interrompant.*

Que dirois-tu de plus? Viens recevoir le prix.



## V E R S

*Pour être chantées à un Souper qu'on donna à Monseigneur le Grand-Prieur, en 1686.*

Rien n'est comparable au Héros  
Dont notre rable est honorée;  
Il surpasse en beauté le fils de Cithérée,  
Il boit mieux que le Dieu des pots,  
Il a le port, la noble audace,  
La valeur du Dieu de la Thrace,  
Pareils mépris pour les hazards.  
Enfin telle est leur ressemblance,  
Que la seule Venus entre ce Prince & Mars  
Pourroit faire la différence.

A MONSEIGNEUR DE PHELYPEAUX,

SECRETAIRE D'ETAT,

*Pour le remercier de l'honneur de son souvenir pendant que j'étois au Siège de Valence, en 1696.*

## R O N D E A U.

Q'avec des Vers avoués du Parnasse,  
A Mécenas Clio présente Horace,  
On n'en fera ni surpris, ni jaloux:  
Mais, moi, par où m'être attiré de vous  
Tant de bontés? Ce bonheur me surpasse.

J'en suis si fier que j'essuierois les coups  
 Que de Valence on fait pleuvoir sur nous,  
 Si l'on n'étoit repoussé d'une place  
 Qu'avec des Vers.

Vous avez trop excité mon audace,  
 Et désormais qu'est-il que je ne fasse ?  
 Sans être heureux les Poètes sont fous.  
 Mais quelque vain qu'on soit d'un sort si doux,  
 On n'oseroit répondre à votre grace  
 Qu'avec des Vers.

---

Sur ce que pendant ce même Siége de  
 Valence on confondoit souvent le nom  
 de M. de Lapara avec le mien, & qu'à  
 tous momens on disoit l'un pour l'autre.

#### R O N D E A U.

Pour Lapara mainte charette traîne,  
 Cet attirail qui grossit le Domaine,  
 Et les trésors de l'avare Pluton ;  
 Comme mortiers, bombes, poudre, canon.  
 Don Colmenere (1) en a chaude migraine.

Je n'en ai moins, & l'Yvrogne Goulon (2),  
 Par quiproquo pourroit jeter son plomb  
 Sur Palaprat, tant il a grande haine  
 Pour Lapara.

(1) Il défendoit la Place.

(2) Il commandoit l'artillerie de la Place.



Or s'il alloit faire cette fredaine  
De m'honorer de la mort d'un Turenne ,  
Si prompt mort prévient l'art d'Apollon ;  
Et je m'en vais changer exprès de nom ;  
De peur qu'un coup étourdi ne me prenne  
Pour Lapara.

---

A M O N S E I G N E U R  
L E C O M T E D E M A U R E P A S ,  
S E C R E T A I R E D ' E T A T ,

*Pour répondre à une Lettre dont il m'avoit honoré ,  
dans laquelle il nous traitoit , M. Campistron &  
moi , de Castor & Pollux , pendant l'assemblée des  
Etats Généraux de la Province de Languedoc , dont  
j'avois l'honneur d'être en qualité de Député de la  
Ville de Toulouse.*

A Montpellier, le 28 de Novembre 1697.

**J**Eune Ministre. héritier de l'Atlas  
Qui de l'Olympe est l'appui nécessaire ,  
Accoutumé par les soins d'un tel pere ,  
A voir ce poids , & ne s'étonner pas ;  
Contente-toi , généreux Maurepas ,  
De m'honorer de tes Lettres fréquentes :  
De ta bonté ces marques surprenantes  
Dans mon pays font aïlez de fracas ,  
Et sur les bancs déjà de nos Etats  
On va chercher ma naissance , ma vie ;  
De mes ayeux on fouille les cercueils ;  
Prélats , Barons , tous me portent envie.

Jamais faveur fut-elle sans écueils ?

De trop d'éclat la grandeur est suivie.

Appelle-moi , lorsque tu m'écriras ,  
Mainard , Racan , Voiture , la Fontaine ,  
Et donne moi des Héros d'Hypocréne ,  
Les plus beaux noms autant que tu voudras ,  
Je n'en croirai que ce que j'en dois croire ,  
Et jouirai cependant d'une gloire  
Dont mille gens ne s'apercevront pas.  
Mais de Castor , de Pollux , je te prie ,  
Retranche-moi les noms trop glorieux ;  
De si grands noms passent la raillerie.  
Dès qu'un mortel s'élève au rang des Dieux ,  
A tout le monde il fait ouvrir les yeux.  
Je ne puis voir sans une crainte extrême  
Tous les dangers de la grandeur suprême.  
Pour la pouvoir regarder sans effroi ,  
Il y faudroit être né comme roi.  
Je ne chéris que les honneurs paisibles ,  
Point de bonheur qui fasse tant de bruit :  
Trop de fortune a des revers terribles ,  
Tu vas le voir dans l'exemple qui suit.

---

## L E P O I R I E R .

### C O N T E .

A U temps jadis qu'on avoit sur les Dieux  
Une croyance absurde & ridicule ,  
Et que l'abus fut tel , qu'en quelques lieux  
Le Singe étoit en même rang qu'Hercule ;  
Dans un Village assez près de chez nous ,

(Peuple sorti du Tectosage antique,)  
Étoit gisant sur la place publique  
Un vieux tronc d'arbre abandonné de tous,  
En son vivant Poirier, dit la chronique.  
Poirer porter n'étoit pas sa vertu,  
Ombrage moins. N'étant d'aucun usage,  
Pauvre Poirier par le commun suffrage,  
A coups de hache un jour fut abattu.  
Le voilà donc étendu dans la place  
Tout de son long Recevant mille affronts;  
Et des enfans, & de la populace,  
Jusqu'à servir de mangeoire aux grisons  
Dans les marchés. Que tes métamorphoses,  
Deesse aveugle & sourde à tant de vœux,  
A ton caprice exposent toutes choses!  
Par un chemin de myrtes & de roses  
Mène un magot chez le sexe amoureux;  
En brasselets fais porter les cheveux  
D'une guenon recrépie à vingt doses;  
Fais un Seigneur d'un maltotier, d'un gueux;  
Ce peu que j'ai, prens-le encor, tu le peux,  
Viens attaquer mon humeur si tu l'oses.

Sur un Poirier c'est trop moraliser;  
Reprenons donc l'histoire de notre arbre.  
Un Prêtre en vain vouloit solemniser  
Un vieux Mercure. Il n'étoit pas de marbre,  
Ains d'un bois blanc, mol & prompt à s'user.  
A peine encor connu de quelque vieille,  
Au Dieu tantôt il tomboit une oreille,  
Et puis un bras. Il n'osoit l'exposer:  
On eut été tenté de mépriser  
Jupiter même en figure pareille.  
Il faut des Dieux dorés pour imposer.  
Le Prêtre fin du Temple du Village

Avoit de quoi son malheur réparer :  
Son pere étoit Sculpteur , lui de dorer  
Avoit jadis fait son apprentissage  
Avant d'entrer aux Myſteres ſacrés.  
Pour faire un Dieu tout brillant de lumière ,  
Tout battant-neuf , à nos Maîtres Jures ,  
Il ne manquoit qu'une bonne matiere :  
Mais bonne ou non , qu'importe ? Et que ne peut  
Un ouvrier de qui les mains excellent !  
Ah ! par ma foi quand l'or & l'art s'en mêlent ,  
On fait un Dieu de tout ce que l'on veut.  
Saule , Poirier ſert dans la conjoncture ;  
Et , n'en déplaiſe au proverbe ancien ,  
*Tout bois n'eſt propre à former un Mercure :*  
C'étoit déjà choſe facile & ſûre ,  
Quand la façon ſur-tout ne coûtoit rien.  
Témoin ce tronc rebut de la contrée :  
On le façonne & peint en camayeu ;  
Eſt-il brillant , doré , mis en beau lieu ,  
De mille fots l'Idole eſt révérée ,  
Et chacun vient rendre hommage à ce Dieu.  
Son Prêtre étoit riche comme un augure ,  
S'il avoit ſçu ménager l'aventure.  
Joignant l'erreur à la dévotion ,  
Il ſe perdit par trop d'ambition :  
Il ne ſçavoit vanter qu'à toute outrance  
Et ſon Mercure & ſa protection.  
Ce n'étoit rien , s'il n'eut eu l'imprudence  
De l'étaler à la Proceſſion.  
Vous vous montrez , c'eſt-là votre ruine ,  
Riches mortels élevés du néant ;  
Toujours le peuple à quelque fainéant  
Trop curieux d'aller à l'origine.  
Tel fainéant à ce Dieu fut fatal.  
On le portoit en pompeux équipage ;

Pour son malheur un vaurien du village  
Le vit passer ; c'étoit le Maréchal ,  
De son quartier le goguenard banal ,  
Dont les bons mots passoient pour des oracles.  
Il s'écria , l'indiscret ! le brutal !  
Portons nos vœux à d'autres tabernacles ,  
N'aurions-nous pas honte de le prier ?  
Quoi , c'est donc là ce faiseur de miracles ?  
Le plaissant Dieu ! nous l'avons vû Poirier.

---

## L'ORIGINE DU FARD ,

O U

## METAMORPHOSE D'HEBÉ

E N V I E I L L E .

**Q**ue ne peut de dépit une femme embrasée ,  
Qui voit , ou qui croit voir , sa beauté méprisée :  
La jalouse Junon dans son emportement  
Immola tout le sexe à ce ressentiment.  
Pour marque de victoire à peine à sa Rivale ,  
Paris eut fait le don de la Pomme fatale ,  
Que sur son char ailé cette Reine des Dieux  
S'éloigne avec fureur de ce Juge odieux.

Temoins de son affront , sûrs de sa violence  
Les Dieux , Jupiter même , évitoient sa présence ,  
A ses bouillans accès tout cherche à se cacher ,  
Iris seule en tremblant ose encor l'approcher.  
Mais Junon l'immolant au courroux qui l'anime ,  
En fait de son chagrin la première victime.  
Elle accuse ses soins & sa dextérité ,

Soupçonne son devoir & sa fidélité ,  
 Que Venus n'a vaincu que par sa négligence ,  
 Qu'avec cette ennemie elle est d'intelligence ,  
 Enfin tout ce qu'exhale un transport furieux.

J'ignore , dit Iris , quel sort injurieux  
 Insultant à la fois mon zèle & ma foiblesse ,  
 Irrite contre moi mon auguste maîtresse :  
 Mais pour justifier vos charmes & mes soins ,  
 Je ne veux près de vous que vos yeux pour témoins.

Oui , vos yeux décidant cette illustre querelle ,  
 Vous ont dit mieux que moi Junon est la plus belle ;  
 Et si vous n'eussiez crû qu'ils ne se trompoient pas ,  
 Eussiez-vous exposé d'équivoques appas ?  
 Des aveugles humains connoissant le caprice ,  
 N'en connoissiez-vous pas le foible & l'injustice ,  
 Et que chez eux l'erreur , le gain & les amis ,  
 Font bien d'autres affronts chaque jour à Themis ?  
 Que fait donc contre vous , favorable ou contraire ,  
 Le suffrage impuissant d'un Juge mercenaire ,  
 Dont Venus sous l'appas d'un présent corrupteur ,  
 Même en votre présence a suborné le cœur ?  
 Ce captieux Arrêt doit peu la rendre vaine ,  
 Venus n'a triomphé qu'à la gloire d'Helène ,  
 Avec moins de beauté tout autre de Paris ,  
 Par le même artifice eût obtenu le prix.

Ah ! s'il m'avoit fallu par de secrets mystères  
 Prêter à vos appas des graces étrangères ,  
 J'aurois bien sçu...mais non , de semblables secrets ,  
 N'auroient pu qu'offenser vos souverains attraits.  
 Rien n'en peut relever l'éclat incomparable ,  
 Et j'aurois fait sans doute un crime inexcusable.

A ces mots , suspendant son mortel déplaisir ,  
 Junon cède à l'attrait d'un curieux désir.  
 Elle interrompt la Nymphé , & veut qu'elle l'in-  
 struise

Du mystère nouveau que sa bouche déguise.  
En vain à s'en défendre Iris veut persister ,  
En vain elle s'efforce à lui représenter  
Que c'est un artifice abjet , indigne d'elle ,  
Puerile recours d'une foible mortelle ,  
Que la nature avare ou les ans outrageux ,  
Ont frustré des faveurs d'un aspect gracieux.  
Inutiles raisons , piquante résistance ,  
Ce refus prolongé deviendrait une offense ,  
Elle veut être instruite , & par de prompts essais ,  
Des secrets révélés éprouver le succès.

Iris pour satisfaire à son impatience ,  
De l'Olympe à l'instant sur la terre s'élance ,  
Où bien-tôt on la voit errant de toutes parts ,  
De son Art rassembler les élémens épars.  
Tantôt aux champs de Crète, on la voit, de l'argile  
Séparant la ceruze & le plâtre fragile ;  
Tantôt des bords du Tage aux portes du matin ,  
Tirant le vermillon ou cueillant le carmin.  
Les racines des bois , les herbes des campagnes ,  
Le glayeul des marais , les plantes des montagnes ,  
Tout sert à son dessein , fleurs , fruits & minéraux ,  
Et la graisse & le suc des plus vils animaux.  
Sa main même descend dans les humides plaines ,  
Pour y fonder les reins des profondes Baleines.  
Rien n'échappe à ses soins dans le vaste Univers.  
Puis ayant contemplé tant de sujets divers ,  
Elle en range avec choix le confus assemblage ,  
Et dès lors commençant d'en préparer l'usage ,  
Elle infuse , distille , extrait , congèle , fond ,  
Filtre , calcine , cuit , mêle , broye & confond.  
Enfin de chaque corps détruisant la structure ,  
Tout change sous sa main d'état & de figure.  
Comme on voit entourés de vases & de feux ,  
Ces avides mortels , ces hommes ténébreux ,

Qui pour l'or haletans d'une soif abusive,  
Cherchent dans leurs fourneaux la pierre fugitive.  
Telle paroît la Nymphé entre mille vaisseaux,  
Composant, arrangeant ses pâtes & ses eaux.  
Enfin pour consommer le curieux mystère,  
La chaleur du Soleil lui paroît nécessaire:  
Du cristal le plus pur mille globes polis,  
De ces mixtes divers à l'instant sont remplis,  
Et sur l'azur des Cieux bientôt Iris qui vole,  
En suspend un fillon de l'un à l'autre pole.  
A peine le Soleil quitte le sein des mers,  
Qu'il admire, surpris, ce grand arc dans les airs,  
Dont le brillant, au sien disputant l'avantage,  
En cent & cent couleurs lui montre son image.  
Il voit avec plaisir dans ce cercle si beau,  
D'un tissu de soleils naître un Soleil nouveau.  
Charmé de rencontrer un objet qui l'imite,  
Il aime à contempler sa beauté reproduite,  
Et de ses vifs rayons les feux étincelans,  
Se jouant au travers des cristaux chancelans,  
Et prenant des liqueurs la diverse teinture,  
Par mille inflexions nuancent la tissure  
De cet anneau charmant dont l'émail précieux  
Enrichit la nature & ravit tous les yeux;  
Aux plus adroites mains, modèle inimitable,  
Et d'un pinceau mortel, écueil inévitable.

Cependant tout est prêt, & l'agissante Iris  
Vole pour l'annoncer au céleste lambris.  
Juno entre ses mains sans tarder davantage,  
Livre impatiemment sa tête & son visage;  
Et la Nymphé bientôt sous ses agiles doigts  
Fait obéir le fard pour la première fois.  
Comme on voit sous l'objet que le pinceau fait  
naître,

La toile à chaque coup changer & disparaître,  
Tels



Tels en voit éclipser sous le fard qui les peint,  
De la Reine des Dieux & les traits & le teint.  
L'œil n'apperçoit plus rien de ce qu'il vit en elle,  
Ses cheveux même ont pris une couleur nouvelle,  
Ses yeux seuls échappés sont les uniques traits  
Qu'on reconnoît encor dans ce nuage épais,

Que le goût d'une femme est facile à séduire !

Junon dans cet état s'applaudit & s'admire,  
Et préfère sans peine à sa propre beauté  
Le frauduleux éclat d'un visage emprunté.  
Je suis contente ; Iris, de votre diligence,  
Et cet art doublement assure ma vengeance,  
Dit-elle, oui, je puis effacer désormais,  
Des plus rares beautés les plus brillans attraits.  
Je prévois que mon sexe usant des mêmes charmes,  
Va bien-tôt contre moi prendre mes propres ar-  
mes,

Mais loin d'en détourner l'ambitieux orgueil,  
Que dans cet orgueil même il trouve son écueil ?  
Oui, j'en atteste, ô Stix, ton onde vengeresse !  
Quiconque entreprendra, soit mortelle ou Déesse,  
D'employer un secret pour moi seule inventé,  
Un opprobre éternel suivra sa vanité.

A ces funestes mots tremblants pour leur Empire ;  
Les Amours, à Venus, allèrent tout redire.  
Déjà les Dieux en foule au Nectar appelés,  
Autour de Jupiter s'étoient tous assemblés,  
Leur fiere Souveraine étoit seule attendue,  
Elle paroît, elle entre, & la troupe à sa vûe,  
Par son air interdit, & ses regards confus,  
Demande encor Junon qu'elle ne connoît plus.  
A peine son époux la connoît-il lui-même.  
Un murmure succède à la surprise extrême,  
Et déjà chaque Dieu de tant d'éclat épris,  
Doute s'il doit souscrire à l'Arrêt de Paris.

Mais l'aimable Venus que ce doute intéresse ;  
Riant des faux attraits qu'érale la Déesse ,  
Et tournant tendrement ses regards pleins d'appas  
Sur la brillante Cour qui suit toujours ses pas ,  
Calma par ce discours l'auguste multitude ,  
Et des esprits flottans fixa l'incertitude.

O vous , de mon empire , ornemens glorieux ;  
Des droits de votre Reine appuis victorieux ,  
Aux accens de ma voix toujours plus attentives ,  
Jeunes Nymphes venez , & vous Graces naïves ,  
Vous , qu'on cherche par-tout où mon pouvoir  
s'étend ,

Venez confondre ici les pièges qu'on vous tend.  
Que la sincérité par un triomphe illustre ,  
De la fraude aujourd'hui reçoive un nouveau lu-  
stre ?

Et faisant éclater vos charmes ingénus ,  
En condamnant Junon justifiez Venus.  
Instruisez l'Univers qu'aimable par soi-même ,  
Elle ne connoît point d'indigne stratagème ,  
Que pour surement plaire on la doit imiter ,  
En suivant les leçons qu'elle va vous dicter.

Junon , de la beauté , m'a disputé l'empire ,  
N'ayant pû l'obtenir , elle veut le détruire ,  
Tel est le but caché de son déguisement ,  
Qu'elle a même affermi d'un éternel serment.  
Mais si pour votre gloire a mes avis fidèles ,  
Vous sçavez estimer vos beautés naturelles ,  
Et faire honneur aux dons que vous avez reçûs ;  
La victoire est à vous , les desirs sont déçûs.  
Non , non , pour s'attirer de tendres sacrifices ,  
L'empire de Venus n'admet point d'artifices.  
Tout prestige est banni de son aimable Cour ,  
On y voit toujours nud regner le tendre Amour ,  
Simple & naïf enfant qui cherche la franchise ,

Et fuit d'un pas craintif celui qui se déguise :  
Le vrai feul qui dans tout peut se faire estimer ,  
Seul a droit de lui plaire & de s'en faire aimer.  
Que chacun de vous de son sort satisfaite ,  
N'ambitionne point une beauté parfaite ?  
Fuyez de ce désir l'aiguillon séducteur ?  
Peu d'objets ont joui de ce présent flatteur  
Qui n'a pas toujours fait des conquêtes certaines ,  
Les plus nombreux captifs , ni les plus fortes chaînes ,  
Et qui sur les yeux seuls faisant impression ,  
A causé moins d'amour que d'admiration.  
Mais combien a-t-on vû foibles en apparence ,  
D'objets peu redoutés illustrer leur puissance !  
Combien , moins éclatans mais plus heureux vainqueurs ,  
A ces grandes beautés ont-ils ravi de cœurs !  
La nature féconde & les Dieux toujours sages ,  
En variant les traits de leurs divers ouvrages ,  
Pour former un lien qui les réunit tous ,  
Ont varié des cœurs les penchans & les goûts.  
Chacun a reçu d'eux & son attrait pour plaire ,  
Et pour être touché son foible nécessaire.  
Ici la blonde tendre excite des soupirs ,  
Là , la brune plus vive allume des désirs.  
Souvent deux beaux yeux seuls ont saisi l'avantage  
Sur les traits achevés du plus parfait visage ;  
Une main bien formée , un agréable ris ,  
Sur mille autres appas ont remporté le prix.  
Un port noble , facile , une taille élégante ,  
Les tendres mouvemens d'une danse charmante ,  
Les sons mélodieux d'une touchante voix ,  
Sçavent fixer une ame & lui donner des loix.  
Dans les flots séduisans d'une tresse volage ,  
Combien de libertés ont fait un doux naufrage.

Il n'est pas jusqu'aux pleurs naïvement versés ;  
Qui savent amolir les cœurs les plus glacés.

C'est ainsi qu'en naissant parmi l'humble fougère ,

Chaque fleur a le don de plaire à sa bergère :  
Et si le blond Narcisse y fait des partisans ,  
La brune Violette y fait des courtisans.  
Et l'on ne vit jamais sur l'émail d'un parterre ;  
Quand Flore & les Zéphirs viennent parer la  
Terre ,

L'Hyacinthe ou l'Oeillet de leur sort mécontents ,  
Pour la blancheur du Lys quereller le Printems ,  
Ni le Lys demandant une métamorphose ,  
Se plaindre aux Lys voisins du vermeil de la Rose.

Par des soins étrangers on risque d'effacer  
Le seul air qui plaisoit & qu'il falloit laisser.  
Dans le champ des Amours pour gagner la victoire,  
Il faut moins d'appareil que l'on ne veut le croire ;  
Un ajustement simple , un désordre innocent ,  
Une tresse livrée au Zéphir caressant ,  
Portent souvent aux cœurs des atteintes plus sûres  
Que l'attirail nombreux des superbes parures.  
On laisse échapper l'ame en amusant le goût ,  
Et pour vouloir trop plaire on ne plaît point du  
tout.

Un ruisseau dans son cours a d'autant plus de grace,  
Qu'il peut suivre sans art la route qu'il se trace ;  
Et les tendres oiseaux sont d'autant plus touchants ,  
Que la nature seule enfante leurs doux chants.

Les fleurs ne vont chercher leur aimable peinture  
Que dans le pur thrésor de la simple nature ;  
Et par là seulement pouvant toujours charmer ,  
Leurs appas défailans se font encore aimer.

Mais tous ces agrémens n'ont qu'une vaine  
amorce ,

Si des beautés de l'ame ils ne tirent leur force ?  
Si pour les animer ce feu divin ne luit,  
Ce sont de belles fleurs qui se fanent sans fruit.  
Les dons de l'ame seuls inépuisables sources,  
Ont pour se faire aimer d'éternelles ressources ;  
C'est leur lustre charmant qui sçait tout embellir,  
Et que l'effort des ans ne peut jamais vieillir.  
Le généreux penchant d'une ame bienfaisante,  
L'égalité d'humeur, la douceur complaisante,  
Le tour d'esprit aisé, le discours gracieux,  
Plaisent sans le secours ni du teint ni des yeux.  
Un cœur sincère & franc pour gagner tout le  
monde,

Laisse peu consulter si l'on est brune ou blonde.  
Les innocens transports d'un naïf enjouement,  
N'ont besoin pour charmer d'aucun autre agré-  
ment.

Et que ne dompte point cet attrait invincible,  
Ce doux *Je ne sçai quoi*, si caché, si sensible,  
Qui s'empare d'un cœur par d'inconnus ressorts ;  
Soit qu'il parte de l'ame ou résulte du corps,  
Invisible vainqueur autant qu'inévitable,  
Sentiment toujours vif, toujours inexprimable ;  
Riche présent des Dieux avec qui tout sied bien,  
Tout enchante, & sans qui tout le reste n'est rien.

Ainsi donc que chacun s'étudie & s'éprouve,  
Et cultive avec soin l'heureux fond qu'il se trouve.  
Il suffit, à qui veut en faire un digne emploi,  
Sans mandier ailleurs un bien qu'on trouve en soi.  
Toute affectation est comique, insipide,  
Que la nature en tout soit votre unique guide ;  
Elle honore toujours qui l'honore & la suit,  
Et punir les mépris de quiconque la fuit.  
Ainsi, que votre teint jamais ne se colore,  
Que du rouge innocent que l'honneur fait éclore.

C'est-là l'unique sard que vous devez chercher.  
Mais que d'un éclat faux vous vous laissiez tou-  
cher !

Que vos coupables mains, suppôts de l'imposture ,  
Dégradant vos appas insultent la nature !

Que d'un masque effronté votre teint soit couvert !  
C'est ce qu'impunément Venus n'eut point souf-  
fert :

Mais Junon me prévient, & loin de m'en défendre,  
Quiconque à l'imiter se laissera surprendre ,  
Que d'un prompt châtiment l'ineffaçable affront,  
Flétrisse pour jamais son téméraire front.

Que le plâtre , les eaux , vieillissent la jeunesse ,  
Et par d'affreux dégoûts diffament la vieillesse.

Que leur risible aspect soit dans ses plus beaux jours,  
Et la fable des jeux , & l'effroi des Amours.

C'est à moi d'en jurer , & non à ma rivale ,  
Par les difformes eaux de la Rive infernale :

Elles entendront mieux mon serment que le sien ,  
Ce sont ici mes droits , & Junon n'y peut rien.

Elle dit. Qui n'eût crû que Junon démentie ,  
Verroit périr le fruit de sa jalouse envie ?

Mais hélas ! que ne peut l'amour de la beauté !  
Et toi Tyran flatteur , bisarre nouveauté !

Ah , si chacun de vous , maître absolu d'une ame ,  
N'a que trop d'ascendant sur l'esprit d'une femme ,

Que n'y pouvez-vous point quand vous vous  
unissez !

Hebé ne crut que trop vos conseils insensés.

De la Reine des Dieux cette fille si chère ,  
La première fut prise aux pièges de sa mère.

Hebé jadis du ciel l'agrément & l'honneur ,

En qui brilloit toujours la jeunesse en sa fleur ,

Par le Maître des Dieux sur toute autre choisie ,

Pour verser le Nectar & servir l'Ambrosie ,

Lasse du fort charmant dont elle jouissoit,  
Méprisa tous les maux dont on la ménaçoit ?  
Elle court en aveugle à son ignominie,  
Brûlant du vain desir d'être encore embellie,  
Desir d'autant plus vif sur son cœur éperdu,  
Que le moyen venoit d'en être défendu.  
Elle poursuit Iris, la flatte, la caresse,  
Et de tant de raisons l'importune & la presse,  
Qu'enfin elle réduit la Nymphé à consentir  
Au projet de sa perte, & de son repentir.

D'abord en combattant la pudeur gémissante,  
Elle ne touche au fard que d'une main tremblante,  
Le tourne en cent façons, hésite, s'aguerrit,  
L'applique en rougissant, se regarde & fourrit.  
Mais l'audace bien-tôt s'accroissant par l'audace,  
On la voit à grands traits, prodiguant sur sa face  
Et le rouge & le blanc l'un sur l'autre entassés,  
Et ne croyant jamais en avoir mis assez.  
Du châtiment prédit ne sentant nulle atteinte,  
Elle brave le Styx, & s'applaudit sans crainte.  
Toutefois elle n'ose encore avec éclat  
De ce premier essai divulguer l'attentat ;  
Pour ramener son teint à son lustre ordinaire  
Elle descend au bord d'une onde pure & claire ;  
Jadis de sa beauté l'unique supplément,  
De sa honte aujourd'hui le fatal instrument.  
Hélas ! ses flots à peine ont coulé sur sa joue,  
Qu'ils font sortir des traits que son œil défavoué.  
A ce terrible aspect elle plonge soudain  
Et replonge dans l'onde une timide main,  
Et croit à force d'eaux effacer cet outrage ;  
Mais plus elle s'efforce, il paroît davantage :  
Elle fatigue en vain le liquide crystal,  
Chaque goutte nouvelle étale un nouveau mal.  
Déjà de toutes parts elle voit son visage

Dépouiller tristement tous les traits de son âge :  
Alors en détestant & Junon & le fard ,  
Elle implore Venus & le Stix , mais trop tard.  
Ses couleurs autrefois si vives , si fleuries ,  
Tombent , aridement éteintes & flétries ;  
De son front si poli l'yvoire spacieux ,  
Mollement s'étrecit en replis tortueux :  
L'incarnat toujours frais de sa bouche riante ,  
Cede au bluâtre éclat d'une pâleur mourante.  
De son front dénué les cheveux désertant ,  
A leur tresse échappés tombent en serpentant.

Telles on voit voler par l'hyver détachées ,  
Du faite des forêts les feuilles desséchées.  
Hebé n'apperçoit plus dans ce débris affreux  
Que le spectre d'Hebé , ruiné , ténébreux ,  
Et pour combler enfin la vengeance promise  
A la témérité de sa folle entreprise ,  
A peine elle paroît aux yeux des Dieux surpris ,  
Qu'elle devient le but de leurs piquans mépris.  
Jupiter ajoutant encore à la vengeance ,  
Lui défend pour toujours sa table & sa présence.

Dans l'accablant excès de sa confusion ,  
Elle voulut rougir de sa punition ,  
Mais l'aimable pudeur précédant tout le reste ,  
Au seul attouchement du composé funeste ,  
De ce poison malin effet prodigieux ,  
Avoit fui pour jamais son front audacieux.





---

A M. DE LA CHAPELLE,  
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,  
Receveur Général des Finances, &c.

Au mois de Juin 1698.

*Pour le prier de prévenir M. d'Argenson en ma faveur,  
sur un Jeu qui étoit chez moi.*

E P I S T R E.

**T** Oi, qui du sacré Mont fis d'abord un beau  
choix ;

Mais qui n'y bornant pas toutes tes espérances ,  
As sçu cultiver à la fois  
L'Académie & les Finances ;

Foi , qui viens d'allier Plutus & les neuf Sœurs ,  
Exemple peu fréquent d'une union si belle ;  
Qui peux joindre à ton gré d'une façon nouvelle ;  
Les chimères du Pinde aux solides douceurs :  
Tu sçais l'art de jouir de ces douceurs solides ,  
Range des coffres forts dans le sacré Vallon ,  
Et fais porter aux arbres d'Apollon  
Les pommes d'or des Hespérides.

Fais seulement connoître à ce grand Magistrat ,  
Des ordres de la Cour équitable interprète ,  
Les mœurs , l'esprit de Palaprat ,  
Ton Confrère fidèle en plus d'un Doctorat ,  
Et ton antipode en recette.

Réponds-lui de mon cœur & de ma probité ,

L V



Pour la manière de jouer ,  
Elle est toujours douce & paisible ,  
Pas le moindre incident ; & c'est un fait plausible  
Que l'envieux doit avouer.  
On n'entend pas un mot dont l'oreille s'offense ,  
Je dis l'oreille d'un Caton :  
Le bruit supérieur est celui du jetton ,  
Et tout , jusqu'à la femme , y garde le silence.  
On n'y distingue point l'heureux du malheureux ;  
Au moindre emportement personne ne s'échappe ;  
Et c'est ainsi qu'on joueroit à la Trappe ,  
Si ces Peres jouoient entr'eux.  
L'usurier y pourroit de ses chiffres divers  
Sans être interrompu calculer ses escomptes ;  
Si la Fontaine étoit , il y feroit ses Contes :  
Moi-même qui t'écris , j'y compose ces Vers.  
La paix y regne enfin ; & la friponnerie  
Perd tout espoir de s'y glisser ;  
Et j'apprends cependant qu'on a voulu ranfer  
Les innocens plaisirs de cette coterie.  
Bruit , tumulte , fracas , désordre , carillon ,  
Artifice , tours de souplesse ,  
Termes dont on pourroit allarmer la sagesse  
Du Commissaire Gorillon ,  
Rien n'y fut oublié.... Je ne puis trop louer  
Du prudent d'Argenson le zèle infatigable ;  
Il a rendu son nom aux fripons formidable ,  
Et tous leurs vains projets sous lui vont échouer :  
Il poursuit tous les jours d'un courroux légitime ,  
L'adresse qui produit plus de maux que le crime ; ,  
Car enfin vingt voleurs sur la roue ont fini ,  
Depuis que Dorilas vit & brille impuni ,  
Et que du revenu d'une pareille adresse ,  
Il traite ses amis & meuble sa Maîtresse.  
Combien de Dorilas par les loix oubliés

Redoutent d'Argenson , ont ses soins à combattre ?  
 Hardis Comédiens , mais fort humiliés ,  
 Depuis que pour jouer ils n'ont plus de théâtre,  
 Qu'il ne prenne pas ma maison  
 Pour une semblable caverne ;  
 Minerve y regne trop pour y souffrir Laverne ,  
 Les seuls jeux innocens sont chez moi de saison.

Reveillé par un vif lutin ,  
 Qui m'inspire parfois des boutades heureuses ,  
 Je donne aux Muses le matin ,  
 Et l'après-dinée aux Joueuses.  
 Dans des coins ignorés des profanes humains  
 Mon Apollon toujours se réserve des caches ,  
 D'où si Mercure vient il observe ses mains :  
 Loin d'applaudir ses tours : il les traite de lâches ,  
 Il avertit tout haut , je les sçais , je les crains ,  
 Et mieux que moi , dit-il , Joueurs , ( 1 ) gardez  
 vos vaches.

Peut-on imaginer plus de précaution ?  
 Mais ce n'est pas assez , si tu n'es caution ,  
 Que de tous les mortels le mortel que j'honore  
 Avec autant de passion ,  
 Ne prendra contre moi jamais d'impression.  
 Tu connois qui je suis , mais d'Argenson l'ignore ,  
 L'asyle qui me garantit  
 Des surprises du Commissaire ,  
 Ne sçauroit guérir mon esprit  
 De la crainte de lui déplaire.

Je profite , je cesserois ,  
 Si ce profit chez lui devoit me faire un crime ,  
 Et je préfère son estime  
 A tous les gains que je ferois.

(1) Boves per dolum amoris risit Apollo. Horaz  
*ibid.* 1. *Od.* 20.

A MONSIEUR  
LE COMTE DE MAUREPAS;  
SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

*Sur ce que Monseigneur de Pontchartrain m'avoit  
fait ordonner la veille par M. Desgranges  
de faire cesser mon Jeu.*

## EPISTRE.

*A Fontainebleau le 7 de Septembre 1698.*

**M**inistre, en qui le don d'une heureuse naissance

A prévenu des ans la lente expérience;  
Qui sur un grand modèle excitant tes desirs,  
As aimé le travail dans l'âge des plaisirs;  
Par ma faute exilé de la Cour du Parnasse,  
Je n'ai recours qu'à toi pour obtenir ma grace.  
Quel mortel fut jamais si bien dans cette Cour?  
Tout est ouvert pour toi dans ce sçavant séjour;  
C'est pour toi qu'à l'envi puissent dans leur fontaine

Calliope, Clio, Thalie & Melpomène,  
Et de tous ses secrets se confiant à toi,  
On diroit qu'Apollon veut imiter ton Roi.

Ton pouvoir est si grand, ma faute est si légère.  
Je donnois à jouer; & que pouvois-je faire?  
Pouvois-je, Sous-Fermier de quelque Droit du  
Roi,

Ou de quelque Recette enchérissant l'emploi ,  
 Aux Fermiers Généraux parler avec emphase ?  
 Et qui donc eût été ma caution ? Pégase ?  
 Va , va , m'auroit on dit , monté sur ton cheval ,  
 Attaquer la chimère. Eh ! le franc animal !  
 On lui refuseroit du foin à la Douane ,  
 Et c'est-là tous les jours qu'on lui préfère un âne.  
 J'aurois bien , né Gascon , & partant né pour Mars ,  
 Malgré mes cheveux gris suivi ses étendarts ;  
 L'âge pour mes pareils n'est point une défaite ,  
 Jamais Gascon n'est vieux , mais la paix étoit faite.  
 Guidé par tant d'Abbés ; tant d'ignorans heureux ,  
 J'aurois bien , ignorant & tarruffe comme eux ,  
 Rendu de mes Sermons quelque grille jalouse :  
 Mais garçon à Paris , j'ai ma femme à Toulouse.  
 Enfin ne sçachant plus à quel Saint me vouer ,  
 Je te l'ai confessé , je donnois à jouer.  
 De cet égarement le Dieu des Vers s'afflige ,  
 Et pour me ramener fait un jour ce prodige.

Dans l'enceinte du Temple un maronnier fameux ,  
 Qui peupla tout Paris de ses tendres neveux ,  
 Lui seul vaut tout un bois. La , pour devenir sombre ,  
 Le brillant Apollon n'emprunta que son ombre ;  
 Caché de son feuillage il m'apprit mon devoir.  
 Je l'entendois parler & ne pouvois le voir :  
 J'en demande pardon aux vaillans de Garonne ,  
 J'eus d'abord quelque peur , & crus être à Dodonne.  
 Il me tint ce discours. Tu cours après l'argent ,  
 Et résignes la gloire au Parnasse indigent.  
 Au mépris de mes dons sans rougir tu t'amuses  
 Dans un trafic honteux aux favoris des Muses ,  
 Et crois vers la fortune avoir pris un chemin  
 Plus court que Montoron , plus sûr que Thevenin.

Ce gain , détrompe-toi de ton erreur extrême ,  
Comme il vient aisément , s'en retourne de même.  
Déjà devenu fat , en nouveau Financier ,  
Tu consultes le goût d'un adroit Tapisier ,  
De lits & de sofas médites la dépense :  
Imbécile , est-ce ainsi qu'étoit meublé Terence ?  
Cet appas des tributs payés par les Joueurs ,  
Va gâter ton esprit & corrompre tes mœurs.  
Quoi , ton avidité ne peut être assouvie  
Par tout ce qui conspire au bonheur de la vie ?  
Et que te manque-t-il , mortel trop fortuné ?  
Tout est chez les Héros à qui je t'ai donné ;  
Plaisirs , fortune , honneurs , tout se trouve à leur  
plaire :

L'un & l'autre en bonté n'a d'égal que son frere.  
Tout favoris qu'ils sont de Mars mon ennemi ,  
Je les aime , & pour eux j'ai mille fois frémi.  
Comblé de leurs bienfaits quel souci te dévore ?  
Quel fordide démon peut t'agiter encore ?  
Connois-tu ton bonheur , ingrat , le connois-tu ?

L'avarice en mon cœur combattoit la vertu ;  
Je ne répondois rien , & mon triste silence ,  
Qui d'un consentement n'avoit pas l'apparence ,  
Choqua si fort ce Dieu , qui perdoit sa leçon ,  
Qu'il va me susciter l'austère d'Argenson ,  
Pour oser lui mentir s'habille en Commissaire ,  
Lui fait de ma ruine un devoir nécessaire ,  
Charge mon pauvre Jeu des traits les plus hardis ,  
Et me confond enfin avec trente bandis.

Le sage Magistrat sur son rapport sinistre ,  
Met la plume à la main , en écrit au Ministre ,  
Et je me trouve ici tout porté sur les lieux ,  
Pour entendre l'Arrêt prononcé par les Dieux.

Desgranges m'annonça le signal de leur guerre.  
 J'ouvris d'abord les yeux à ce coup de tonnerre :  
 Et je viens en tes mains abjurant mes erreurs ,  
 Te prier d'obtenir mon pardon des neuf Sœurs.  
 Je rallume mes feux pour ces Sœurs immortelles,  
 Je ne veux désormais m'attacher qu'auprès d'elles.  
 Leur colere en ces Vers s'est fait assez sentir :  
 Tâche a les appaiser par mon prompt repentir ;  
 Sur tout regagne-moi l'amitié de Thalie.  
 Ou s'il faut renoncer à sa sage folie ,  
 Et devenu plus vieux , devenir moins badin ,  
 Et chauffer le cothurne au lieu du brodequin ;  
 Pour forcer Apollon à t'accorder ma grace ,  
 Dis-lui que je ne viens , transfuge du Parnasse ;  
 Implorer les bontés qu'il eut jadis pour moi ,  
 Que pour faire des Vers pour LOUIS & pour toi.

---

**A M. LE COMTE DE CALVISSON,**  
 qui me demandoit des Vers après la prise  
 de Barcelone par M. DE VENDÔME  
 en 1697.

*De la Plaine de Vic , où M. le Grand - Prieur  
 commandoit un gros Détachement.*

### S T A N C E S.

**J**E fais des Vers fort rarement ,  
 Lorsque je puis faire autre chose ;  
 Les vers ont bien leur agrément :  
 Mais j'aime mieux infiniment  
 Bonnes sauve-gardes en Prose.



La rage d'Auteur m'a duré,  
Tant que j'ai fondé sur Thalie  
Un revenu mal assuré :  
Aux portes de Vic j'ai juré  
D'abandonner cette folie.

La fortune du sacré mont,  
Ses espérances, ses phantômes,  
Tout faux, tout décriés qu'ils sont,  
Peuvent tenter des fous qui n'ont  
Aucun accès chez les Vendômes.

Exempt des soins tumultueux  
D'avoir, d'exciter des cabales,  
Qu'ai-je affaire d'aller comme eux  
Mordre un laurier infructueux,  
Qui ne sert qu'à les rendre pâles ?

Graces à Dieu frais & vermeil,  
Je n'ai d'autre soin que de plaire  
Au Prince qui rend mon sommeil  
Tout d'un trait jusques au Soleil,  
Et ce soin ne me coûte guère.

Contente du peu que je vaux,  
Sa bonté qui le sollicite  
A me combler de biens nouveaux ;  
Va quelquefois de mes défauts,  
Jusques à me faire un mérite.

Chanterois-je à l'âge où je suis,  
Pour quelque bel œil homicide ?  
Non, les beautés que je poursuis  
Aimeroient mieux quatre Louis  
Que l'Iliade & l'Eneide.

Irois-je encore mettre au jour  
Des fruits hazardés de mes veilles ?  
Non, ma Muse sur son retour  
Laisse le comique à Dancourt,  
Et le tragique à nos Corneilles.

Ne fardons point la vérité ;  
Plus que l'influence secrète,  
Plus même que la vanité,  
L'amour ou la nécessité  
Fit presque toujours le Poëte.

Eloigné des soucis divers,  
Qui pressoient Tibulle & Terence,  
Je ne vois rien dans l'univers  
Qui puisse m'arracher des Vers  
Que la seule reconnoissance.

### A U N D E M E S A M I S ,

*Qui m'avoit écrit , disoit-il , sur le Bureau d'une  
femme qu'il aimoit , dont il me faisoit des  
complimens.*

*Du Camp de Mafel , près Pignerol , 1696.*

### R O N D E A U X L I E ' S .

**S**ur le bureau d'une aimable mortelle  
Vous m'écrivez , c'est être ami fidèle ;  
Tous les Amans négligent leurs amis ,  
Quelqu'autre soin rarement est permis

Lorsque l'amour occupe la cervelle.  
 Chez le soldat bien souvent il a mis  
 L'allarme au camp plus que les ennemis,  
 Et fait d'un Juge un vrai Juge de mêle (1),  
 Sur le bureau.

On craint ici qu'une guerre nouvelle  
 N'ait prolongé notre absence cruelle.  
 A ce penser je tremble, je frémis:  
 Mais jusqu'à tant que *Milan* soit soumis  
 Serai-je au moins entre vous & la belle,  
 Sur le Bureau.

## S E C O N D R O N D E A U.

Ses complimens me ravissent de joie :  
 C'est beaucoup dire alors qu'on est en proie  
 A mille peurs, moins du plomb & du fer,  
 Que du souci de passer son hyver  
 Plus tristement que les Grecs devant Troye.

Ah ! je les ai sur moi, par Jupiter,  
 Par mon Héros (2) redouté sur le *Ter*,  
 Et ne puis vivre ici que je ne voye  
 Ses complimens.

Pour elle en vœux tout mon cœur se déploie.  
 Puissent ses jours filés d'or & de soie,  
 Par la beauté qui nâquit de la mer,  
 Ne trouver rien dans leur course d'amer.  
 Puis-je payer de meilleure monnoie.  
 Ses complimens ?

(1) Contes de la Fontaine.

(2) M. de Vendôme.

## P O U R   D E U X   S Œ U R S

Infiniment aimables.

*Sur l'air d'un Vaudeville qui couroit.*

## C H A N S O N.

(1) **A** La Doguine ,  
 Heureux qui l'appriivoiseroit.  
 On jureroit qu'elle badine ,  
 Jusques au vif elle mordroit.

A la Doguine.



Mais qu'elle est fine ,  
 Autant que belle pour le moins ;  
 Son air naturel affassine ,  
 Il engage & flate vos soins.

Mais qu'elle est fine.



Pour Ericine.....  
 Tel pour Venus ne l'entendrait ,  
 Ce mot sent un peu la doctrine ;  
 Je veux dire qu'on la prendrait

Pour Ericine.



Air , bonne mine ,  
 Chez elle sont tous les appas ;  
 Grace , douceur , taille divine.  
 Mais qu'en rapportez-vous , hélas !

Air , bonne mine.

*(1) Ce refrain m'avoit été donné.*

Chez Merlusine

Il étoit moins d'enchantement ;  
Des libertés c'est la ruine ,  
Et l'on enchainoit moins d'Amans  
Chez Merlusine.



A la Doguine

L'Amour s'adresse pour fraper ;  
Et s'il manque son coup , Jus-Tine  
Prend tout ce qui peut échaper  
A la Doguine.



Quelles merveilles

Sont ces deux adorables Sœurs !  
Pour les yeux & pour les oreilles  
Où trouver tant d'attraits ailleurs ?  
Quelles merveilles !



Quoiqu'elles fassent ,

Ce sont toujours nouveaux appas ;  
Il n'est beautés qu'elles n'effacent ;  
Mille amours naissent sous leurs pas ,  
Quoiqu'elles fassent.



A ces Sirènes

Ulysse envain s'affourdiroit ;  
Ce sont d'inévitables chaines :  
Plus sage que lui se rendroit  
A ces Sirènes.



A n'en voir qu'une

C'est la plus belle , croyez-vous ;  
Que ce soit la blonde ou la brune ,

Il faut succomber sous ses coups  
A n'en voir qu'une.



Les voir ensemble ,  
Opposer la sœur à la sœur ,  
Est le bon parti , ce me semble :  
Il faut , pour garantir son cœur ,  
Les voir ensemble.



Je les adore ;  
L'encens pour elles doit fumer ,  
Comme pour Venus & pour Flore :  
Qu'un plus jeune ose les aimer ,  
Je les adore.

Sur ces mots de Perse ;

*Tu ne quæsieris extrâ.*

P E T I T E F A B L E .

S O N N E T .

A H ! que vous marchez bien , ma charmante  
toitue ,  
Dit un serpent flateur en sortant de son trou ;  
Qu'est-ce qui vous ressemble ? Et comment , &  
par-où.

Rien comparer a vous lorsque l'on vous a vûe ?  
Une coquille d'or vous est justement dûe.  
J'en garde une qui vient fraîchement du Perou.  
L'imbecille le croit , marche , allonge le cou :  
Il la saisit , la mord , l'empoisonne , la tue.

L'imprudente , dit-il , n'est ni poisson , ni chair :  
Non contente d'un toit aussi dur qu'un rocher ,  
Elle en vouloit un d'or , & faisoit la gentille.

Le moindre limacon eût fait même dessein.  
Sa mort apprend à tous à garder sa coquille ,  
Et qu'un bien assuré vaut mieux qu'un incertain.

---

*Sur une très-belle personne , qu'on appelloit la belle  
muette , & qu'on n'osoit appeller la belle sotte ,  
parce que toute la sottise du monde pouvoit être  
réparée par sa beauté.*

## S O N N E T.

**N**'En croyez pas , Iris , avoir moins de puissance ;  
Les fleurs ne parlent pas , les astres , ni les cieux :  
Une beauté muette approche plus des Dieux ,  
Les Dieux sont tout pensée , ils sont tout con-  
noissance.

Rien ne nous parle tant comme votre présence ,  
On n'entend rien , Iris , comme on entend vos  
yeux ;  
Est il Temple où l'Amour peut faire adorer mieux  
Le Dieu son confident , son soutien , le silence ?

Quand sa flâme a gagné deux bouches qu'il unit ,  
Son langage commence , & le nôtre finit ;  
L'excès de leur bonheur les réduit à se taire.

On voit souvent muets les plaisirs les plus doux ;  
 Et toutes les saveurs que vous voudrez me faire ,  
 Me rendront , je le jure , aussi muet que vous.

---

*Sur une personne très-jolie & très-vive , qui jouoit  
 au Papillon.*

R O N D E A U.

**A** U Papillon pourquoi vous amuser ?  
 De vos appas mieux vous vaudroit user.  
 A d'autres jeux , tel où l'on ne s'assemble  
 Que tête à tête , est plus doux , ce me semble :  
 L'Amour pour moi doit vous le proposer.

Qu'il voit en vous de quoi le composer !  
 Roses & lys à cueillir , à baiser.  
 Flore & Zéphire en offrent moins ensemble  
 Au Papillon.

L'Enfant malin rit de moi quand je tremble ,  
 Comme la branche & la feuille du Tremble ,  
 Du grand péril où je cours m'exposer :  
 Mais quand vos yeux me devroient embraser ,  
 J'en cours le risque , heureux si je ressemble  
 Au Papillon.





*Sur la Comédie du Légataire de feu M. Renard.*

R O N D E A U.

**I**L est aisé de dire avec hauteur  
 Fi d'une Pièce, en faisant le Docteur,  
 Qui pour arrêt nous donne sa grimace.  
 Contre Renard la Grenouille croasse,  
 En est il moins au goût du spectateur?

Je le soutiens, & ne suis point flateur,  
 De notre Scène il fait l'art enchanteur,  
 Il y fait rire, il badine avec grace,  
 Il est aisé.

Sans le secours des charmes de l'Auteur,  
 Le Légataire aura chez le Lecteur  
 Le même sort. Malgré toi, vile race,  
 Bas envieux, chose rare au Parnasse,  
 Outre qu'en tout Renard est bon Auteur,  
 Il est aisé.

*A M. DESPREAUX, sur ce qu'il condamne les  
 sens différens dans les chutes d'un Rondeau.*

R O N D E A U.

**E**N divers sens les chutes d'un Rondeau  
 Ne doivent être, il t'en paroît moins beau.  
 Sublime esprit, digne rival d'Horace,  
 Je t'en croirai s'il advient que j'en fasse,  
 Ta loi tient lieu d'un Edit au grand Sceau.

Je l'avois fait sans invoquer Brodeau , \*  
 Et ne pensant qu'à brocher un tableau ,  
 Suivant l'esprit du temps où tout se passe ,  
 En divers sens.

Toi seul as mis tous les goûts de niveau  
 Sur tes écrits. Toujours noble & nouveau  
 Tout dans tes Vers joint la force à la grace ;  
 Il n'est sur toi qu'une voix au Parnasse ,  
 Et nul enfin n'y parle de Boileau  
 En divers sens.

*A M. R E N A R D , pour lui demander un Billet  
 de sa Comédie du Légataire.*

R O N D E A U.

**P** Our treize Vers une ligne de Prose ,  
 Ce n'est pas trop, mon cher Confrère , &  
 j'ose

Sur ce pied-là demander un billet  
 Pour mon Rondeau. Je suis votre valet ,  
 Me direz-vous , inégale est la dose.

Du testament mieux vaut la moindre clause ,  
 Pour un goujon c'est donner une alause :  
 Je vous devrois au plus un triolet.  
 Pour treize Vers

Soit. Mais comptons combien je m'en propose ;  
 Si l'envieux ne se tient bouche close ,  
 Je ne suis pas au bout de mon Rolet.

\* Voiture.

Le trait chez moi part comme un pistolet :  
Mais rarement ma verve se repose  
Pour treize Vers.

---

*A une très-belle personne qui avoit accouché de deux garçons.*

## R O N D E A U.

**D**E deux Amours à grand peine escortée  
Est aujourd'hui leur mere tant vantée ,  
On n'en vir onc telle stérilité ,  
Ce n'est qu'horreurs , actes d'hostilité ,  
Guerres par tout dans la terre habitée.

Pour se venger d'Adonis bien traité ,  
Mars insultant aux droits de la beauté ,  
Punit Venus d'avoir été tentée  
De deux Amours.

Sa Cour timide en est épouvantée ,  
Elle n'est plus qu'une Cour défertée.  
Bien a propos votre fécondité  
Sert les Amours dans cette extrémité ;  
Par elle , Iris , leur troupe est recrutée  
De deux Amours.



---

*A M. COLOMBEL, Peintre, sur le Portrait  
de cette belle Dame.*

*E P I G R A M M E.*

**C**E ne font pas les traits d'une beauté mortelle ;  
Difois-je à Colombel ; est-ce Flore ou Cipris ?  
De la Mere d'Amour c'est un parfait modèle ,  
Ce n'est encor , dit-il , qu'une ébauche d'Iris.

---

*A M. DE PENNAUTIER, après avoir été  
bien des fois chez lui sans l'avoir trouvé pour le  
remercier d'un plaisir qu'il m'avoit fait.\*.*

*R O N D E A U.*

**D**E vous trouver ma passion est vaine ;  
Votre portier en a preuve certaine.  
Que pourra dire à Pâques mon Curé ,  
Si mon debet n'est par vous apuré ?  
Commettons donc ce devoir à ma veine :

Reconnoissance au suprême degré.....  
Ce terme encore est trop foible a mon gré ;  
Remercement , je serois fort en peine  
De vous trouver.

Oui , ma recherche a déjà trop duré ;  
Il ne peut être a mon cœur mesuré.  
Vous rempliriez la place de Mecène.

\* C'étoit vers les Fêtes de Pâques.

Faut-il servir un enfant d'Hypocrène ,  
Voilà le cas où l'on est assuré  
De vous trouver.

A M O N S E I G N E U R

LE D U C D E V E N D O S M E ,  
Après la bataille de Lufara , 1702.

E P I G R A M M E.

**V**ous illustrez & vous enrichissez  
Tous ceux qui sont à vous, vrai Fils de Henri  
quatre ;  
Des serviteurs les mieux récompensés  
Votre maison est le théâtre.  
De rous vos serviteurs un des plus attachés  
C'est moi, me pourriez-vous refuser de le croire ?  
Vous faites tant & de si bons marchés ,  
N'y trouverai-je point quelque chose pour boire ?  
Je ne suis pas au moins fort altéré de gloire ,  
Mes sentimens sont un peu singuliers ;  
Et sans les envier je verrai Chevaliers  
Cot. . . de S. Louis, Cam. . . de S. Jacques :  
Les honneurs ne sont point mon fait.  
Mais battez bien Eugene , & venez avant Pâques  
Me faire Chevalier du Guet.





---

*Contre un méchant homme , mais très-paresseux.*

EPIGRAMME.

Quand Géronte n'est pas méchant ,  
Rendons graces à sa mollesse ;  
Il a toujours ce bas penchant ,  
Mais il se laisse par paresse :  
Cetle paresse le contient ,  
Elle engourdit , elle retient  
Ses maneges , ses artifices.  
Tous les vices veulent des soins ,  
Et Geronte auroit plus de vices ,  
S'il avoit ce vice de moins.

---

*A la personne du monde que j'étois le plus éloigné  
d'aimer.*

EPIGRAMME.

D'Où prenez-vous que je sois  
Changeant , volage , infidèle ?  
M'avez-vous vu quelquefois  
Voltiger de belle en belle ?  
Non , quand un objet vainqueur  
Entre une fois dans mon cœur ,  
Tant qu'il veut il y demeure.  
J'en jure par les Amours ,  
Si je vous aimois une heure ,  
Je vous aimerois toujours.

---

*Sur un grand menteur, dont on ne vouloit pas croire  
la mort.*

E P I G R A M M E.

**L**'Insigne menteur Dorante,  
Par ordonnance en Latin,  
Est allé d'hier matin,  
Mentir devant Radamante.  
Quoi, l'on ne croit pas sa mort?  
Faire aux Médecins ce tort,  
Et de la Faculté voire  
Mettre en doute le crédit!  
Il est mort: on doit le croire,  
Ce n'est pas lui qui l'a dit.

---

A M O N S I E U R D E P L. . .

*Pour lui faire compliment sur son mariage. J'étois  
dans mon lit, ayant été taillé \* la veille  
ou le jour d'auparavant.*

R O N D E A U.

**D**E ton hymen ma joie est grande, & telle  
Qu'elle adoucit ma blessure cruelle:  
Par mon caillou, crois moi, te le jurant;  
Pour un taillé le juron est plus grand  
Que n'est le Six pour la troupe immortelle.

\* Le 14 Janvier 1696.



On en parloit : j'érois presque mourant ,  
 Et je ne pûs l'entendre indifférent ;  
 Je m'animai d'abord à la nouvelle  
 De ton hymen.

On a'oura : L'épouse est jeune & belle.  
 Si sur sa sœur on en prit le modèle ,  
 De son bonheur je suis , dis-je , garant.  
 Puisse sortir de tous biens un torrent ,  
 Amours jumeaux , mainte Grace jumelle ,  
 De ton hymen.

## A MADAME DE P....

*En lui envoyant quatre petits Chapeaux de paille.*

## R O N D E A U.

**Q**uatre chapeaux ne sont pas grande emplette ;  
 Communément une beauté parfaite  
 Telle que vous en devroit à sa cour  
 Voir mille & plus : mais Bellone à son tour  
 Règne par-tout , & cause leur disette.  
 Vendôme vient de sonner la trompette \* ;  
 Dans son parti la victoire se jette ,  
 Et l'Empereur n'en est pas quitte pour  
 Quatre chapeaux.

Mars les prodigue , & Venus les achete ,  
 Tous nos Bergers ont quitté la misette  
 Et le hautbois , pour suivre le rambour ;  
 Et peu d'Iris , n'en déplaît à l'amour ,  
 Se vanteront d'avoir à leur toilette  
 Quatre chapeaux

• A l'affaire de Calcinato, au mois d'Avril 1706.

M v

## P L A C E T E N V E R S ,

*Présenté à M. BIGNON, Intendant de Paris,  
dans sa dernière tournée.*

A Monseigneur l'Intendant.  
Pour demander une grace  
On n'est jamais imprudent  
De s'adresser au Parnasse.

Coiffe-toi, Muse, en tignon,  
Joins ta parure à ma veine,  
Et te présente à Bignon :  
Qui dit Bignon, dit Mécène.

Celui-ci n'a pas pour toi  
Moins d'amitié que ses freres,  
Et Dancher peut faire foi  
Que les Muses leur sont cheres.

Depuis Hierôme Bignon,  
Vois-tu beaucoup de familles  
Briller d'un si beau renom  
Chez ces immortelles Filles ?

L'un (1) qu'on fit tout d'une voix  
Le Chef des doctes Licées,  
Au milieu de ses emplois  
Les a toujours caressées.

(1) M. l'Abbé.

Celui ( 1 ) qui comme un Joseph  
Du naufrage des désertes  
De Paris sauva la nef,  
Qu'il a sauvé des Poètes !

Hélas ! sous un ciel d'airain  
Qu'auroit fait leur indigence ,  
S'ils ont à peine du pain  
Au milieu de l'abondance ?

L'autre ( 2 ) à la gloire porté  
L'alloit puiser à sa source ,  
Si son trop peu de sang  
N'avoit arrêté sa course.

Mais quoiqu'il fût né guerrier,  
Il a fait voir à la Scène  
Qu'il chérissoit un laurier ( 3 )  
Présenté par Melpomène.

Parle sans crainte à Bignon ,  
Ton langage est ton excuse ;  
On ne peut porter ce nom ,  
Et rebuter une Muse.

Tu trouveras plus d'acès ,  
Plus la foule sera grande ;  
Je te réponds du succès ,  
En lui faisant ta demande.

( 1 ) *Le Prévôt des Marchands.*

( 2 ) *M. le Capitaine.*

( 3 ) *La Tragédie de Cyrus.*

Et déjà le mont jumeau  
 Au remerciement conspire;  
 J'ajuste mon chalumeau,  
 Danchet accorde sa lyre.

---

# A U N D E M E S A M I S ,

Qui m'écrivoit dans toutes ses Lettres , depuis  
 plus de six mois , qu'il étoit inconsolable de la  
 mort d'une Maîtresse qu'il avoit en Italie.

## S O N N E T.

*Sur la même chute d'un beau Sonnet qui fut fait  
 autrefois pour le Roi.*

**V**ous avez , Céladon , cent rares qualités ,  
 Que la France connoît , qu'admire l'Italie :  
 Mais quelque bien que soit votre gloire établie ,  
 Elle l'est beaucoup moins que vous ne méritez.

Qui porte un sentiment jusqu'où vous le portez ?  
 Six mois au désespoir de la mort de Julie :  
 Le Pô grossit des pleurs que vos yeux ont jet-  
     tés ,  
 Sans que votre douleur en paroisse affoiblie :  
 Infatigable ami , fidèle , officieux ,  
 Vous contraignez l'envie à vous rendre en tous  
     lieux ,  
 Tout ce que des mortels la vertu peut attendre.

Vous êtes bel esprit , opulent , généreux :  
Mais nous ne sçavions pas que vous fussiez si  
tendre :  
Quel espoir n'est-ce point pour tous les malheu-  
reux !

---

## A I R I S.

## S O N N E T.

**T**U connois à quel point je t'aime ,  
Je meurs quand je ne te vois pas .  
De tes regards & de tes pas  
Je me fais une loi suprême.

Je t'aimerai toujours de même  
Jusques aux portes du trépas.  
Tu peux voir changer tes appas ,  
Mais jamais mon amour extrême.

Possession , âge , laideur ,  
Rien ne peut éteindre l'ardeur  
Que tu fis naître dans mon ame.

Qu'à tort tu le soupçonnerois !  
Ah ! belle Iris , je t'aimerois ,  
Quand même tu serois ma femme .



## S O N N E T.

**L'**Oeil du basilic est funeste ,  
Le tigre a de la cruauté ,  
Et la dent de l'ours irrité  
Est plus à craindre que la peste.

On les évite , on les déteste ;  
Et notre cœur est enchané  
De la femme , dont la beauté  
Fait plus de maux que tout le reste.

Pourquoi tirer à notre dam ,  
Grand Dieu , de la côte d'Adam  
Ce mal si doux , si nécessaire ?

Que vous fûtes son ennemi ?  
Et vous auroit-il laissé faire ,  
Si vous ne l'eussiez endormi ?





## BOUTS-RIMÉS.

A MONSIEUR LE COMTE DE C....

Dans la belle Maison de Bonrepos.

*Sur des rimes toutes simples & point recherchées.*

## S O N N E T.

**L** Oin du rude chemin que la gloire vous trace,  
 Jouissez avec nous de l'ombre de ces bois ;  
 Sous leurs feuillages verts, quoiqu'on  
     dise & qu'on fasse,  
 On n'est jamais sujet à de sévères loix.

On n'y perd pas le temps à poursuivre une grace,  
 Et fléchit les genoux comme à la Cour des Rois ;  
 Le ciel de ces côteaux est celui du Parnasse ,  
 Et Mai seul y tient lieu de tous les autres mois.

Le beauté de ces lieux inspire la tendresse ;  
 Soupirez , hâtez-vous d'y faire une Maîtresse ,  
 Achille , Hercule & Mars ont poussé des soupirs.

Laissez-vous entraîner à cette douce envie ;  
 Déjà votre renom a prévenu Silvie ,  
 Et vous pourrez sans peine arriver aux plaisirs.



*Sur un AUTEUR, qui sans aucun sujet s'étoit  
avisé de nous designer, M. Campistron & moi,  
dans la Préface de ses Ouvrages.*

## S O N N E T.

**T** Hibaut fait le méchant, & ce n'est  
qu'un poltron,  
C'est le plus faux mortel qui soit deçà la ligne,  
Du plus commun sçavoir il n'a pas un litron,  
C'est un Geai revêtu du plumage d'un Cigne.

S'il ne les vole, il fait des Vers comme  
un mitron :  
De l'égoût du Parnasse infecte très- indigne,  
Le traître a dans l'esprit l'acide du citron,  
Et fut toujours moins droit que le bois  
de la vigne.

D'un Caffé turbulent il fait son tribunal,  
De Judas avec art il place le signal;  
Probité de chez lui de long-tems a fait Gille.

Je croirois Phebus noir s'il disoit qu'il est blond,  
S'il me donnoit de l'or je le croirois du plomb,  
Et je me ferois Turc s'il prêchoit l'Evangile.





Sur ces rimes si fameuses qu'on donna à remplir sur la fin de l'année 1694. dont on prétendoit que le Portrait de Madame la Princesse de Conti devoit être le prix.

*A. S. A. S. Madame la Princesse DE CONTI,  
Fille du Roi.*

## SONNET.

**D**E Flore, de Pallas elle a l'ame & le buste  
Elle anime le marbre, embrase les glaçons;  
L'Amour est dans ses yeux & fait plus de moissons  
Que Cerès n'en fait faire au bras le plus robuste.

Rois, brûlez de l'encens devant cet air auguste;  
De regner & de plaire il vous fait des leçons.  
Peuples, consacrez-lui vos hymnes, vos chansons;  
On rendoit à Junon un hommage moins juste.

Sa seule majesté l'élève sans orgueil;  
Elle entraîne a sa Cour avec un doux accueil,  
Sans rompre de son rang la légitime digue.

Elle force des cœurs les plus secrets ressorts;  
Pour elle s'épuise la nature prodigue,  
Et Venus n'inspira jamais tant de transports.



*Philemon amoureux de la jeune Baucis ,  
N'osant lui-même se commettre ,  
Voci comment dans une Lettre.  
Il lui parla de ses joucis.*

## S O N N E T.

**D**igne objet de mes vœux , beau , mais  
sourd comme un buste ,  
Pour mes Vers & pour moi plus froid  
que les glaçons ;  
Si tu n'en as pitié , crains qu'avant les moissons  
Tu ne fasses sécher mon corps gras & robuste.

Le cothurne me donne un caractère auguste ,  
Le sexe y profita cent fois de mes leçons ,  
Et Lully de sa lyre anima mes chansons.  
Pour mon mérite enfin il n'est que toi d' injuste.

J'annonce à ta beauté , source de tant d' orgueil ,  
Qu'on ne lui fera pas toujours le même accueil ;  
Qu'au torrent de nos jours rien n'oppose  
une digue.

Ces charmes qui pour plaire ont d'inconnus ressorts ,  
Passent comme l'argent dans les mains prodigue ;  
d'un  
Et tu dois profiter de mes ardens transports.



*Peinture de l'état où j'étois quand je faisois ces Vers.*

S O N N E T.

**J**E maigris tous les jours, je suis sec com-  
me un buste,  
Mon sang circule à peine, & se change en glaçons :  
J'ai cultivé Venus, & voila ses moissons ;  
L'ingrate traite ainsi le corps le plus robuste.

Moins triste fut Ovide exilé par Auguste.  
Près de moi Jérémie est gai dans ses leçons,  
Et je suis plus passé, plus vieux que les chansons  
Qu'on chantoit au Pont-Neuf régnant Louis le Juste.

Mes douleurs n'ont que trop abaissé mon orgueil ;  
Hélène me feroit en vain un doux accueil ,  
Une jupe , un mouchoir , tout me semble une digue.

La machine est usée & lâches ses ressorts ,  
 Pour comble je suis gueux comme l'en-  
 fant prodigue :  
 Suis-je pas bien payé de mes jeunes transports ?

A S. A. S. Monseigneur LE DUC DU MAINE.

*Sur son acquisition de la terre de Sceaux.*

*S O N N E T.*

**P** Rince , embellis de Sceaux gallerie & portique,  
Que jusqu'aux Galetas regne le falbala ;  
Qu'un marché moins poli que le camp d' Attila ,  
N'y fasse plus oïr bœuf , mulet , ni bourrique.

Heureux qui dans la paix dont jouissoit Monique  
 Y couleroit ses jours comme elle les coula ,  
 Et croiroit , au tumulte imposant le hola ,  
 Etre loin de Paris comme du pole arctique.

Que jamais un scellé n'y mene le Camus ,  
 Qu'on n'y connoisse point exploit , committimus ,  
 Ni d'imparfait plaisir mêlé de synderefe.

Qu'en ce Palais les arts brillent jusqu'au marteau ,  
 Quel bonheur pour Mansart & pour Paul Veronese ,  
 Prince , que Seignelai t'ait laissé le chateau !

*A S. A. S. Madame la Duchesse DU MAINE.*

S O N N E T.

Q Uel Temple t'élever , quel assez beau porrique ?  
 Venus de sa ceinture a fait ton talbala ;  
 Tu pourrois défarmer la fureur d' Attila ,  
 Faire de Balaam écrire la bourrique.

La jeunesse d'Hebé , la vertu de Monique ,  
 Et le miel autrefois qui d'Hymette coula ,  
 Te sont plus familiers qu'à Ligondés hola ,  
 Et qu'au vieux Cassini le tropique & l' arctique.

Vêpres seront plutôt sans Benedicamus ,  
 Normands sans compulsoire & sans committimus ,  
 Que ton cœur t'ait fourni matiere à synderefe.

Mais je donne à ma tête un terrible marteau :  
 Pour te peindre il faudroit être Paul Veronese ,  
 Et Troy n'accepteroit qu'en tremblant le chateau.

*\* Sobriquet de ce Régiment.*

A M. D E L A F A Y E ,

Gentilhomme ordinaire chez le Roi.

*Pour réponse à des Vers qu'il avoit faits pour moi ,  
& que je n'oserois mettre ici , parce qu'ils sont  
trop flateurs. Ils finissoient par ce Vers :*

Que tout son art semble n'être que jeu.

R O N D E A U.

**Q**ue tout mon art feroit des plus beaux jeux  
Le plus sçavant , voire le plus heureux ,  
S'il te faisoit dire vrai , cher la Faye :  
Mais trop louer est souvent une baye  
Pour le loué , qui l'entend bien honte ix.

De tous Gascons le renom est douteux ;  
Leurs tours d'esprit les rendent plus fameux  
Dans les métiers du rusé-fils de *Maye* ( 1 ) ,  
Que tout mon art.

Mais estimé des hommes vertueux ,  
De notre temps passer a nos neveux ,  
Moindre est le fait que de Bordeaux à Blaye  
Pour ton esprit ; oui toute la Biscaye  
N'est pas plus vive ; il jette plus de feux  
Que tout mon art.

( 1 ) *Mercur.*

## A M. L. D. C.

*Qui ce dernier jour de Mardi Gras donnoit à côté  
de chez moi un grand souper , dont la bonne odeur  
venoit jusques dans mon cabinet , où j'étois affligé  
d'une chute que j'avois faite.*

## R O N D E A U.

**E**N Mardi-Gras tant de fous sont sur pié ,  
Et moi gisant la main faite en trépié ,  
Non que la goutte ait sur elle hypothèque ;  
C'est une chute , une cause extrinsèque ,  
Un pas plus lourd qu'un pas de passepié.

Pour toi goutteux n'allant qu'à clochepié ,  
Ragout , hors d'œuvre , entremets , petit-pié  
Tu vas manger , tu vas vivre à la Grecque  
En Mardi-Gras.

Plus consterné qu'un Dervis à la Meque ,  
Pour tous ragouts j'ai ma Bibliothéque ,  
De mon humeur c'est bien le contrepié ;  
De corps , d'esprit je suis estropié ,  
Et masqué mieux que n'eût été Sécéque  
En Mardi-Gras.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSIEUR LE DUC.

B A L A D E.

C Erés vingt fois à rempli nos greniers ,  
Depuis q l'Auteur *triennal* de la Chambre ,  
Communément dite Chambre aux Deniers ,  
Pour le premier du mois qui suit Décembre ,  
Je fais Devise. Or si suis des derniers  
A blazonner énigme , logogriphe ;  
Rebus , image , emblème , hierogliphe ;  
Au moins ne suis flatteur sulfidieux ,  
Catant les Grands par un culte odieux.  
C'est du vrai seul que mon ame est éprise ,  
Je n'ai jamais encensé les faux Dieux ,  
*La Verité fut toujours ma Devise.*

Fuis les plaisirs des Princes casaniers ,  
*Jeune Héros* , sur la Scarpe & la Sambre.  
Signale-toi dans tes ans printaniers ,  
Pour être un jour au *Batave* , au *Sicambre*  
Plus grand effroi qu'aux perdrix les laniers.  
Ce vieillard sec , long & maigre escogrife ,  
Qui de sa faux , de sa dent , de sa g rre  
Renverse tout , détruit tout sous les cieux  
Te prouvera par jours délicieux  
*Du sort des Grands leur usage e. la crise.*  
Vois tout le monde ouvrir sur toi les yeux.  
*La Verité fut toujours ma Devise.*

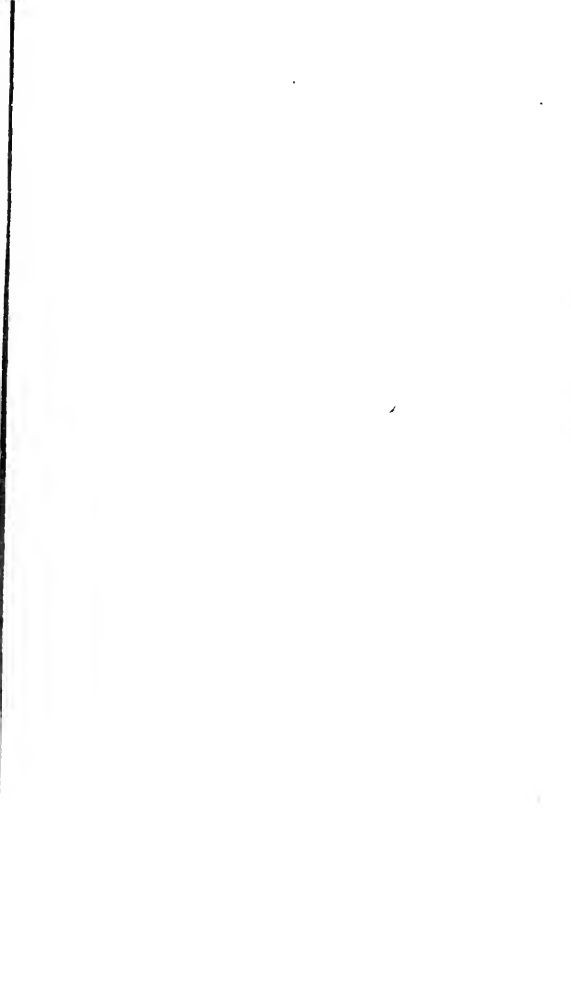
Petit Mercier je n'emplis grands paniers  
Trafic ne fais en banille , en gingembre ,  
*Ma lyre tient mes desirs prisonniers.*  
Peu curieux du corail & de l'ambre ,  
Comme *Arion d'avares Mariniers* ,  
Je me défends , je m'érige en Pontife  
Sur mille erreurs ; le mérite apocrise  
Ne m'éblouit. Peuple capricieux ,  
Donne a ton gré des titres specieux ,  
Tes jugemens ne sont chez moi de mise ;  
J'aime un Heros quand il est en tous lieux.  
*La Vérité fut toujours ma Devise.*

## E N V O I.

Prince , qui fors d'un sang plus glorieux  
En tel Heros que la race d'*Anchise* ,  
Un jour seras au rang de tes ayeux.  
*La Vérité fut toujours ma Devise.*

F I N.







PQ  
1731  
B9A19  
1755  
t.5

Brueys, David Augustin de  
Oeuvres de théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

